This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 296 366

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE DANS LE THIBET.

Imprimerie de Delevingne et Callewaert.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE DANS LE THIBET

EN 1844, 1845 ET 1846,

PAR

M. HUC.

TOME SECOND.

RIJKS-MUSEUM
BIBLIOTHEEK
TE AMSTERDAM

IXELLES LEZ BRUXELLES,
Delevingne et Callewaert, imprimeurs-éditeurs,
Chaussée d'Ixelles, 90.

1851

DS709
H82
v. 2

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE DANS LE THIBET.

CHAPITRE I.

Logement dans une maison thibétaine. — Aspect de Lha-Ssa. — Palais du talé-lama. — Portrait des Thibétains. — Monstrueuse toilette des femmes. — Produits industriels et agricoles du Thibet. — Mines d'or et d'argent. — Étrangers résidant à Lha-Ssa. — Les *Pébouns*. — Les *Katchis*. — Les Chinois. — État des relations entre la Chine et le Thibet. — Nombreuses hypothèses du public à notre sujet. — Nous nous présentons aux autorités. — Forme du gouvernement thibétain. — Grand lama de *Djachi-Loumbo*. — Confrérie des *kelans*. — Prophétie thibétaine. — Mort tragique de trois talé-lama. — Notice sur *Ki-Chan*. — Condamnation du *nomekhan*. — Révolte de la lamaserie de *Séra*.

Après dix-huit mois de luttes contre des souffrances et des contradictions sans nombre, nous étions enfin arrivés au terme de notre voyage, mais non pas au bout de nos misères. Nous n'avions plus, il est vrai, à

M304187

redouter de mourir de faim ou de froid, sur une terre inhabitée, mais des épreuves et des tribulations d'un autre genre allaient nous assaillir sans doute au milieu de ces populations infidèles, auxquelles nous voulions parler de Jésus mort sur la croix pour le salut des hommes. Après les peines physiques, c'était le tour des souffrances morales. Nous comptâmes encore, pour ces nouveaux combats, sur la bonté infinie du Seigneur. Nous espérâmes que celui qui nous avait protégés dans le désert contre les intempéries des saisons voudrait bien nous continuer sa divine assistance contre la malice des hommes, au sein de la capitale du bouddhisme.

Le lendemain de notre arrivée à Lha-Ssa, nous prîmes un guide thibétain et nous parcourûmes les divers quartiers de la ville, en quête d'un appartement à louer. Les maisons de Lha-Ssa sont généralement grandes, à plusieurs étages, et terminées par une terrasse légèrement inclinée pour faciliter l'écoulement des eaux : elles sont entièrement blanchies à l'eau de chaux, à l'exception de quelques bordures et des encadrements des portes et des fenêtres, qui sont en rouge ou en jaune. Les bouddhistes réformés affectionnent spécialement ces deux couleurs : elles sont pour ainsi dire sacrées à leurs yeux, et ils les nomment couleurs lamanesques. Les habitants de Lha-Ssa étant dans l'usage de peindre tous les ans leurs maisons, elles sont habituellement d'une admirable propreté, et paraissent toujours bâties de fraîche date; mais à l'intérieur, elles sont loin d'être en harmonie avec la belle apparence qu'elles offrent au dehors. Les appartements sont sales, enfumés, puants, et en-

combrés de meubles et d'ustensiles répandus çà et là dans un désordre dégoûtant. Les habitations thibétaines ne sont, en quelque sorte, que de grands sépulcres blanchis...; véritable image du bouddhisme et de toutes les fausses religions, qui ont toujours soin de recouvrir de certaines vérités dogmatiques et de quelques principes moraux la corruption et le mensonge qu'elles récèlent.

Après de longues investigations, nous choisîmes enfin un tout petit logement, qui faisait partie d'une grande maison où se trouvaient réunis une cinquantaine de locataires. Notre pauvre gîte était à l'étage supérieur; on y montait par vingt-six degrés en bois, dépourvus de rampe, et tellement roides et étroits, que, pour obvier au désagrément de se casser le cou, il était extrêmement prudent de s'aider des pieds et des mains. Notre appartement se composait d'une grande chambre carrée et d'un petit corridor auquel nous donnions le nom de cabinet. La chambre était éclairée, au nord-est, par une étroite fenêtre garnie de trois épais barreaux en bois, et au zénith par une lucarne ronde percée au toit; ce dernier trou servait à beaucoup de choses : d'abord il donnait entrée au jour, au vent, à la pluie et à la neige; en second lieu il laissait sortir la fumée qui s'élevait de notre foyer. Afin de se mettre à l'abri de la froidure de l'hiver, les Thibétains ont imaginé de placer, au milieu de leurs chambres, un petit bassin en terre cuite où on fait brûler des argols. Comme ce combustible est souvent sujet à répandre beaucoup plus de fumée que de chaleur, quand on a envie de se chauffer, on comprend tout l'avantage d'avoir une lucarne au-dessus de sa

tête : ce trou inappréciable nous donnait la possibilité d'allumer un peu de feu, sans courir risque d'être étouffés par la fumée. Il y avait bien dans tout cela le petit inconvénient de recevoir de temps à autre la pluie ou la neige sur son dos, mais quand on a mené la vie nomade on ne s'arrête pas à si peu de chose. La chambre avait pour ameublement deux peaux de bouc étendues à droite et à gauche de notre plat à feu, puis deux selles de cheval, notre tente de voyage, quelques vieilles paires de bottes, deux malles disloquées, trois robes déchirées suspendues à des clous, nos couvertures de nuit roulées les unes dans les autres, et une grande provision de bouse sèche empilée dans un coin. Comme on voit, nous nous trouvions du premier coup tout à fait au niveau de la civilisation thibétaine. Le cabinet, où s'élevait un magnifique fourneau en maçonnerie, nous tenait lieu de cuisine et d'office ; nous y avions installé Samdad-chiemba, qui, après avoir résigné son emploi de chamelier, cumulait les fonctions de cuisinier, de maître d'hôtel et de palfrenier. Nos deux chevaux blancs étaient logés dans un recoin de la cour, et se reposaient de leur pénible et glorieuse campagne, en attendant l'occasion de passer à de nouveaux maîtres ; ces pauvres bêtes étaient tellement exténuées, que nous ne pouvions convenablement les mettre en vente avant qu'il leur eût repoussé un peu de chair entre la peau et les os.

Aussitôt que nous eûmes organisé notre maison, nous nous occupâmes de visiter en détail la capitale du Thibet, et de faire connaissance avec ses nombreux habitants. Lha-Ssa n'est pas une grande ville ; elle a

tout au plus deux lieues de tour; elle n'est pas enfermée, comme les villes de Chine, dans une enceinte de remparts. On prétend qu'autrefois elle en avait, mais qu'ils furent entièrement détruits dans une guerre que les Thibétains eurent à soutenir contre les Indiens du Boutan; aujourd'hui on n'en retrouve pas les moindres vestiges. En dehors des faubourgs, on voit un grand nombre de jardins plantés de grands arbres, qui font à la ville un magnifique entourage de verdure. Les principales rues de Lha-Ssa sont très-larges, bien alignées et assez propres, du moins quand il ne pleut pas; les faubourgs sont d'une saleté révoltante et inexprimable. Les maisons, comme nous l'avons déjà dit, sont généralement grandes, élevées et d'un bel aspect; elles sont construites les unes en pierres, les autres en briques, et quelques-unes en terre; mais elles sont toujours blanchies avec tant de soin qu'elles paraissent avoir toutes la même valeur. Dans les faubourgs, il existe un quartier dont les maisons sont entièrement bâties avec des cornes de bœufs et de moutons: ces bizarres constructions sont d'une solidité extrême, et présentent à la vue un aspect assez agréable. Les cornes de bœufs étant lisses et blanchâtres, et celles des moutons étant au contraire noires et raboteuses, ces matériaux étranges se prêtent merveilleusement à une foule de combinaisons, et forment sur les murs des dessins d'une variété infinie; les interstices qui se trouvent entre les cornes sont remplis avec du mortier: ces maisons sont les seules qui ne soient pas blanchies. Les Thibétains ont le bon goût de les laisser au naturel, sans prétendre rien ajouter à leur sauvage et fantastique beauté. Il serait

superflu de faire remarquer que les habitants de Lha-Ssa font une assez grande consommation de bœufs et de moutons; leurs maisons en cornes en sont une preuve incontestable.

Les temples bouddhiques sont les édifices les plus remarquables de Lha-Ssa. Nous n'en ferons pas ici la description, parce qu'ils ressemblent tous à peu près à ceux dont nous avons eu déjà occasion de parler. Il y a seulement à remarquer qu'ils sont plus grands, plus riches, et recouverts de dorures avec plus de profusion.

Le palais du talé-lama mérite, à tous égards, la célébrité dont il jouit dans le monde entier. Vers la partie septentrionale de la ville, et tout au plus à un quart d'heure de distance, il existe une montagne rocheuse, peu élevée et de forme conique. Elle s'élève au milieu de cette large vallée, comme un ilot isolé au-dessus d'un immense lac. Cette montagne porte le nom de *Bouddha-La,* c'est-à-dire montagne de Bouddha, montagne divine; c'est sur ce socle grandiose, préparé par la nature, que les adorateurs du talé-lama ont édifié un palais magnifique, où réside en chair et en os leur divinité vivante. Ce palais est une réunion de plusieurs temples, de grandeur et de beauté différentes; celui qui occupe le centre est élevé de quatre étages, et domine tous les autres; il est terminé par un dôme entièrement recouvert de lames d'or, et entouré d'un grand péristyle dont les colonnes sont également dorées. C'est là que le talé-lama a fixé sa résidence; du haut de ce sanctuaire élevé, il peut contempler, aux jours des grandes solennités, ses adorateurs innombrables se mouvant dans la plaine,

et venant se prosterner au pied de la montagne divine. Les palais secondaires, groupés autour du grand temple, servent de demeures à une foule de lamas de tout ordre, dont l'occupation continuelle est de servir le bouddha vivant et de lui faire la cour. Deux belles avenues bordées de grands arbres conduisent de Lha-Ssa au Bouddha-La; on y voit toujours un grand nombre de pèlerins étrangers, déroulant entre leurs doigts leur long chapelet bouddhique, et des lamas de la cour revêtus d'habits magnifiques et montés sur des chevaux richement harnachés. Il règne continuellement aux alentours du Bouddha-La une grande activité; mais en général tout le monde y est grave et silencieux; les pensées religieuses paraissent préoccuper tous les esprits.

Dans l'intérieur de la ville, l'allure de la population offre un caractère tout différent; on crie, on s'agite, on se presse, et chacun s'occupe avec ardeur de vendre ou d'acheter. Le commerce et la dévotion attirent sans cesse à Lha-Ssa un grand nombre d'étrangers, et font de cette ville comme le rendez-vous de tous les peuples asiastiques; les rues sont sans cesse encombrées de pèlerins et de marchands, parmi lesquels on remarque une étonnante variété de physionomies, de costumes et d'idiomes. Cette immense multitude est en grande partie flottante, et se renouvelle tous les jours. La population fixe de Lha-Ssa se compose de Thibétains, de Pébouns, de Katchis et de Chinois.

Les Thibétains appartiennent à la grande famille qu'on a coutume de désigner par le nom de race mongole; ils ont les cheveux noirs, la barbe peu fournie,

les yeux petits et bridés, les pommettes des joues saillantes, le nez court, la bouche largement fendue et les lèvres amincies; leur teint est légèrement basané : cependant, dans la classe élevée, on trouve des figures aussi blanches qu'en Europe. Les Thibétains sont de taille moyenne; à l'agilité et à la souplesse des Chinois, ils joignent la force et la vigueur des Tartares. Les exercices gymnastiques, et surtout la danse, paraissent faire leurs délices; leur démarche est cadencée et pleine de légèreté. Quand ils vont dans les rues, on les entend fredonner sans cesse des prières ou des chants populaires; ils ont de la générosité et de la franchise dans le caractère; braves à la guerre, ils affrontent la mort avec courage; ils sont aussi religieux, mais moins crédules que les Tartares. La propreté est peu en honneur parmi eux; ce qui ne les empêche pas d'aimer beaucoup le luxe et les habits somptueux.

Les Thibétains ne se rasent pas la tête; ils laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, se contentant de les raccourcir de temps en temps avec des ciseaux. Les élégants de Lha-Ssa ont depuis peu d'années adopté la mode de les tresser à la manière des Chinois, et d'attacher ensuite au milieu de leur tresse des joyaux en or, ornés de pierres précieuses et de grains de corail. Leur coiffure ordinaire est une toque bleue avec un large rebord en velours noir, surmontée d'un pompon rouge; aux jours de fête, ils portent un grand chapeau rouge, assez semblable pour la forme au berret basque; il est seulement plus large, et orné sur les bords de franges longues et touffues. Une large robe agrafée au côté droit par quatre crochets,

et serrée aux reins par une ceinture rouge; enfin des bottes en drap rouge ou violet, complètent le costume simple et pourtant assez gracieux des Thibétains. Ils suspendent ordinairement à leur ceinture un sac en taffetas jaune, renfermant leur inséparable écuelle de bois, et deux petites bourses de forme ovale et richement brodées, qui ne contiennent rien du tout, et servent uniquement de parure.

Les femmes thibétaines ont un habillement à peu près semblable à celui des hommes; par-dessus leur robe, elles ajoutent une tunique courte, et bigarée de diverses couleurs; elles divisent leurs cheveux en deux tresses, qu'elles laissent pendre sur leurs épaules. Les femmes de classe inférieure sont coiffées d'un petit bonnet jaune, assez semblable au bonnet de la liberté qu'on portait sous la république française. Les grandes dames ont pour tout ornement de tête une élégante et gracieuse couronne, fabriquée avec des perles fines. Les femmes thibétaines se soumettent dans leur toilette à un usage, ou plutôt à une règle incroyable et sans doute unique dans le monde : avant de sortir de leurs maisons, elles se frottent le visage avec une espèce de vernis noir et gluant, assez semblable à de la confiture de raisin. Comme elles ont pour but de se rendre laides et hideuses, elles répandent sur leur face ce fard dégoûtant à tort et à travers, et se barbouillent de manière à ne plus ressembler à des créatures humaines. Voici ce qui nous a été dit sur l'origine de cette pratique monstrueuse : Il y a à peu près deux cents ans, le nomekhan, ou lama roi, qui gouvernait le Thibet antérieur, était un homme rigide et de mœurs austères. A cette époque,

les Thibétaines, pas plus que les femmes des autres contrées de la terre, n'étaient dans l'habitude de s'enlaidir; elles avaient au contraire, dit-on, un amour effréné du luxe et de la parure; de là naquirent des désordres affreux, et une immoralité qui ne connut plus de bornes. La contagion gagna peu à peu la sainte famille des lamas; les couvents bouddhiques se relâchèrent de leur antique et sévère discipline, et furent travaillés d'un mal qui les poussait rapidement à une complète dissolution. Afin d'arrêter les progrès d'un libertinage qui était devenu presque général, le nomekhan publia un édit par lequel il était défendu aux femmes de paraître en public, à moins de se barbouiller la figure de la façon que nous avons déjà dite. De hautes considérations morales et religieuses motivaient cette loi étrange, et menaçaient les réfractaires des peines les plus sévères, et surtout de la colère et de l'indignation de Bouddha. Il fallut, sans contredit, un courage bien extraordinaire pour oser publier un édit semblable; mais la chose la plus étonnante, c'est que les femmes se soient montrées obéissantes et résignées. La tradition n'a pas conservé le plus léger souvenir de la moindre insurrection, de la plus petite émeute. Conformément à la loi, les femmes se noircirent donc à outrance, se rendirent laides à faire peur, et l'usage s'est religieusement conservé jusqu'à ce jour; il paraît que la chose est considérée maintenant comme un point de dogme, comme un article de dévotion. Les femmes qui se barbouillent de la manière la plus dégoûtante sont réputées les plus pieuses. Dans les campagnes, l'édit est observé avec scrupule, et de façon à ce que les censeurs ne puissent

jamais y trouver rien à redire; mais à Lha-Ssa, il n'est pas rare de rencontrer dans les rues des femmes qui, au mépris des lois et de toutes les convenances, osent montrer en public leur physionomie non vernissée, et telle que la nature la leur a donnée. Celles qui se permettent cette licence ont une très-mauvaise réputation, et ne manquent jamais de se cacher quand elles aperçoivent quelque agent de la police.

On prétend que l'édit du nomekhan a fait un grand bien à la moralité publique. Nous n'avons aucune raison pour avancer positivement le contraire; cependant nous pouvons dire que les Thibétains sont bien loin d'être exemplaires sous le rapport des bonnes mœurs; il existe parmi eux de grands désordres, et nous serions tentés de croire que le vernis le plus noir et le plus hideux est impuissant pour ramener à la vertu des peuples corrompus. Le christianisme est seul capable de retirer les nations païennes des vices honteux au milieu desquels elles croupissent.

Une chose qui tendrait à faire croire que, dans le Thibet, il y a peut-être moins de corruption que dans certaines autres contrées païennes, c'est que les femmes y jouissent d'une grande liberté. Au lieu de végéter emprisonnées au fond de leurs maisons, elles mènent une vie laborieuse et pleine d'activité. Outre qu'elles sont chargées des soins du ménage, elles concentrent entre leurs mains tout le petit commerce. Ce sont elles qui colportent les marchandises de côté et d'autre, les étalent dans les rues, et tiennent presque toutes les boutiques de détail. Dans la campagne, elles ont aussi une grande part aux travaux de la vie agricole.

Les hommes, quoique moins laborieux et moins actifs que les femmes, sont loin pourtant de passer leur vie dans l'oisiveté. Ils s'occupent spécialement de la filature et du tissage des laines. Les étoffes qu'ils fabriquent portent le nom de *pou-lou;* elles sont très-étroites et d'une grande solidité; leurs qualités varient d'une manière étonnante. On trouve, dans leurs fabriques, depuis le drap le plus grossier et le plus velu, jusqu'au mérinos le plus beau et le plus fin qu'on puisse imaginer. D'après une règle de la réforme bouddhique, tous les lamas doivent être habillés de pou-lou rouge. Il s'en fait une grande consommation dans le Thibet, et les caravanes en emportent une quantité considérable dans le nord de la Chine et dans la Tartarie. Le pou-lou le plus grossier se vend à vil prix; mais celui qui est de qualité supérieure est d'une cherté excessive.

Les bâtons d'odeur, si célèbres en Chine sous le nom de *tsan-hiang*, parfums du Thibet, sont, pour les habitants de Lha-Ssa, un objet de commerce assez important. On les fabrique avec la poudre de divers arbres aromatiques, auxquels on mélange du musc et de la poussière d'or. Avec tous ces ingrédients, on élabore une pâte de couleur violette, qu'on moule ensuite en petits bâtons cylindriques, ayant la longueur de trois ou quatre pieds. On les brûle dans les lamaseries, et devant les idoles qu'on honore dans l'intérieur des maisons. Quand ces bâtons d'odeur sont allumés, ils se consument lentement sans jamais s'éteindre, et répandent au loin un parfum d'une douceur exquise. Les marchands thibétains qui se rendent tous les ans à Péking, à la suite de l'ambassade,

en exportent des quantités considérables, et les vendent à un prix exorbitant. Les Chinois du nord falsifient les bâtons d'odeur, et les livrent au commerce sous le nom de *tsan-hiang;* mais ils ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux qui viennent du Thibet.

Les Thibétains n'ont pas de porcelaine; ils fabriquent néanmoins des poteries de tout genre avec une rare perfection. Comme nous l'avons déjà fait observer ailleurs, toute leur vaisselle consiste en une simple écuelle de bois, que chacun porte cachée dans son sein, ou suspendue à sa ceinture dans une bourse de luxe. Ces écuelles sont faites avec les racines de certains arbres précieux, qui croissent sur les montagnes du Thibet. Elles sont de forme gracieuse, mais simples et sans ornement. On se contente de les enduire d'un léger vernis, qui ne fait disparaître ni leur couleur naturelle, ni les marbrures formées par les veines du bois. Dans le Thibet tout entier, depuis le mendiant le plus misérable jusqu'au talé-lama, tout le monde prend ses repas dans une écuelle de bois. Il est vrai que les Thibétains ne confondent pas indistinctement les écuelles entre elles, comme nous serions tentés de le faire, nous autres Européens. On doit donc savoir qu'il y a écuelle et écuelle; il y en a qu'on achète pour quelques pièces de monnaie, et d'autres dont le prix va jusqu'à cent onces d'argent, à peu près mille francs. Et si l'on nous demande quelle différence nous avons remarquée entre ces diverses qualités d'écuelles en bois, nous répondrons, la main sur la conscience, que toutes nous ont paru à peu près de même valeur, et qu'avec la meilleure volonté

du monde, il nous a toujours été impossible de saisir entre elles une différence de quelque importance. Les écuelles de première qualité, disent les Thibétains, ont la vertu de neutraliser les poisons.

Quelques jours après notre arrivée à Lha-Ssa, désireux que nous étions de remonter un peu notre vaisselle, déjà bien vieille et bien avariée, nous entrâmes dans une boutique d'écuelles. Une Thibétaine, au visage richement vernissé de noir, était au comptoir. Cette dame, jugeant à notre mine tant soit peu exotique et étrange, que nous étions, sans doute, des personnages de haute distinction, ouvrit un tiroir et en exhiba deux petites boîtes artistement façonnées, dans chacune desquelles était contenue une écuelle trois fois enveloppée dans du papier soyeux. Après avoir examiné la marchandise avec une sorte d'anxiété, nous demandâmes le prix. « *Tchik-la, gatsé ré?* Combien chaque? — Excellence, cinquante onces d'argent la pièce. » A peine eûmes-nous entendu ces paroles foudroyantes, que nos oreilles se mirent à bourdonner, et qu'il nous sembla que tout tournoyait dans la boutique. Avec toute notre fortune, nous eussions pu, tout au plus, acheter quatre écuelles en bois! Quand nous fûmes un peu revenus de notre saisissement, nous replaçâmes avec respect les deux précieuses gamelles dans leurs boîtes respectives, et nous passâmes en revue les nombreuses collections qui étaient étalées sans façon sur les rayons de la boutique. « Et celles-ci, combien la pièce? *Tchik-la, gatsé ré?* — Excellence, une paire pour une once d'argent. » Nous payâmes sur-le-champ une once d'argent, et nous emportâmes nos deux écuelles avec une joie triomphante;

car elles nous paraissaient absolument semblables à celles qui valaient 500 francs pièce... De retour au logis, le maître de la maison, à qui nous nous hâtâmes de montrer notre emplette, nous dit que, pour une once d'argent, on pouvait avoir au moins quatre écuelles de cette façon.

Les pou-lou, les bâtons odorants et les écuelles en bois sont les trois principales branches d'industrie que les Thibétains exploitent avec quelque succès. Pour tout le reste, ils travaillent mal ou médiocrement, et les grossiers produits de leurs arts et métiers ne méritent pas d'être mentionnés. Leurs productions agricoles n'offrent non plus rien de remarquable. Le Thibet, presque entièrement recouvert de montagnes, et sillonné de torrents impétueux, fournit à ses habitants peu de terres cultivables. Il n'y a guère que les vallées qu'on puisse ensemencer avec quelque espérance d'avoir une moisson à recueillir. Les Thibétains cultivent peu le froment, et encore moins le riz. La principale récolte est en *tsing-kou*, ou orge noire, dont on fait le *tsamba*, base alimentaire de toute la population thibétaine, riche ou pauvre. La ville de Lha-Ssa est abondamment approvisionnée de moutons, de chevaux et de bœufs grognants. On y vend aussi d'excellents poissons frais, et de la viande de porc dont le goût est exquis. Mais, le plus souvent, tout cela est très-cher et hors de la portée du bas peuple. En somme, les Thibétains vivent très-mal. D'ordinaire, leurs repas se composent uniquement de thé beurré et de tsamba, qu'on pétrit grossièrement avec les doigts. Les plus riches suivent le même régime; et c'est vraiment pitié de les voir façonner une nourriture

si misérable, dans une écuelle qui a coûté quelquefois cent onces d'argent. La viande, quand on en a, se mange hors des repas; c'est une affaire de pure fantaisie. Cela se pratique à peu près comme ailleurs on mange, par gourmandise, des fruits ou quelque légère pâtisserie. On sert ordinairement deux plats, l'un de viande bouillie et l'autre de viande crue; les Thibétains dévorent l'une et l'autre avec un égal appétit, sans qu'il soit besoin qu'aucun genre d'assaisonnement leur vienne en aide. Ils ont pourtant le bon esprit de ne pas manger sans boire. Ils remplissent, de temps en temps, leur écuelle chérie d'un liqueur aigrelette faite avec de l'orge fermentée, et dont le goût est assez agréable.

Le Thibet, si pauvre en produits agricoles et manufacturés, est riche en métaux au delà de tout ce qu'on peut imaginer; l'or et l'argent s'y recueillent avec une si grande facilité, que les simples bergers eux-mêmes connaissent l'art de purifier ces métaux précieux. On les voit quelquefois au fond des ravins, ou aux anfractuosités des montagnes, accroupis à côté d'un feu d'argols de chèvres, et s'amusant à purifier dans des creusets la poudre d'or qu'ils ont recueillie çà et là, en faisant paître leurs troupeaux. Il résulte de cette grande abondance de métaux que les espèces sont de peu de valeur, et par suite les denrées se maintiennent toujours à un prix très-élevé. Le système monétaire des Thibétains ne se compose que de pièces d'argent; elles sont un peu plus grandes, mais moins épaisses, que nos pièces d'un franc. D'un côté, elles portent des inscriptions en caractères thibétains, parsis ou indiens; de l'autre, elles ont une couronne com-

posée de huit petites fleurs rondes. Pour la facilité du commerce, on fractionne ces pièces de monnaie, de telle sorte que le nombre des fleurettes restant sur le fragment détermine sa valeur. La pièce entière se nomme *tchan-ka*. Le *tché-ptché* est une moitié du tchan-ka, et par conséquent n'a que quatre fleurettes. Le *cho-kan* en a cinq, et le *kagan* trois. Dans les grandes opérations commerciales, on se sert de lingots d'argent, qu'on pèse avec une balance romaine graduée d'après le système décimal. Les Thibétains comptent, le plus souvent, sur leur chapelet; quelques-uns, et surtout les marchands, se servent du *souan-pan* chinois; les savants, enfin, opèrent avec les chiffres que nous nommons arabes, et qui paraissent être très-anciens dans le Thibet. Nous avons vu plusieurs livres lamanesques manuscrits renfermant des tableaux et des figures astronomiques, représentés avec des chiffres arabes. La pagination de ces livres était pareillement marquée avec ces mêmes caractères, Quelques-uns de ces chiffres ont, avec ceux dont on se sert en Europe, une légère différence; la plus notable est celle du 5, qui se trouve renversé de la manière suivante ç.

D'après les quelques détails que nous venons de donner sur les productions du Thibet, il est permis de conclure que ce pays est peut-être le plus riche et en même temps le plus pauvre du monde. Riche en or et en argent, pauvre en tout ce qui fait le bien-être des masses. L'or et l'argent recueilli par le peuple est absorbé par les grands, et surtout par les lamaseries, réservoirs immenses où s'écoulent, par mille canaux, toutes les richesses de ces vastes contrées.

Les lamas, mis d'abord en possession de la majeure partie du numéraire par les dons volontaires des fidèles, centuplent ensuite leur fortune par des procédés usuraires, dont la friponnerie chinoise est elle-même scandalisée. Les offrandes qu'on leur fait sont comme des crochets dont ils se servent pour attirer à eux toutes les bourses. L'argent se trouvant ainsi accumulé dans les coffres des classes privilégiées, et d'un autre côté les choses nécessaires à la vie ne pouvant se procurer qu'à un prix très-élevé, il résulte de ce désordre capital qu'une grande partie de la population est continuellement plongée dans une misère affreuse. A Lha-Ssa, le nombre des mendiants est très-considérable. Ils entrent dans l'intérieur des maisons, et vont, de porte en porte, solliciter une poignée de tsamba. Leur manière de demander l'aumône consiste à présenter le poing fermé, en tenant le pouce en l'air. Nous devons ajouter, à la louange des Thibétains, qu'ils ont généralement le cœur compatissant et charitable; rarement, ils renvoient les pauvres sans leur faire quelque aumône.

Parmi les étrangers qui constituent la population fixe de Lha-Ssa, les Péboun sont les plus nombreux. Ce sont des Indiens venus du côté du Boutan, par delà les monts Himalaya. Ils sont petits, vigoureux, et d'une allure pleine de vivacité; ils ont la figure plus arrondie que les Thibétains; leur teint est fortement basané, leurs yeux sont petits, noirs et malins; ils portent au front une tache de rouge ponceau, qu'ils renouvellent tous les matins. Ils sont toujours vêtus d'une robe en *pou-lou* violet, et coiffés d'un petit bonnet en feutre, de la même couleur, mais un peu plus

foncée. Quand ils sortent, ils ajoutent à leur costume une longue écharpe rouge, qui fait deux fois le tour du cou, comme un grand collier, et dont les deux extrémités sont rejetées par-dessus les épaules.

Les Péboun sont les seuls ouvriers métallurgistes de Lha-Ssa. C'est dans leur quartier qu'il faut aller chercher les forgerons, les chaudronniers, les plombiers, les étameurs, les fondeurs, les orfévres, les bijoutiers, les mécaniciens, même les physiciens et les chimistes. Leurs ateliers et leurs laboratoires sont un peu souterrains. On y entre par une ouverture basse et étroite; et avant d'y arriver, il faut descendre trois ou quatre marches. Sur toutes les portes de leurs maisons, on voit une peinture représentant un globe rouge, et au-dessous un croissant blanc. Évidemment, cela signifie le soleil et la lune. Mais à quoi cela fait-il encore allusion? C'est ce dont nous avons oublié de nous informer.

On rencontre, parmi les Péboun, des artistes très-distingués en fait de métallurgie. Ils fabriquent des vases en or et en argent pour l'usage des lamaseries, et des bijoux de tout genre qui, certainement, ne feraient pas déshonneur à des artistes européens. Ce sont eux qui font aux temples bouddhiques ces belles toitures en lames dorées, qui résistent à toutes les intempéries des saisons et conservent toujours une fraîcheur et un éclat merveilleux. Ils sont si habiles pour ce genre d'ouvrage, qu'on vient les chercher du fond de la Tartarie pour orner les grandes lamaseries. Les Péboun sont encore les teinturiers de Lha-Ssa. Leurs couleurs sont vives et persistantes; leurs étoffes peuvent s'user, mais jamais se décolorer. Il ne

leur est permis de teindre que les *pou-lou*. Les étoffes qui viennent des pays étrangers doivent être employées telles qu'elles sont; le gouvernement s'oppose absolument à ce que les teinturiers exercent sur elles leur industrie. Il est probable que cette prohibition a pour but de favoriser le débit des étoffes fabriquées à Lha-Ssa.

Les Péboun ont le caractère extrêmement jovial et enfantin; aux moments de repos, on les voit toujours rire et folâtrer; pendant les heures de travail, ils ne cessent jamais de chanter. Leur religion est le bouddhisme indien. Quoiqu'ils ne suivent pas la réforme de Tsong-Kaba, ils sont pleins de respect pour les cérémonies et les pratiques lamanesques. Ils ne manquent jamais, aux jours de grande solennité, d'aller se prosterner aux pieds du Bouddha-La, et d'offrir leurs adorations au talé-lama.

Après les Péboun, on remarque à Lha-Ssa les Katchi, ou musulmans originaires de Kachemir. Leur turban, leur grande barbe, leur démarche grave et solennelle, leur physionomie pleine d'intelligence et de majesté, la propreté et la richesse de leurs habits : tout en eux contraste avec les peuples de race inférieure auxquels ils se trouvent mêlés. Ils ont, à Lha-Ssa, un gouverneur, duquel ils dépendent immédiatement, et dont l'autorité est reconnue par le gouvernement thibétain. Ce gouverneur est en même temps chef de la religion musulmane. Ses compatriotes le considérèrent, sur cette terre étrangère, comme leur pacha et leur mufti. Il y a déjà plusieurs siècles que les Katchi se sont établis à Lha-Ssa. Autrefois, ils abandonnèrent leur patrie pour se sous-

traire aux vexations d'un certain pacha de Kachemir, dont le despotisme leur était devenu intolérable. Depuis lors, les enfants de ces premiers émigrants se sont si bien trouvés dans le Thibet, qu'ils n'ont plus songé à s'en retourner dans leur pays. Ils ont pourtant encore des relations avec Kachemir; mais les nouvelles qu'ils en recoivent sont peu propres à leur donner l'envie de renoncer à leur patrie adoptive. Le gouverneur katchi, avec lequel nous avons eu des relations assez intimes, nous a dit que les Pélins de Calcutta (les Anglais) étaient aujourd'hui maîtres de Kachemir. « Les Pélins, nous disait-il, sont les hommes les plus rusés du monde. Ils s'emparent petit à petit de toutes les contrées de l'Inde; mais c'est toujours plutôt par tromperie qu'à force ouverte. Au lieu de renverser les autorités, ils cherchent habilement à les mettre de leur parti, et à les faire entrer dans leurs intérêts. Ainsi, à Kachemir, voici ce qu'ils disent : Le monde est à Allah; la terre est au pacha; c'est la compagnie qui gouverne.

Les Katchi sont les plus riches marchands de Lha-Ssa; ce sont eux qui tiennent les magasins de lingerie et tous les objets de luxe et de toilette; ils sont, en outre, agents de change, et trafiquent sur l'or et l'argent. De là vient qu'on trouve presque toujours des caractères parsis sur les monnaies thibétaines. Tous les ans, quelques-uns d'entre eux se rendent à Calcutta pour des opérations commerciales; les Katchi sont les seuls à qui l'on permette de passer les frontières pour se rendre chez les Anglais; ils partent munis d'un passe-port du talé-lama, et une escorte thibétaine les accompagne jusqu'au pied des monts

Himalaya. Les objets qu'ils rapportent de Calcutta se réduisent à bien peu de chose : ce sont des rubans, des galons, des couteaux, des ciseaux, quelques autres articles de quincaillerie et un petit assortiment de toiles de coton; les soieries et les draps qu'on trouve dans leurs magasins, et qui ont a Lha-Ssa un assez grand débit, leur viennent de Péking par les caravanes; les draps sont russes, et par conséquent leur reviennent à bien meilleur marché que ceux qu'ils pourraient acheter à Calcutta.

Les Katchi ont à Lha-Ssa une mosquée, et sont rigides observateurs de la loi de Mahomet; ils professent ostensiblement leur mépris pour toutes les pratiques superstitieuses des bouddhistes. Les premiers qui sont arrivés à Lha-Ssa ont pris des femmes thibétaines, qui ont été obligées de renoncer à leur religion pour embrasser le mahométisme. Maintenant, ils ont pour règle de ne plus contracter des alliances qu'entre eux; il s'est ainsi formé insensiblement, au cœur du Thibet, comme un petit peuple à part, n'ayant ni le costume, ni les mœurs, ni le langage, ni la religion des indigènes. Parce qu'ils ne se prosternent pas devant le talé-lama, et ne vont pas prier dans les lamaseries, tout le monde dit que ce sont des impies. Cependant, comme en général ils sont riches et puissants, on se range dans les rues pour les laisser passer, et chacun leur tire la langue en signe de respect. Dans le Thibet, quand on veut saluer quelqu'un, on se découvre la tête, on tire la langue et on se gratte l'oreille droite; ces trois opérations se font en même temps.

Les Chinois qu'on voit à Lha-Ssa sont pour la plu-

part soldats ou employés dans les tribunaux; ceux qui demeurent fixés dans cette ville sont en très-petit nombre. A toutes les époques, les Chinois et les Thibétains ont eu ensemble des relations plus ou moins importantes; souvent ils se sont fait la guerre, et ont cherché à empiéter sur les droits les uns des autres. La dynastie tartare-mantchoue, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, a compris, dès le commencement de son élévation, combien il lui était important de se ménager l'amitié du talé-lama, dont l'influence est toute-puissante sur les tribus mongoles.

En conséquence, elle n'a jamais manqué d'avoir à la cour de Lha-Ssa deux grands mandarins revêtus du titre de *kin-tchaï,* c'est-à-dire ambassadeur ou délégué extraordinaire. Ces personnages ont pour mission avouée de présenter, dans certaines circonstances déterminées, les hommages de l'empereur chinois au talé-lama, et de le lui prêter l'appui de la Chine dans les difficultés qu'il pourrait avoir avec ses voisins. Tel est, en apparence, le but de cette ambassade permanente; mais au fond, elle n'est là que pour flatter les croyances religieuses des Mongols, et les rallier à la dynastie régnante, en leur faisant croire que le gouvernement de Péking a une grande dévotion pour la divinité du Bouddha-La. Un autre avantage de cette ambassade, c'est que les deux kin-tchaï peuvent facilement, à Lha-Ssa, surveiller les mouvements des peuples divers qui avoisinent l'empire, et en donner avis à leur gouvernement.

La trente-cinquième année du règne de *Kien-Long,* la cour de Péking avait à Lha-Ssa deux kin-tchaï ou ambassadeurs, nommés l'un *Lo* et l'autre *Pou.* On

avait coutume de les désigner en réunissant les noms, et en disant les kin-tchaï *Lo-Pou*. Le mot *lo-pou* voulant dire rave en thibétain, ce terme devenait en quelque sorte injurieux, et le peuple de Lha-Ssa, qui n'a jamais vu de bon œil la présence des Chinois dans le pays, se servait volontiers de cette dénomination. Depuis quelque temps, d'ailleurs, les deux mandarins chinois donnaient, par leur conduite, de l'ombrage aux Thibétains; ils s'immisçaient tous les jours de plus en plus dans les affaires du gouvernement, et empiétaient ouvertement sur les droits du talé-lama. Enfin, pour comble d'arrogance, ils faisaient entrer de nombreuses troupes chinoises dans le Thibet, sous prétexte de protéger le talé-lama contre certaines peuplades du Népal, qui lui donnaient de l'inquiétude. Il était facile de voir que la Chine cherchait à étendre son empire et sa domination jusque dans le Thibet. L'opposition du gouvernement thibétain fut, dit-on, terrible, et le nomekhan employa tous les ressorts de son autorité pour arrêter l'usurpation des deux kin-tchaï. Un jour qu'il se rendait au palais des ambassadeurs chinois, un jeune lama lui jeta dans sa litière un billet sur lequel étaient écrits ces mots : *Lo-pou, ma, sa,* c'est-à-dire : Ne mangez pas de raves, abstenez-vous des raves. Le nomekhan comprit bien que, par ce jeu de mots, on voulait lui donner avis de se défier des kin-tchaï Lo-Pou; mais, comme l'avertissement manquait de clarté et de précision, il continua sa route. Pendant qu'il était en conférence secrète avec les deux délégués de la cour de Péking, des satellites s'introduisirent brusquement dans l'appartement, poignardèrent le nomekhan et lui tranchèrent

la tête. Un cuisinier thibétain, qui se trouvait dans une pièce voisine, accourut aux cris de la victime, s'empara de sa tête ensanglantée, l'ajusta au bout d'une pique et parcourut les rues de Lha-Ssa, en criant : Vengeance et mort aux Chinois ! La ville tout entière fut aussitôt soulevée, on courut aux armes de toutes parts, et l'on se précipita tumultueusement vers le palais des kin-tchaï, qui furent horriblement mis en pièces. La colère du peuple était si grande, qu'on poursuivit ensuite indistinctement tous les Chinois; on les traqua partout comme des bêtes sauvages, non-seulement à Lha-Ssa, mais encore sur tous les points du Thibet où ils avaient établi des postes militaires. On en fit une affreuse boucherie. Les Thibétains, dit-on, ne déposèrent les armes qu'après avoir impitoyablement poursuivi et massacré tous les Chinois jusqu'aux frontières du Sse-Tchouen et du Yun-Nan.

La nouvelle de cette affreuse catastrophe étant parvenue à la cour de Péking, l'empereur Kien-Long ordonna immédiatement de grandes levées de troupes dans toute l'étendue de l'empire, et les fit marcher contre le Thibet. Les Chinois, comme dans presque toutes les guerres qu'ils ont eu à soutenir contre leurs voisins, eurent le dessous, mais ils furent victorieux dans les négociations. Les choses furent rétablies sur l'ancien pied, et depuis lors, la paix n'a jamais été sérieusement troublée entre les deux gouvernements.

Les forces militaires que les Chinois entretiennent dans le Thibet sont peu considérables. Depuis le Sse-Tchouen jusqu'à Lha-Ssa, ils ont, d'étape en étape, quelques misérables corps de garde, destinés à

favoriser le passage des courriers de l'empereur. Dans la ville même de Lha-Ssa, leur garnison se compose de quelques centaines de soldats, dont la présence contribue à relever et à protéger la position des ambassadeurs. De Lha-Ssa, en allant vers le sud jusqu'au Boutan, ils ont encore une ligne de corps de garde assez mal entretenus. Sur les frontières, ils gardent, conjointement avec les troupes thibétaines, les hautes montagnes qui séparent le Thibet des premiers postes anglais. Dans les autres parties du Thibet, il n'y a pas de Chinois; l'entrée leur en est sévèrement interdite.

Les soldats et les mandarins chinois établis dans le Thibet sont à la solde du gouvernement de Péking; ils restent ordinairement trois ans dans le pays; quand ce temps est écoulé, on leur envoie des remplaçants, et ils rentrent dans leurs provinces respectives. Il en est pourtant un certain nombre qui, après avoir terminé leur service, obtiennent la permission de se fixer à Lha-Ssa ou dans les villes situées sur la route du Sse-Tchouen. Les Chinois de Lha-Ssa sont peu nombreux; il serait assez difficile de dire à quel genre de spécialité ils se livrent pour faire fortune. En général, ils sont un peu de tous les états, et savent toujours trouver mille moyens pour faire passer dans leur bourse les *tchan-ka* des Thibétains. Il en est plusieurs qui prennent une épouse dans le pays; mais les liens du mariage sont incapables de les fixer pour la vie dans leur patrie adoptive. Après un certain nombre d'années, quand ils jugent qu'ils ont fait des économies assez abondantes, ils s'en retournent tout bonnement en Chine, et laissent là leur femme et leurs enfants, à l'exception toutefois des garçons,

qu'ils auraient scrupule d'abandonner. Les Thibétains redoutent les Chinois, les Katchi les méprisent et les Péboun se moquent d'eux.

Parmi les nombreuses classes d'étrangers qui séjournent ou qui ne font que passer à Lha-Ssa, il n'y en avait aucune à laquelle nous eussions l'air d'appartenir; nous ne ressemblions à personne. Aussi, dès les premiers jours de notre arrivée, nous aperçûmes-nous que l'étrangeté de notre physionomie attirait l'attention de tout le monde. Quand nous passions dans les rues, on nous examinait avec étonnement, et puis on faisait, à voix basse, de nombreuses hypothèses sur notre nationalité. On nous prenait tantôt pour deux muftis nouvellement arrivés de Kachemir, tantôt pour deux brachmanes de l'Inde; quelques-uns prétendaient que nous étions des lamas du nord de la Tartarie; d'autres enfin soutenaient que nous étions des marchands de Péking, et que nous nous étions déguisés pour suivre l'ambassade thibétaine. Mais toutes ces suppositions s'évanouirent bientôt; car nous déclarâmes formellement aux Katchi que nous n'étions ni muftis, ni Kachemiriens; aux Péboun, que nous n'étions ni Indiens, ni brachmanes; aux Mongols, que nous n'étions ni lamas, ni Tartares; aux Chinois, que nous n'étions ni marchands, ni du royaume du milieu. Quand on fut bien convaincu que nous n'appartenions à aucune de ces catégories, on se mit à nous appeler *Azaras blancs*. La dénomination était très-pittoresque, et nous plaisait assez : cependant nous ne voulûmes pas l'adopter, sans prendre, par avance, quelques informations. Nous demandâmes donc ce qu'on entendait par Azara blanc...Il nous fut

répondu que les Azaras étaient les plus fervents adorateurs de Bouddha qu'on connût; qu'ils composaient une grande tribu de l'Inde, et qu'ils faisaient souvent, par dévotion, le pèlerinage de Lha-Ssa. On ajouta que, puisque nous n'étions ni Thibétains, ni Katchi, ni Péboun, ni Tartares, ni Chinois, nous devions certainement être Azaras. Il y avait seulement à cela un petit embarras; c'est que les Azaras qui avaient paru avant nous à Lha-Ssa avaient la figure noire. On avait donc dû, pour résoudre la difficulté, nous appeler Azaras blancs. Nous rendîmes encore hommage à la vérité, et nous déclarâmes que nous n'étions Azaras d'aucune façon, ni blancs, ni noirs.

Tous ces doutes sur le lieu de notre origine, furent d'abord assez amusants; mais ils devinrent bientôt graves et sérieux. Des esprits mal tournés allèrent s'imaginer que nous ne pouvions être que Russes ou Anglais; on finit même assez généralement par nous honorer de cette dernière qualification. On disait, sans trop se gêner, que nous étions des *Pélins de Calcutta*, que nous étions venus pour examiner les forces du Thibet, dresser des cartes de géographie, et chercher les moyens de nous emparer du pays. Tout préjugé national à part, il était très-fâcheux pour nous qu'on nous prît pour des sujets de Sa Majesté Britannique. Un pareil quiproquo ne pouvait que nous rendre très-impopulaires, et peut-être eût fini par nous faire écartèler; car les Thibétains, nous ne savons trop pourquoi, se sont mis dans la tête que les Anglais sont un peuple envahisseur et dont il faut se défier.

Pour couper court à tous les bavardages qui circulaient sur notre compte, nous prîmes la résolution de

nous conformer à un règlement en vigueur à Lha-Ssa, et qui prescrit à tous les étrangers qui veulent séjourner dans la ville, pendant quelque temps, d'aller se présenter aux autorités. Nous allâmes donc trouver le chef de la police, et nous lui déclarâmes que nous étions du ciel d'occident, d'un grand royaume appelé la France, et que nous étions venus dans le Thibet pour y prêcher la religion chrétienne dont nous étions ministres. Le personnage à qui nous fîmes cette déclaration fut sec et impassible comme un bureaucrate. Il tira flegmatiquement son poinçon de bambou de derrière l'oreille, et se mit à écrire, sans réflexion aucune, ce que nous venions de lui dire. Il se contenta de répéter deux ou trois fois entre les dents les mots *France* et *religion chrétienne,* comme un homme qui ne sait pas trop de quoi on veut lui parler. Quand il eut achevé d'écrire, il essuya à ses cheveux son poinçon encore imbibé d'encre, et le réinstalla derrière l'oreille droite en nous disant : « *Yakpozé,* c'est bien. — *Témou chu,* demeure en paix, » lui répondîmes-nous; et après lui avoir tiré la langue, nous sortîmes tout enchantés de nous être mis en règle avec la police. Nous circulâmes dès lors dans les rues de Lha-Ssa d'un pas plus ferme, plus assuré, et sans tenir aucun compte des propos qui bourdonnaient incessamment à nos oreilles. La position légale que nous venions de nous faire nous relevait à nos propres yeux, et remontait notre courage. Quel bonheur de nous trouver enfin sur une terre hospitalière, et de pouvoir respirer franchement un air libre, après avoir vécu si longtemps en Chine, toujours dans la contrainte, toujours en dehors des lois, toujours préoccupés des moyens de

tricher le gouvernement de Sa Majesté Impériale!

La sorte d'indifférence avec laquelle notre déclaration fut reçue par l'autorité thibétaine ne nous étonna nullement. D'après les informations que nous avions déjà prises sur la manière d'être des étrangers à Lha-Ssa, nous étions convaincus qu'il ne nous serait fait aucune difficulté. Les Thibétains ne professent pas, à l'égard des autres peuples, ces principes d'exclusion qui font le caractère distinctif de la nation chinoise : tout le monde est admis à Lha-Ssa; chacun peut aller et venir, se livrer au commerce et à l'industrie, sans que personne s'avise d'apporter la moindre entrave à sa liberté. Si l'entrée du Thibet est interdite aux Chinois, il faut attribuer cette prohibition au gouvernement de Péking, qui, pour se montrer conséquent dans sa politique étroite et soupçonneuse, empêche lui-même ses sujets de pénétrer chez les peuples voisins. Il est probable que les Anglais ne seraient pas plus repoussés que les autres des frontières du Thibet, si leur marche envahissante, dans l'Indoustan, n'avait inspiré une légitime terreur au talé-lama.

Nous avons déjà parlé des nombreuses et frappantes analogies qui existent entre les rites lamanesques et le culte catholique. Rome et Lha-Ssa, le pape et le talé-lama [1], pourraient encore nous fournir des rapprochements pleins d'intérêt. Le gouvernement thibétain étant purement lamanesque, paraît, en quelque

[1] *Dalaé-lama* est une très-mauvaise transcription : c'est *talé-lama* qu'on doit prononcer. Le mot mongol *talé* veut dire mer, et a été donné au grand Lama du Thibet, parce que ce personnage est censé être une mer de sagesse et de puissance.

sorte, être calqué sur le gouvernement ecclésiastique des États pontificaux. Le talé-lama est le chef politique et religieux de toutes les contrées du Thibet; c'est dans ses mains que réside toute puissance législative, exécutive et administrative. Le droit coutumier et certains règlements, laissés par Tsong-Kaba, servent à le diriger dans l'exercice de son immense autorité. Quand le talé-lama meurt, ou, pour parler le langage des bouddhistes, quand il transmigre, on élit un enfant qui doit continuer la personnification indestructible du bouddha vivant : cette élection se fait par la grande assemblée des *lamas houtouktou,* dont la dignité sacerdotale n'est inférieure qu'à celle du talé-lama. Plus bas, nous entrerons dans quelques détails sur la forme et les règles de cette singulière élection. Comme le talé-lama est non-seulement le souverain politique et religieux des Thibétains, mais encore leur Dieu visible, on comprend qu'il ne pourrait, sans compromettre gravement sa divinité, descendre des hauteurs de son sanctuaire, et se mêler à tout propos des choses humaines. Il s'est donc réservé les affaires de majeure importance, se contentant de régner beaucoup et de gouverner très-peu. Au reste, l'exercice de son autorité dépend uniquement de son goût et de son bon plaisir. Il n'y a ni charte ni constitution pour contrôler sa manière de faire.

Après le talé-lama, que les Thibétains nomment aussi quelquefois *kian-ngan-remboutchi* (souverain trésor), vient le *nomekhan* ou empereur spirituel. Les Chinois lui donnent le nom de *Tsang-Wang*, roi du Thibet. Ce personnage est nommé par le talé-lama, et doit être toujours choisi parmi la classe des *lamas*

chaberons. Il conserve son poste pendant toute sa vie, et ne peut être renversé que par un coup d'État. Toutes les affaires du gouvernement dépendent du nomekhan et de quatre ministres nommés *kalons*. Les kalons sont choisis par le talé-lama, sur une liste de candidats formée par le nomekhan : ils n'appartiennent pas à la tribu sacerdotale, et peuvent être mariés; la durée de leur pouvoir est illimitée. Quand ils se rendent indignes de leurs fonctions, le nomekhan adresse un rapport au talé-lama, qui les casse, s'il le juge opportun. Les fonctionnaires subalternes sont choisis par les kalons, et appartiennent le plus souvent à la classe des lamas.

Les provinces sont divisées en plusieurs principautés, qui sont gouvernées par des lamas houtouktou. Ces espèces de petits souverains ecclésiastiques, reçoivent leur investiture du talé-lama, et reconnaissent son autorité suzeraine. En général, ils ont l'humeur guerroyante, et se livrent souvent, entre voisins, des combats à outrance, et toujours accompagnés de pillage et d'incendie.

Le plus puissant de ces lamas souverains est le bandchan-remboutchi; il réside à *Djachi-Loumbo*[1], capitale du Thibet ultérieur. Cette ville est située au sud de Lha-Ssa, et n'en est éloignée que de huit journées de marche. La célébrité du *bandchan* actuel est prodigieuse; ses partisans prétendent que sa puissance spirituelle est aussi grande que celle du talé-lama, et que le sanctuaire de Djachi-Loumbo ne le cède pas en sainteté à celui du Bouddha-La. On admet

[1] Djachi-Loumbo signifie *Montagne des Oracles*.

pourtant généralement que la puissance temporelle du talé-lama est supérieure à celle du bandchan-remboutchi. Une grande rivalité ne peut manquer de se déclarer tôt ou tard entre Lha-Ssa et Djachi-Loumbo, et de jeter les Thibétains dans de funestes divisions.

Le bandchan-remboutchi actuel est âgé d'une soixantaine d'années; il est, dit-on, d'une belle et majestueuse taille, et d'une vigueur étonnante pour son âge déjà avancé. Ce singulier personnage se dit d'origine indienne; il y a déjà quelques milliers d'années que sa première incarnation eut lieu dans le célèbre pays des Azaras. Les physionomistes, qui dès notre arrivée à Lha-Ssa nous prenaient pour des Azaras blancs, ne manquèrent pas de nous engager vivement à faire un voyage de dévotion à Djachi-Loumbo, nous assurant qu'en notre qualité de compatriotes du bandchan-remboutchi nous en serions très-bien reçus. Les lamas érudits, qui s'occupent des généalogies bouddhiques, expliquent comme quoi le bandchan, après de nombreuses et merveilleuses incarnations dans l'Indoustan, a fini par apparaître dans le Thibet ultérieur et par fixer sa résidence à Djachi-Loumbo. Quoi qu'il en soit de sa biographie, à laquelle, fort heureusement, nous sommes dispensés d'ajouter foi, il est certain que cet habile lama a su se donner une vogue vraiment étonnante. Les Thibétains, les Tartares et autres bouddhistes ne l'appellent jamais que le grand saint, et ne prononcent son nom qu'en joignant les mains et en levant les yeux au ciel; ils prétendent que sa science est universelle; il sait parler, disent-ils, toutes les langues de l'univers, sans les

avoir jamais étudiées, et peut converser avec les pèlerins de toutes les parties du monde. Les Tartares ont une foi si vigoureuse en sa puissance, qu'ils l'invoquent continuellement. Dans les dangers, dans les afflictions, dans toutes les affaires pénibles et ardues, ils ont toujours à la bouche le nom magique du *bokte* (saint).

Les pèlerins qui se rendent dans le Thibet ne manquent jamais de visiter Djachi-Loumbo, d'aller se prosterner aux pieds du saint par excellence, et de lui présenter leurs offrandes. On ne saurait se faire une idée des sommes énormes que les caravanes tartares lui apportent annuellement. En retour des lingots d'or et d'argent qu'il enferme dans ses coffres, le bandchan fait distribuer à ses adorateurs des lambeaux de ses vieux habits, des chiffons de papier où sont imprimées des sentences en mongol ou en thibétain, des statuettes en terre cuite, et des pilules rouges d'une infaillible efficacité contre toute espèce de maladies. Les pèlerins reçoivent avec vénération toutes ces niaiseries, et les déposent religieusement dans un sachet qu'ils portent toujours suspendu à leur cou.

Ceux qui font le pèlerinage de Djachi-Loumbo, séculiers ou lamas, hommes ou femmes, tout le monde se fait enrôler dans la confrérie des *kélans*, instituée par le bandchan-remboutchi. Presque tous les bouddhistes aspirent au bonheur de devenir membres de cette association, qui pourra fort bien un jour faire naître dans la Haute-Asie quelque grave événement. Tous les esprits, du reste, sont vivement préoccupés, et pressentent pour l'avenir une grande catastrophe.

Voici quelles sont les étranges prophéties qui circulent à ce sujet :

Quand le saint de Djachi-Loumbo, quand le bandchan-remboutchi sera mort, il ne transmigrera plus comme par le passé dans le Thibet ultérieur. Sa nouvelle incarnation ira s'opérer au nord de Lha-Ssa, dans les steppes habitées par les *Ourianghaï*, dans le pays nommé *Thien-Chan-Pé-Lou*, entre les *Montagnes célestes* et les chaînes de l'*Altai*. Pendant qu'il demeurera là quelques années inconnu, se préparant par la retraite, la prière et les bonnes œuvres, aux grands événements de l'avenir, la religion de Bouddha ira s'affaiblissant dans tous les cœurs ; elle ne vivra plus qu'au sein de la confrérie de kélans. Dans ces jours malheureux, les Chinois deviendront influents dans le Thibet ; il se répandront sur les montagnes et dans les vallées, et chercheront à s'emparer de l'empire du talé-lama. Mais cela ne durera que peu de temps. Il y aura un soulèvement général ; les Thibétains prendront les armes, et massacreront dans une seule journée tous les Chinois jeunes et vieux, sans qu'il soit donné à un seul de repasser les frontières.

Un an après cette sanglante journée, l'empereur chinois mettra sur pied de nombreux bataillons, et les fera marcher contre les Thibétains. Il y aura une réaction épouvantable ; le sang coulera à flots, les torrents en seront rougis, et les Chinois finiront par s'emparer du Thibet ; mais ce triomphe ne sera pas de longue durée. C'est alors que le bandchan-remboutchi manifestera sa puissance ; il fera un appel à tous les kélans de la sainte association ; ceux qui seront déjà morts reviendront à la vie, et ils se ren-

dront tous ensemble dans une vaste plaine de *Thien-Chan-Pé-Lou*. Là le bandchan distribuera des flèches et des fusils à tout le monde, et fera de cette multitude une armée formidable dont il prendra lui-même le commandement. La confrérie des kélans marchera à la suite du saint par excellence, et se précipitera sur les Chinois, qui seront taillés en pièces. Le Thibet sera conquis, puis la Chine, puis la Tartarie, puis le vaste empire des Oros. Le bandchan sera proclamé souverain universel, et, sous sa sainte influence, le lamanisme refleurira bientôt : des lamaseries superbes s'élèveront de toute part, et le monde entier reconnaîtra la puissance infinie des prières bouddhiques.

Ces prédictions, dont nous nous contentons de donner un simple résumé, sont racontées par tout le monde en détail, et dans les plus petites circonstances ; mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que personne ne paraît douter de la certitude des événements qu'elles annoncent ; chacun en parle comme d'une chose certaine et indubitable. Les Chinois résidant à Lha-Ssa semblent également ajouter foi à la prophétie, mais ils ont le bon esprit de ne pas trop s'en tracasser ; ils espèrent que la débâcle arrivera fort tard, que d'ici là ils seront peut-être morts ou que du moins ils auront le temps de la voir venir. Pour ce qui est du bandchan-remboutchi, il se prépare, dit-on, avec ardeur à cette grande révolution dont il doit être l'âme. Quoique déjà avancé en âge, il se livre souvent à des exercices militaires ; tous les instants de la journée qui ne sont pas absorbés par ses hautes fonctions de bouddha vivant, il les utilise en se familiarisant à son futur métier de généralissime des kélans. On pré-

tend qu'il lance très-bien une flèche, et qu'il se sert avec habileté de la lance et du fusil à mèche. Il nourrit de grands troupeaux de chevaux pour sa future cavalerie, et des meutes de chiens énormes, qui, joignant une force prodigieuse à une intelligence supérieure, devront jouer un rôle important dans la grande armée de kélans.

Ces idées folles et extravagantes ont tellement pénétré dans les masses, et surtout dans l'esprit de ceux qui se sont enrôlés dans la confrérie des kélans, qu'elles pourraient fort bien un jour occasionner une révolution dans le Thibet. Ce n'est jamais vainement que les peuples se préoccupent ainsi de l'avenir. Après la mort du grand lama de Djachi-Loumbo, un aventurier audacieux n'aura qu'à se rendre dans le *Thien-Chan-Pé-Lou,* puis se proclamer hardiment bandchan-remboutchi et faire un appel aux kélans...; il n'en faudra peut-être pas davantage pour soulever ces populations fanatiques.

Un résultat actuel et immédiat de cette confrérie des kélans, c'est de donner au bandchan-remboutchi une importance qui paraît porter peu à peu atteinte à la suprématie du talé lama. Ce résultat est d'autant plus facile à obtenir que le souverain de Lha-Ssa est un enfant de neuf ans, et que ses trois prédécesseurs ont expiré de mort violente avant d'atteindre leur majorité, fixée par les lois à vingt ans. Le bandchan-remboutchi, qui paraît être un homme habile et ambitieux, n'aura pas manqué, sans doute, d'utiliser cette période de quatre minorités, et de confisquer à son profit une partie de l'autorité spirituelle et temporelle du talé-lama.

La mort violente des trois talé-lama, prédécesseurs immédiats de celui qui règne aujourd'hui, a donné naissance, dans l'année 1844, à un événement dont le Thibet, la Tartarie, la Chine même se sont vivement préoccupés, et qui, à cause de son importance, mérite peut-être qu'on en dise ici quelque chose.

Le phénomène inouï des trois talé-lama, morts successivement à la fleur de leur âge, avait plongé la population de Lha-Ssa dans une morne consternation. Peu à peu, de sourdes rumeurs commencèrent à circuler, et bientôt on fit entendre publiquement les mots de crime et d'assassinat. La chose alla si loin, qu'on racontait, dans les rues de la ville et dans les lamaseries, toutes les circonstances de ces funestes événements. On disait que le premier talé-lama avait été étranglé, le second écrasé par la toiture de sa chambre à coucher, et le troisième empoisonné avec ses nombreux parents, qui étaient venus s'établir à Lha-Ssa. Le lama supérieur de la grande lamaserie de Kaldan, qui était très-dévoué au talé-lama, avait aussi subi le même sort. La voix publique désignait le nomekhan comme auteur de tous ces attentats. Les quatre ministres n'en doutaient nullement et connaissaient toute la vérité; mais ils se trouvaient dans l'impuissance de venger la mort de leur souverain; ils étaient trop faibles pour lutter contre le nomekhan, qui était soutenu par des amis nombreux et puissants.

Ce nomekhan était Si-Fan, originaire de la principauté de *Yang-Tou-Sse* [1], dans la province du Kan-

[1] Voir tome Ier, page 41, ce qui a été dit des *tou-see*.

Sou. La suprême dignité de tou-sse était héréditaire dans sa famille, et un grand nombre de ses parents, établis à Lha-Ssa depuis plusieurs générations, exerçaient une grande influence sur les affaires du Thibet. Le nomekhan de Yang-Tou-Sse était encore bien jeune quand il fut investi d'une autorité qui ne le cédait qu'à celle du talé-lama. On prétend que peu d'années après son élévation au pouvoir, il manifesta ses sentiments ambitieux et un désir effréné de domination. Il usa de ses grandes richesses et de l'influence de ses parents pour s'entourer d'une clientèle qui lui fût entièrement dévouée. Il s'appliqua spécialement à se créer des partisans parmi la classe des lamas, et, dans ce but, il prit sous sa protection immédiate la fameuse lamaserie de *Séra,* située à une demi-lieue de Lha-Ssa, et comptant plus de quinze mille religieux bouddhistes. Il la combla de ses faveurs, lui accorda des priviléges et des revenus immenses, et fit placer, dans les diverses administrations, un grand nombre de ses créatures. Les lamas de Séra ne manquèrent pas de s'enthousiasmer pour le nomekhan; ils le regardèrent comme un saint du premier ordre, et firent de ses perfections une nomenclature aussi étendue et aussi pompeuse que la nomenclature des perfections de Bouddha. Appuyé sur le parti puissant qu'il avait su se ménager, le nomekhan ne mit plus de bornes à ses projets de domination. Ce fut alors qu'il fit périr successivement trois jeunes talé-lama, afin de conserver entre ses mains le pouvoir de régent... Tel était le nomekhan de Yang-Tou-Sse, ou du moins c'est ainsi qu'il nous fut représenté durant notre séjour à Lha-Ssa.

Il n'était pas aisé, comme on voit, de renverser un personnage dont la puissance était si solidement étayée. Les ministres kalons, ne pouvant combattre ouvertement le nomekhan qu'avec la perspective de succomber dans la lutte, prirent le parti de dissimuler, et de travailler néanmoins en secret à la ruine de cet homme exécrable. L'assemblée du houtouktou élut un nouveau talé-lama, ou plutôt désigna l'enfant dans le corps duquel l'âme du bouddha vivant avait transmigré. Il fut intronisé au sommet du Bouddha-La. Le nomekhan, comme tous les autres dignitaires, alla se prosterner à ses pieds, l'adora très-dévotement, mais sans doute se promettant bien *in petto* de le faire transmigrer une quatrième fois quand il le jugerait opportun.

Les kalons prirent secrètement des mesures pour prévenir une nouvelle catastrophe. Ils s'entendirent avec le bandchan-remboutchi de Djachi-Loumbo, et il fut convenu que, pour arrêter les projets infâmes du nomekhan, il fallait lui opposer la puissance irrésistible de l'empereur de Chine. Une requête fut donc rédigée et signée par le bandchan et les quatre kalons, puis envoyée secrètement à Péking par l'ambassade de 1844.

Pour trois raisons principales, le gouvernement de Péking ne pouvait se dispenser d'accorder aux Thibétains la protection qu'ils lui demandaient en cette grave circonstance. D'abord la dynastie tartare-mantchoue s'était solennellement déclarée protectrice du talé-lama; en second lieu, le nomekhan, en tant qu'originaire de Yang-Tou-Sse, dans la province de Kan-Sou, était en quelque sorte justiciable de l'empereur chinois; enfin, politiquement parlant, c'était, pour la

cour de Péking, une excellente occasion d'établir son influence dans le Thibet, et d'y réaliser ses projets d'usurpation.

La requête envoyée à Péking par le bandchan-rembouchi et les quatre kalons fut reçue avec toute la faveur désirable. On songea aussitôt à faire partir pour Lha-Ssa un ambassadeur d'une énergie et d'une prudence capables de renverser la puissance du nomekhan. L'empereur jeta les yeux sur le mandarin *Ki-Chan*, et le chargea de cette mission difficile.

Avant d'aller plus loin, il ne sera peut-être pas superflu de faire connaître ce Ki-Chan, personnage très-célèbre en Chine, et qui a joué un rôle important dans l'affaire des Anglais, à Canton. Ki-Chan est Tartare-Mantchou d'origine; il a commencé sa carrière par être écrivain dans un des six grands tribunaux de Péking. Sa rare capacité ne tarda point à le faire remarquer, et quoiqu'il fût encore bien jeune, il monta rapidement les divers degrés de la magistrature. A l'âge de vingt-deux ans, il était gouverneur de la province du Ho-Nan; à vingt-cinq ans, il en fut vice-roi; mais il fut dégradé de cette charge, pour n'avoir pas su prévoir et arrêter un débordement du fleuve Jaune, qui causa de grands désastres dans la province qui lui avait été confiée. Sa disgrâce ne dura pas longtemps; il fut réintégré dans sa dignité première, et envoyé tour à tour, en qualité de vice-roi, dans les provinces du *Chang-Tong*, du *Sse-Tchouen* et du *Pé-Tche-Ly*. Il fut décoré du globule rouge, de la plume de paon et de la tunique jaune, avec le titre de *heou-yé* (prince impérial). Enfin, il fut nommé *tchoung-tang*, dignité la plus grande à laquelle un mandarin puisse jamais

prétendre. On ne compte que huit *tchoung-tang* dans l'empire : quatre Mantchous et quatre Chinois; ils composent le conseil intime de l'empereur, et ont le droit de correspondre directement avec lui.

Vers la fin de 1839, Ki-Chan fut envoyé à Canton, en qualité de vice-roi de la province et avec le titre de commissaire impérial; il avait tout pouvoir pour traiter, au nom de son gouvernement, avec les Anglais, et rétablir la paix qui avait été troublée par les mesures folles et violentes de *Lin*, son prédécesseur. Ce qui fait le plus grand éloge de la capacité de Ki-Chan, c'est qu'à son arrivée à Canton il reconnut l'immense supériorité des Européens sur les Chinois, et comprit qu'une guerre était impossible. Il entra donc sur-le-champ en négociations avec M. Elliot, plénipotentiaire anglais, et la paix fut conclue, moyennant la cession de la petite île de *Hong-Kong*. Pour cimenter la bonne harmonie qui venait de s'établir entre l'empereur *Tao-Kouang* et la reine Victoria, Ki-Chan donna aux autorités anglaises un magnifique festin, auquel eut l'honneur d'assister M. de Rosamel, commandant de la corvette *la Danaïde*, arrivée depuis peu de jours dans la rade de Macao. Tout le monde fut enchanté des bonnes grâces et de l'amabilité du commissaire impérial.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que les intrigues ourdies à Péking, par l'ancien commissaire impérial *Lin*, réussirent à faire casser, par l'empereur, le traité qu'on venait de conclure à Canton. Ki-Chan fut accusé de s'être laissé corrompre par l'or des Anglais, et d'avoir vendu aux *diables marins* le territoire du céleste empire. L'empereur lui envoya une lettre

foudroyante, qui le déclarait digne de mort et lui donnait ordre de se rendre immédiatement à Péking. Le pauvre commissaire impérial n'eut pas la tête tranchée, comme tout le monde s'y attendait; l'empereur, dans sa paternelle mansuétude, lui fit grâce de la vie, et se contenta de le dégrader de tous ses titres, de lui retirer toutes ses décorations, de confisquer ses biens, de raser sa maison, de faire vendre ses femmes à l'encan, et de l'envoyer en exil au fond de la Tartarie.

Les amis nombreux et influents que Ki-Chan avait à la cour ne l'abandonnèrent pas dans son malheur; ils travaillèrent avec courage et persévérance à le faire rentrer dans les bonnes grâces de l'empereur. En 1844, il fut enfin rappelé de son exil, et envoyé à Lha-Ssa, en qualité de délégué extraordinaire, pour traiter l'affaire du nomekhan. Il partit décoré du globule bleu, au lieu du rouge, qu'il portait avant sa chute; on lui rendit la plume de paon, mais le privilége de porter la tunique jaune lui fut encore interdit. Ses amis de Péking se cotisèrent, et lui firent bâtir, à leurs frais, une magnifique maison. Le poste du Kin-Tchaï, au milieu des montagnes du Thibet, était encore considéré comme un exil; mais c'était un acheminement vers une glorieuse et complète réhabilitation.

Aussitôt après son arrivée à Lha-Ssa, Ki-Chan se concerta avec le bandchan-remboutchi et les quatre kalons, et fit arrêter le nomekhan. Ensuite, il fit subir un interrogatoire à toutes les personnes attachées au service de l'accusé, et, afin de les aider à déclarer la vérité, il leur fit enfoncer sous les ongles de longues aiguilles en bambou. *Par ce moyen,* comme disent les

Chinois, *la vérité fut séparée de l'erreur, et la conduite du nomekhan fut manifestée au grand jour.* Ce malheureux avoua lui-même ses crimes, sans qu'il fût besoin de le soumettre à la question; il se reconnut coupable d'avoir arraché trois vies au talé-lama, et de l'avoir fait transmigrer violemment : la première fois, par strangulation; la deuxième, par suffocation; et la troisième, par empoisonnement. Un procès-verbal fut dressé en chinois, en tartare et en thibétain. Le nomekhan et ses complices le signèrent. Le bandchan-remboutchi, les quatre kalons et l'ambassadeur chinois y apposèrent leur sceau, et il fut immédiatement envoyé à Péking par un courrier extraordinaire. Tout cela se fit à huit-clos et dans le plus grand secret.

Trois mois après, la capitale du Thibet était plongée dans une affreuse agitation; on voyait placardé au grand portail du palais du nomekhan, et dans les rues principales de la ville, un édit impérial, en trois langues, sur papier jaune, et avec des bordures représentant des dragons ailés. Après de hautes considérations sur les devoirs des rois et des souverains grands et petits; après avoir exhorté les potentats, les monarques, les princes, les magistrats et les peuples des quatre mers à marcher dans les sentiers de la justice et de la vertu, sous peine d'encourir la colère du ciel et l'indignation du grand khan..., l'empereur rappelait les crimes du nomekhan, et le condamnait à un exil perpétuel sur les bords du *Sakhalien-Oula,* au fond de la Mantchourie... A la fin était la formule d'usage : Qu'on tremble et qu'on obéisse!!!

Les habitants de Lha-Ssa se portèrent avec empressement vers ces placards étranges, qu'ils n'étaient pas

accoutumés de voir sur les murs de leur ville. La nouvelle de la condamnation du nomekhan se répandit avec rapidité parmi la multitude; des groupes nombreux se formèrent, où l'on discutait avec feu, mais à voix basse. Les figures étaient animées, et de tous côtés s'élevait un frémissement sourd et presque silencieux. L'agitation qui régnait parmi le peuple thibétain avait moins pour objet la chute méritée du nomekhan que l'intervention de l'autorité chinoise, intervention dont tout le monde se sentait froissé et humilié.

A la lamaserie de Séra, l'opposition se manifesta avec une tout autre énergie. Aussitôt qu'on y eut connaissance de l'édit impérial, l'insurrection fut spontanée et générale. Ces quinze mille lamas, qui étaient tous dévoués à la cause du nomekhan, s'armèrent précipitamment de lances, de fusils, de bâtons, de tout ce qu'ils purent rencontrer, et se précipitèrent sur Lha-Ssa, dont ils n'étaient éloignés que d'une demi-lieue. Les épais nuages de poussière qu'ils soulevaient dans leur course désordonnée, et les épouvantables clameurs qu'ils faisaient entendre, annoncèrent leur arrivée aux habitants de Lha-Ssa. Les lamas de Séra! voici les lamas de Séra! tel fut le cri qui retentit presque en même temps dans la ville entière, et qui porta l'effroi dans tous les cœurs. Les lamas fondirent comme une avalanche sur la résidence de l'ambassadeur chinois, et en firent voler les portes en éclats, aux cris mille fois répétés de : Mort à Ki-Chan! mort aux Chinois! Mais ils ne trouvèrent personne sur qui ils pussent faire tomber leur colère. L'ambassadeur, prévenu à temps de leur arrivée, avait

couru se cacher chez un kalon, et les gens de sa suite s'étaient dispersés dans la ville. La multitude des lamas se divisa alors en plusieurs troupes; les uns se portèrent au palais du nomekhan, et les autres envahirent la demeure des kalons, demandant à grands cris qu'on leur livrât l'ambassadeur chinois. Il y eut, sur ce point, une lutte longue et acharnée, dans laquelle un des quatre ministres thibétains fut mis en lambeaux; les autres reçurent des blessures plus ou moins dangereuses.

Pendant qu'on se battait chez les kalons pour s'emparer de la personne de Ki-Chan, la troupe la plus nombreuse des lamas avait enfoncé les portes de la prison où était enfermé le nomekhan, et voulait le porter en triomphe jusqu'à la lamaserie de Séra. Le nomekhan s'opposa vivement à ce projet, et usa de toute son influence pour calmer l'exaltation des lamas... Il leur dit que leur révolte inconsidérée aggravait sa position au lieu de l'améliorer. « Je suis, leur dit-il, victime d'une conspiration; j'irai à Péking, j'éclairerai l'empereur, et je reviendrai triomphant au milieu de vous. Maintenant, nous n'avons qu'à obéir au décret impérial... Je partirai selon qu'il m'a été ordonné... Vous autres, rentrez en paix dans votre lamaserie. » Ces paroles ne changèrent pas la résolution des lamas; mais la nuit venant à tomber, ils reprirent tumultuairement le chemin de Séra, se promettant bien de mieux organiser leur plan pour le lendemain.

Quand le jour parut, les lamas commencèrent à s'agiter dans leur immense couvent, et se préparèrent à envahir de nouveau la ville de Lha-Ssa; mais, à leur

grand étonnement, ils aperçurent dans la plaine, aux environs de la lamaserie, des tentes nombreuses et une multitude de soldats thibétains et chinois, armés jusqu'aux dents, et qui leur barraient le passage. A cette vue, tous les courages s'évanouirent; la conque marine se fit entendre, et ces soldats improvisés, jetant bas les armes, rentrèrent dans leurs cellules, prirent leur livre sous le bras, et se rendirent tranquillement au chœur, pour réciter, selon l'usage, les prières du matin.

Quelques jours après, le nomekhan, accompagné d'une bonne escorte, prit la route du Ssé-Tchouen, et s'achemina comme un mouton vers l'exil qui lui avait été assigné. On n'a jamais bien compris à Lha-Ssa comment cet homme, qui n'avait pas reculé devant le meurtre de trois talé-lama, n'avait pas voulu profiter de l'insurrection des lamas de Séra. Il est certain que, d'un seul mot, il eût pu anéantir tous les Chinois qui se trouvaient à Lha-Ssa, et peut-être mettre en feu le Thibet tout entier; mais le nomekhan n'était pas trempé pour un pareil rôle; il avait la lâche énergie d'un assassin, et non l'audace d'un séditieux.

Ki-Chan, enivré de son triomphe, voulut étendre son pouvoir jusque sur les Thibétains complices du nomekhan. Cette prétention ne fut pas du goût des kalons, qui lui déclarèrent qu'à eux seuls appartenait le droit de juger des gens qui ne dépendaient en rien de la Chine, et contre lesquels on n'avait pas demandé la protection de l'empereur. Le kin-tchaï n'insista point; mais pour ne pas avoir l'air de céder aux autorités thibétaines, il leur répondit officiellement qu'il leur abandonnait ces assassins de bas étage, parce

qu'ils ne valaient pas la peine qu'un représentant du grand empereur se mêlât de leur affaire.

Un nouveau nomekhan a été mis à la place de l'exilé : on a choisi, pour cette charge éminente, le chaberon de la lamaserie de *Ran-Tchan*, jeune homme de dix-huit ans. Le talé-lama et le nouveau nomekhan étant mineurs à l'époque où nous arrivâmes à Lha-Ssa, la régence était confiée au premier kalon. Toute la sollicitude du régent consistait à élever des digues contre les empiétements et les usurpations de l'ambassadeur chinois, qui cherchait, par tous les moyens, à profiter de la faiblesse dans laquelle se trouvait le gouvernement thibétain.

CHAPITRE II.

Visite de cinq mouchards. — Comparution devant le régent. — Ki-Chan nous fait subir un interrogatoire.—Souper aux frais du gouvernement. — Une nuit de prison chez le régent. — Confidences du gouverneur des Katchi.— Visite domiciliaire. —Scellé apposé sur tous nos effets.—Tribunal sinico-thibétain. — Question des cartes de géographie. — Hommage rendu au christianisme et au nom français. — Le régent nous alloue une de ses maisons.— Érection d'une chapelle. — Prédication de l'Évangile. — Conversion d'un médecin chinois. — Conférences religieuses avec le régent. — Récréation avec un microscope. — Entretiens avec Ki-Chan. — Caractère religieux des Thibétains. — Célèbre formule des bouddhistes. — Panthéisme bouddhique. — Élection du talé-lama. — La petite vérole à Lha-Ssa.—Sépultures en usage dans le Thibet.

Aussitôt après que nous nous fûmes présentés aux autorités thibétaines, en leur déclarant qui nous étions, et le but qui nous avait amenés à Lha-Ssa, nous profitâmes de la position semi-officielle que nous venions de nous faire pour entrer en rapport avec les lamas thibétains et tartares, et commencer enfin notre œuvre de missionnaires. Un jour que nous étions assis à côté de notre modeste foyer, nous entretenant de questions religieuses avec un lama très-versé dans la

science bouddhique, voilà qu'un Chinois vêtu d'une manière assez recherchée se présente inopinément à nous : il se dit commerçant, et témoigne un vif désir d'acheter de nos marchandises. Nous lui répondîmes que nous n'avions rien à vendre. « Comment rien à vendre? — Non, rien ; si ce n'est ces deux vieilles selles de cheval dont nous n'avons plus besoin. — Bon, bon! c'est précisément ce qu'il me faut ; j'ai besoin de selles;... » et tout en examinant notre pauvre marchandise, il nous adresse mille questions sur notre pays et sur les lieux que nous avons visités avant d'arriver à Lha-Ssa... Bientôt arrive un deuxième Chinois, puis un troisième, puis enfin deux lamas enveloppés de magnifiques écharpes de soie. Tous ces visiteurs veulent nous acheter quelque chose; ils nous accablent de questions, et paraissent en même temps scruter avec inquiétude tous les recoins de notre chambre. Nous avons beau dire que nous ne sommes pas marchands, ils insistent... A défaut de soieries, de draperies ou de quincailleries, ils s'accommoderont volontiers de nos selles; ils les tournent et les retournent dans tous les sens; ils les trouvent tantôt magnifiques et tantôt abominables; enfin, après de longues tergiversations, ils partent en nous promettant de revenir.

La visite de ces cinq individus était faite pour nous donner à penser : leur façon d'agir et de parler n'avait rien de naturel. Quoique venus les uns après les autres, ils paraissaient s'entendre parfaitement, et marcher de concert vers un même but. Leur envie de nous acheter quelque chose n'était évidemment qu'un prétexte pour déguiser leurs intentions : ces gens étaient plutôt des escrocs ou des mouchards que de vérita-

bles marchands. « Attendons, dîmes-nous; demeurons en paix; plus tard, peut-être, nous verrons clair dans cette affaire. »

L'heure de dîner étant venue, nous nous mîmes à table, ou plutôt nous demeurâmes accroupis à côté de notre foyer, et nous découvrîmes la marmite, où bouillait depuis quelques heures une bonne tranche de bœuf grognant. Samdadchiemba, en sa qualité de majordome, la fit monter à la surface du liquide au moyen d'une large spatule en bois, puis la saisit avec ses ongles et la jeta précipitamment sur un bout de planche, où il la dépeça en trois portions égales : chacun prit une ration dans son écuelle, et à l'aide de quelques petits pains cuits sous la cendre, nous commençâmes tranquillement notre repas, sans trop nous préoccuper ni des escrocs ni des mouchards. Nous en étions au dessert, c'est-à-dire que nous en étions à rincer nos écuelles avec du thé beurré, lorsque les deux lamas, prétendus marchands, reparurent. « Le régent, dirent-ils, vous attend à son palais; il veut vous parler. — Bon ! est-ce que le régent, lui aussi, voudrait, par hasard, nous acheter nos vieilles selles? — Il n'est question ni de selles, ni de marchandises... Levez-vous promptement, et suivez-nous chez le régent. » Notre affaire n'était plus douteuse; le gouvernement avait envie de se mêler de nous; mais dans quel but? Était-ce pour nous faire du bien ou du mal? pour nous donner la liberté, ou pour nous enchaîner? pour nous laisser vivre, ou pour nous faire mourir? C'était ce que nous ne savions pas, ce que nous ne pouvions prévoir. « Allons voir le régent, dîmes-nous, et pour tout le reste, à la volonté du bon Dieu ! »

Après nous être revêtus de nos plus belles robes, et nous être coiffés de nos majestueux bonnets en peau de renard, nous dîmes à notre estafier : « Allons! — Et ce jeune homme, fit-il en nous montrant du doigt Samdadchiemba, qui lui tournait les yeux d'une manière fort peu galante?—Ce jeune homme! c'est notre domestique; il gardera la maison pendant notre absence. — Ce n'est pas cela; il faut qu'il vienne aussi; le régent veut vous voir tous les trois. » Samdadchiemba secoua, en guise de toilette, sa grosse robe de peau de mouton, posa d'une façon très-insolente une petite toque noire sur son oreille, et nous partîmes tous ensemble après avoir cadenassé la porte de notre logis.

Nous allâmes au pas de charge pendant cinq ou six minutes, et nous arrivâmes au palais du premier kalon, régent du Thibet. Après avoir traversé une grande cour, où se trouvaient réunis un grand nombre de lamas et de Chinois, qui se mirent à chuchoter en nous voyant paraître, on nous fit arrêter devant une porte dorée dont les battants étaient entr'ouverts : l'introducteur passa par un petit corridor à gauche, et un instant après la porte s'ouvrit. Au fond d'un appartement orné avec simplicité, nous aperçûmes un personnage assis, les jambes croisées, sur un épais coussin recouvert d'une peau de tigre : c'était le régent. De la main droite, il nous fit signe d'approcher. Nous avançâmes jusqu'à lui, et nous le saluâmes en mettant notre bonnet sous le bras. Un banc recouvert d'un tapis rouge était placé à notre droite; nous fûmes invités à nous y asseoir, ce que nous fîmes immédiatement. Pendant ce temps, la porte dorée avait été

refermée, et il n'était resté dans la salle que le régent et sept individus qui se tenaient debout derrière lui, savoir : quatre lamas au maintien modeste et composé; deux Chinois dont le regard était plein de finesse et de malice, et un personnage qu'à sa grande barbe, à son turban et à sa contenance grave, nous reconnûmes être un musulman. Le régent était un homme d'une cinquantaine d'années; sa figure large, épanouie et d'une blancheur remarquable, respirait une majesté vraiment royale; ses yeux noirs, ombragés de longs cils, étaient intelligents et pleins de douceur. Il était vêtu d'une robe jaune doublée de martre-zibeline; une boucle ornée de diamants était suspendue à son oreille gauche, et ses longs cheveux, d'un noir d'ébène, étaient ramassés au sommet de la tête, et retenus par trois petits peignes en or. Son large bonnet rouge, entouré de perles et surmonté d'une boule en corail, était déposé à côté de lui sur un coussin vert.

Aussitôt que nous fûmes assis, le régent se mit à nous considérer longtemps en silence et avec une attention minutieuse. Il penchait sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, et nous souriait d'une façon moitié moqueuse et moitié bienveillante. Cette espèce de pantomime nous parut, à la fin, si drôle, que nous ne pûmes nous empêcher de rire. « Bon! dîmes-nous en français et à voix basse, ce monsieur paraît assez bon enfant; notre affaire ira bien. — Ah! dit le régent, d'un ton plein d'affabilité, quel langage parlez-vous? Je n'ai pas compris ce que vous avez dit. — Nous parlons le langage de notre pays. — Voyons, répétez à haute voix ce que vous avez prononcé tout bas. — Nous disions : Ce monsieur paraît assez bon

enfant. — Vous autres, comprenez-vous ce langage, ajouta-t-il en se tournant vers ceux qui se tenaient debout derrière lui? » Ils s'inclinèrent tous ensemble, et répondirent qu'ils ne comprenaient pas. « Vous voyez, personne ici n'entend le langage de votre pays; traduisez vos paroles en thibétain. — Nous disions que, dans la physionomie du premier kalon, il y avait beaucoup de bonté. — Ah! oui, vous trouvez que j'ai de la bonté? Cependant je suis très-méchant. N'est-ce pas que je suis très-méchant? » demanda-t-il à ses gens. Ceux-ci se mirent à sourire, et ne répondirent pas. « Vous avez raison, continua le régent, je suis bon, car la bonté est le devoir d'un kalon. Je dois être bon envers mon peuple, et aussi envers les étrangers... » Puis il nous fit un long discours auquel nous ne comprîmes que fort peu de chose. Quand il eut fini, nous lui dîmes que, n'ayant pas assez d'habitude de la langue thibétaine, nous n'avions pas entièrement pénétré le sens de ses paroles. Le régent fit signe à un Chinois, qui avança d'un pas et nous traduisit sa harangue dont voici le résumé : « On nous avait fait appeler, sans avoir la moindre intention de nous molester. Les bruits contradictoires qui, depuis notre arrivée à Lha-Ssa, circulaient sur notre compte avaient déterminé le régent à nous interroger lui-même, pour savoir d'où nous étions. — Nous sommes du ciel d'occident, dîmes-nous au régent. — De Calcutta? — Non, notre pays s'appelle la France. — Vous êtes, sans doute, du *Péling?* — Non, nous sommes Français? — Savez-vous écrire? — Mieux que parler... » Le régent se détourna, adressa quelques mots à un lama, qui disparut et revint un instant après avec

du papier, de l'encre et un poinçon en bambou. « Voilà du papier, nous dit le régent; écrivez quelque chose. — Dans quelle langue? en thibétain? — Non, écrivez des caractères de votre pays. » L'un de nous prit le papier sur ses genoux, et écrivit cette sentence: *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme!* « Ah! voilà des caractères de votre pays, je n'en avais jamais vu de semblables; et quel est le sens de cela? » Nous écrivîmes la traduction en thibétain, en tartare et en chinois, et nous la lui fîmes passer. « On ne m'avait pas trompé, nous dit-il; vous êtes des hommes d'un grand savoir. Voilà que vous pouvez écrire dans toutes les langues, et vous exprimez des pensées aussi profondes que celles qu'on trouve dans les livres de prières. » Puis il répétait, en branlant lentement la tête : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme!*

Pendant que le régent et les personnages dont il était entouré s'extasiaient sur notre merveilleuse science, on entendit tout à coup retentir, dans la cour du palais, les cris de la multitude et le bruit sonore du tamtam chinois. « Voici l'ambassadeur de Péking, nous dit le régent; il veut lui-même vous interroger. Dites-lui franchement ce qui vous concerne, et comptez sur ma protection; c'est moi qui gouverne le pays. » Cela dit, il sortit avec les gens de sa suite par une petite porte dérobée, et nous laissa seuls au milieu de cette espèce de prétoire.

L'idée de tomber entre les mains des Chinois nous fit d'abord une impression désagréable, et l'image de ces horribles persécutions, qui, à diverses époques,

ont désolé les chrétientés de Chine, s'empara tout à coup de notre imagination; mais nous fûmes bientôt rassurés en réfléchissant que, seuls et isolés comme nous l'étions au milieu du Thibet, nous ne pouvions compromettre personne. Cette pensée nous donna du courage. « Samdadchiemba, dîmes-nous à notre jeune néophyte, c'est maintenant qu'il faut montrer que nous sommes des braves, que nous sommes des chrétiens. Cette affaire ira peut-être loin; mais ne perdons jamais de vue l'éternité. Si on nous traite bien, nous remercierons le bon Dieu; si on nous traite mal, nous le remercierons encore, car nous aurons le bonheur de souffrir pour la foi. Si on nous fait mourir, le martyre sera un beau couronnement de nos fatigues. Après seulement dix-huit mois de marche arriver au ciel, n'est-ce pas là un bon voyage? n'est-ce pas avoir du bonheur? Qu'en dis-tu, Samdadchiemba? — Moi, je n'ai jamais eu peur de la mort; si on me demande si je suis chrétien, vous verrez si je tremble! »

Ces excellentes dispositions de Samdadchiemba nous remplirent le cœur de joie, et dissipèrent complétement l'impression fâcheuse que cette mésaventure nous avait occasionnée. Nous fûmes un instant sur le point de prévoir les questions qu'on nous adresserait, et les réponses que nous aurions à y faire; mais nous repoussâmes ce conseil de la prudence humaine. Nous pensâmes que le moment était venu de nous en tenir strictement à ces paroles que Notre-Seigneur adressait à ses disciples : *Quand on vous conduira aux synagogues, aux magistrats et aux puissances, ne soyez point en peine de quelle manière vous répondrez,* etc. Il fut seulement convenu qu'on

saluerait le mandarin à la française, et qu'on ne se mettrait pas à genoux en sa présence. Nous pensâmes que, lorsqu'on a l'honneur d'être chrétien, missionnaire et Français, on peut sans orgueil se tenir debout devant un Chinois quelconque.

Après quelques moments d'antichambre, un jeune Chinois, élégamment vêtu et plein de gracieuses manières, vint nous annoncer que Ki-Chan, grand ambassadeur du grand empereur de la Chine, nous attendait pour nous interroger. Nous suivîmes cet aimable appariteur, et nous fûmes introduits dans une salle ornée à la chinoise, où Ki-Chan était assis sur une estrade haute de trois pieds et recouverte de drap rouge. Devant lui était une petite table en laque noire, où l'on voyait une écritoire, des pinceaux, quelques feuilles de papier, et un vase en argent rempli de tabac à priser. Au-dessous de l'estrade, étaient quatre scribes, deux à droite et deux à gauche; le reste de la salle était occupé par un grand nombre de Chinois et de Thibétains, qui avaient mis leurs beaux habits pour assister à la représentation.

Ki-Chan, quoique âgé d'une soixantaine d'années, nous parut plein de force et de vigueur. Sa figure est, sans contredit, la plus noble, la plus gracieuse et la plus spirituelle que nous ayons jamais rencontrée parmi les Chinois. Aussitôt que nous lui eûmes tiré notre chapeau, en lui faisant une courbette de la meilleure façon qu'il nous fût possible: « C'est bien, c'est bien, nous dit-il, suivez vos usages; on m'a dit que vous parlez correctement le langage de Péking, je désire causer un instant avec vous. — Nous commettons beaucoup de fautes en parlant; mais ta mer-

veilleuse intelligence saura suppléer à l'obscurité de notre parole. — En vérité, voilà du pur pékinois! Vous autres Français, vous avez une grande facilité pour toutes les sciences; vous êtes Français, n'est-ce pas? — Oui, nous sommes Français. — Oh! je connais les Français; autrefois il y en avait beaucoup à Péking, j'en voyais quelques-uns. — Tu as dû en connaître aussi à Canton, quand tu étais commissaire impérial... » Ce souvenir fit froncer le sourcil à notre juge; il puisa dans sa tabatière une abondante prise de tabac, et la renifla de très-mauvaise humeur. « Oui, c'est vrai, j'ai vu beaucoup d'Européens à Canton... Vous êtes de la religion du Seigneur du ciel, n'est-ce pas? — Certainement; nous sommes même prédicateurs de cette religion. — Je le sais, je le sais; vous êtes sans doute venus ici pour prêcher cette religion? — Nous n'avons pas d'autre but. — Avez-vous déjà parcouru un grand nombre de pays? — Nous avons parcouru toute la Chine, toute la Tartarie, et maintenant nous voici dans la capitale du Thibet. — Chez qui avez-vous logé quand vous étiez en Chine? — Nous ne répondons pas à des questions de ce genre. — Et si je vous le commande? — Nous ne pourrons pas obéir... » Ici, le juge dépité frappa un rude coup de poing sur la table. « Tu sais, lui dîmes-nous, que les chrétiens n'ont pas peur; pourquoi donc chercher à nous intimider? — Où avez-vous appris le chinois? — En Chine. — Dans quel endroit? — Un peu partout. — Et le tartare, le savez-vous? où l'avez-vous appris? — En Mongolie, dans la Terre des herbes. »

Après quelques autres questions insignifiantes, Ki-

Chan nous dit que nous devions être fatigués, et nous invita à nous asseoir. Changeant ensuite brusquement de ton et de manière, il s'adressa à Samdadchiemba, qui, le poing sur la hanche, s'était tenu debout un peu derrière nous. « Et toi, lui dit-il d'une voix sèche et courroucée, d'où es-tu? — Je suis du *Ki-Tou-Sse*. — Qu'est-ce que c'est que ce Ki-Tou-Sse? qui est-ce qui connaît cela? — Ki-Tou-Sse est dans le *San-Tchouen*. — Ah! tu es du San-Tchouen, dans la province du *Kan-Sou!*... Enfant de la nation centrale, à genoux! » Samdadchiemba pâlit, son poing se détacha de la hanche, et son bras glissa modestement le long de la cuisse. « A genoux! » répéta le mandarin d'une voix vibrante. Samdadchiemba tomba à genoux en disant : « A genoux, debout ou assis, ces positions me sont à peu près indifférentes; un homme de peine et de fatigue comme moi n'est pas accoutumé à ses aises. — Ah! tu es du Kan-Sou, dit le juge en aspirant de grosses prises de tabac; ah! tu es du Kan-Sou, tu es un enfant de la nation centrale! C'est bien... Dans ce cas, c'est moi qui vais te traiter; ton affaire me regarde. Enfant de la nation centrale, réponds à ton père et mère, et garde-toi d'éparpiller des mensonges. Où as-tu rencontré ces deux étrangers? comment t'es-tu attaché à leur service? » Samdadchiemba fit avec beaucoup d'aplomb une longue histoire de sa vie, qui parut assez intéresser l'auditoire; puis il raconta comment il nous avait connus en Tartarie, et quels avaient été les motifs qui l'avaient porté à nous suivre. Notre jeune néophyte parla avec dignité, mais surtout avec une prudence à laquelle nous nous attendions peu. « Pourquoi es-tu entré

dans la religion du Seigneur du ciel? Ne sais-tu pas que le grand empereur le défend? — *Le tout petit*[1] est entré dans cette religion, parce qu'elle est la seule véritable. Comment aurais-je pu croire que le grand empereur proscrivait une religion qui ordonne de faire le bien et d'éviter le mal? — C'est vrai, la religion du Seigneur du ciel est sainte; je la connais. Pourquoi t'es-tu mis au service des étrangers? Ne sais-tu pas que les lois le défendent? — Est-ce qu'un ignorant comme moi peut savoir qui est étranger, ou qui ne l'est pas? Ces hommes ne m'ont jamais fait que du bien, ils m'ont toujours exhorté à la pratique de la vertu; pourquoi ne les aurais-je pas suivis? — Combien te donnent-ils pour ton salaire? — Si je les accompagne, c'est pour sauver mon âme, et non pas pour gagner de l'argent. Mes maîtres ne m'ont laissé jamais manquer ni de riz, ni de vêtements; cela me suffit. — Es-tu marié? — Ayant été lama avant d'entrer dans la religion du Seigneur du ciel, je n'ai jamais été marié... » Le juge adressa ensuite, en riant, une question inconvenante à Samdadchiemba, qui baissa la tête et garda le silence. L'un de nous se leva alors, et dit à Ki-Chan : « Notre religion défend non-seulement de commettre des actions impures, mais encore d'y penser et d'en parler; il ne nous est pas même permis de prêter l'oreille aux propos déshonnêtes. » Ces paroles, prononcées avec calme et gravité, firent monter à la figure de Son Excellence l'ambassadeur de Chine une légère teinte de rougeur. « Je le sais,

[1] *Siao-ti*, expression dont se servent les Chinois, lorsqu'il parlent d'eux-mêmes en présence des mandarins.

dit-il, je le sais; la religion du Seigneur du ciel est sainte; je la connais, j'ai lu ses livres de doctrine; celui qui suivrait fidèlement tous ses enseignements serait un homme irréprochable... » Il fit signe à Samdadchiemba de se lever; puis, se tournant vers nous: « Il est déjà nuit, dit-il; vous devez être fatigués; il est temps de prendre le repas du soir. Allez; demain, si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler. »

L'ambassadeur Ki-Chan avait parfaitement raison; il était fort tard, et les diverses émotions qui nous avaient été ménagées pendant la soirée n'avaient été capables, en aucune façon, de nous tenir lieu de souper. En sortant du prétoire sinico-thibétain, nous fûmes accostés par un vénérable lama, qui nous donna avis que le premier kalon nous attendait. Nous traversâmes la cour, illuminée par quelques lanternes rouges; nous allâmes prendre à droite un escalier périlleux, dont nous montâmes les degrés en nous tenant prudemment accrochés à la robe de notre conducteur; puis, après avoir longé une longue terrasse, en marchant à la lueur douteuse des étoiles du firmament, nous fûmes introduits chez le régent. L'appartement, vaste et élevé, était splendidement éclairé au beurre; les murs, le plafond, le plancher même, tout était chargé de dorures et de couleurs éblouissantes. Le régent était seul; il nous fit asseoir tout près de lui sur un riche tapis, et essaya de nous exprimer par ses paroles, et plus encore par ses gestes, combien il s'intéressait à nous. Nous comprîmes surtout très-clairement qu'on s'occupait de ne pas nous laisser mourir de faim. Notre pantomime fut interrompue par l'arrivée d'un personnage qui laissa en entrant

ses souliers à la porte; c'était le gouverneur des musulmans kachemiriens. Après avoir salué la compagnie, en portant la main au front et en prononçant la formule « *salamalek* », il alla s'appuyer contre une colonne qui s'élevait au milieu de la salle, et paraissait en soutenir la charpente. Le gouverneur musulman parlait très-bien la langue chinoise; le régent l'avait fait appeler pour servir d'interprète. Aussitôt après son arrivée, un domestique plaça devant nous une petite table, et on nous servit à souper aux frais du gouvernement thibétain. Nous ne dirons rien pour le moment de la cuisine du régent; d'abord, parce que le grand appétit dont nous étions dévorés ne nous permit pas de faire une attention suffisante à la qualité des mets; en second lieu, parce que ce jour-là nous avions l'esprit beaucoup plus tourné à la politique qu'à la gastronomie. Nous nous aperçûmes cependant que Samdadchiemba n'était pas là, et nous demandâmes ce qu'on en avait fait. « Il est avec mes domestiques, nous répondit le régent; soyez sans inquiétude sur son compte, rien ne lui manquera. »

Pendant et après le repas, il fut beaucoup question de la France et des pays que nous avions parcourus. Le régent nous fit ensuite admirer les tableaux de peinture qui décoraient son appartement, et nous demanda si nous serions capables d'en faire autant. « Nous ne savons pas peindre, lui répondîmes-nous; l'étude et la prédication de la doctrine de Jéhovah est la seule chose qui nous occupe. — Oh! ne dites pas que vous ne savez pas peindre; je sais que les hommes de votre pays sont très-habiles dans cet art. — Oui, ceux qui en font un état; mais les ministres de la

religion ne sont pas dans l'usage de s'en occuper. — Quoique vous ne soyez pas spécialement adonnés à cet art, cependant vous ne l'ignorez pas tout à fait;... vous savez bien, sans doute, tracer des cartes de géographie? — Non, nous ne le savons pas. — Comment? dans vos voyages vous n'avez jamais dessiné, vous n'avez fait aucune carte? — Jamais. — Oh! c'est impossible!... » La persistance du régent à nous questionner sur un semblable sujet nous donna à penser. Nous lui exprimâmes l'étonnement que nous causaient toutes ces demandes. « Je vois, dit-il, que vous êtes des hommes pleins de droiture, je vais donc vous parler franchement. Vous savez que les Chinois sont soupçonneux; puisque vous êtes restés longtemps en Chine, vous devez les connaître aussi bien que moi; ils sont persuadés que vous parcourez les royaumes étrangers pour tracer des cartes et explorer tous les pays. Si vous dessinez, si vous faites des cartes de géographie, vous pouvez me l'avouer sans crainte; comptez sur ma protection... » Évidemment, le régent avait peur d'un envahissement; il se figurait, peut-être, que nous étions chargés de préparer les voies à quelques armée formidable, prête à fondre sur le Thibet. Nous tâchâmes de dissiper ses craintes, et de l'assurer des dispositions extrêmement pacifiques du gouvernement français. Nous lui avouâmes que, cependant, parmi nos effets, il se trouvait un grand nombre de dessins et de cartes géographiques, que nous avions même une carte du Thibet... A ces mots, la figure du régent se contracta subitement... Mais nous nous hâtâmes d'ajouter, pour le rassurer, que tous nos dessins et cartes de géographie étaient im-

primés, et que nous n'en étions pas les auteurs. Nous prîmes de là occasion de parler au régent et au gouverneur kachemirien des connaissances géographiques des Européens. Ils furent fort étonnés quand nous leur dîmes que, parmi nous, les enfants de dix ou douze ans avaient une idée exacte et complète de tous les royaumes de la terre.

La conversation se prolongea bien avant dans la nuit. Le régent se leva enfin, et nous demanda si nous n'éprouvions pas le besoin de prendre un peu de repos. « Nous n'attendions, lui répondîmes-nous, pour rejoindre notre demeure, que la permission du kalon. —Votre demeure? mais j'ai donné ordre de vous préparer une chambre dans mon palais, vous coucherez ici cette nuit; demain, vous retournerez à votre maison... » Nous voulûmes nous excuser, et remercier le régent de sa bienveillante attention; mais nous nous aperçûmes bientôt que nous n'étions pas libres de refuser ce que nous avions eu la bonhomie de prendre pour une politesse. Nous étions tout bonnement prisonniers. Nous saluâmes le régent un peu froidement, et nous suivîmes un individu, qui, après nous avoir fait traverser un grand nombre de chambres et de corridors, nous introduisit dans une espèce de cabinet, auquel nous avions bien le droit de donner le nom de prison, puisqu'il ne nous était pas permis d'en sortir pour aller ailleurs.

On nous avait préparé deux couchettes, qui, sans contredit, valaient infiniment mieux que les nôtres. Cependant nous regrettâmes nos pauvres grabats, où nous avions goûté si longtemps un sommeil libre et indépendant durant nos grandes courses à travers le

désert. Des lamas et des serviteurs du régent arrivèrent en foule pour nous visiter. Ceux qui étaient déjà couchés se relevèrent, et on entendit bientôt dans ce vaste palais, naguère si silencieux et si calme, les portes s'ouvrir et se fermer, et les pas précipités des curieux retentir dans tous les corridors. On se pressait autour de nous, et on nous examinait avec une insupportable avidité. Dans tous ces regards, qui se croisaient sur nous de tous côtés, il n'y avait ni sympathie, ni malveillance; ils exprimaient seulement une plate curiosité. Pour tous ces individus qui nous entouraient, nous n'étions rien de plus qu'une sorte de phénomène zoologique. O qu'il est dur d'être ainsi donné en spectacle à une multitude indifférente!

Lorsque nous jugeâmes que ces importuns avaient suffisamment regardé et chuchoté, et qu'ils devaient se trouver satisfaits, nous les avertîmes que nous allions nous mettre au lit, et qu'ils nous feraient un plaisir extrême s'ils voulaient bien se retirer. Tout le monde nous fit une inclination de tête, quelques-uns même nous tirèrent la langue; mais personne ne bougea. Il était évident qu'on avait envie de savoir comment nous allions nous y prendre pour nous coucher. Ce désir nous parut quelque peu déplacé; cependant, nous crûmes devoir le tolérer jusqu'à un certain point. Nous nous mîmes donc à genoux, nous fîmes le signe de la croix, et nous récitâmes à haute voix notre prière du soir. Aussitôt que nous eûmes commencé, les chuchotements cessèrent, et on garda un silence religieux. Quand la prière fut terminée, nous invitâmes de nouveau les assistants à nous laisser seuls, et afin de donner un peu d'efficacité à nos pa-

roles, nous soufflâmes immédiatement le luminaire de notre chambre. Le public, plongé tout à coup dans une obscurité profonde, prit le parti de rire et de se retirer à tâtons. Nous poussâmes la porte de notre prison, et nous nous couchâmes.

Aussitôt que nous fûmes étendus sur les lits du premier kalon, nous nous trouvâmes beaucoup mieux disposés à causer qu'à dormir. Nous éprouvâmes un certain plaisir à récapituler les aventures de la journée. Les prétendus commerçants qui voulaient nous acheter nos selles de cheval, notre comparution devant le régent, l'interrogatoire que nous avait fait subir l'ambassadeur Ki-Chan, notre souper aux frais du trésor public, nos longs entretiens avec le régent : tout cela nous paraissait une fantasmagorie. Il nous semblait que notre journée tout entière n'avait été qu'un long cauchemar. Notre voyage même, notre arrivée à Lha-Ssa, tout nous semblait incroyable. Nous nous demandions s'il était bien vrai que nous, missionnaires, nous Français, nous fussions réellement dans les États du talé-lama, dans la capitale du Thibet, couchés dans le palais même du régent! Tous ces événements, passés et présents, se heurtèrent dans notre tête. L'avenir surtout nous apparaissait enveloppé de noirs et épais nuages. Comment tout cela va-t-il finir? Nous dira-t-on : Vous êtes libres; allez où il vous plaira? Nous laissera-t-on croupir dans cette prison? ou bien va-t-on nous y étrangler? Ces réflexions étaient bien faites pour froisser le cœur, et donner un peu de migraine. Mais que la confiance en Dieu est une bonne chose au milieu des épreuves! Comme on est heureux de pouvoir s'appuyer sur la

Providence, alors qu'on se trouve seul, abandonné et privé de tout secours ! Oh ! nous disions-nous l'un à l'autre, soyons résignés à tout, et comptons sur la protection du bon Dieu. Pas un cheveu ne tombera de notre tête sans sa permission.

Nous nous endormîmes, dans ces pensées, d'un sommeil peu profond et souvent interrompu. Aussitôt que les premières lueurs du jour commencèrent à paraître, la porte de notre cellule s'ouvrit tout doucement, et nous vîmes entrer le gouverneur des Katchi. Il vint s'asseoir à côté de nous, entre nos deux couchettes, et nous demanda, d'un ton bienveillant et affectueux, si nous avions passé une assez bonne nuit. Il nous offrit ensuite une petite corbeille de gâteaux faits dans sa famille, et de fruits secs venus de Ladak. Cette attention nous toucha profondément; ce fut comme si nous venions de faire la rencontre d'un ami sincère et dévoué.

Le gouverneur des Katchi était âgé de trente-deux ans; sa figure, pleine de noblesse et de majesté, respirait en même temps une bonté et une franchise bien capables d'attirer notre confiance. Son regard, ses paroles, ses manières, tout en lui semblait nous exprimer combien vivement il s'intéressait à nous. Il était venu pour nous mettre au courant de ce qui aurait lieu pendant la journée à notre sujet. « Dans la matinée, nous dit-il, l'autorité thibétaine se rendra avec vous dans votre demeure. On mettra le scellé sur tous vos effets, puis on les transportera au tribunal, où ils seront examinés, en votre présence, par le régent et l'ambassadeur chinois. Si vous n'avez pas dans vos malles des cartes de géographie autographes, vous

pouvez être tranquilles; on vous laissera en paix. Si au contraire vous en avez, vous feriez bien de me prévenir d'avance, parce que nous pourrions, dans ce cas, trouver quelque moyen d'arranger l'affaire. Je suis très-lié avec le régent (il nous avait été, en effet, facile de le remarquer la veille pendant notre souper); c'est lui-même qui m'a chargé de venir vous faire cette confidence... » Et il ajouta ensuite, en baissant la voix, que toutes ces tracasseries nous étaient suscitées par les Chinois, contre la volonté du gouvernement thibétain. Nous répondîmes au gouverneur des Katchi que nous n'avions aucune carte de géographie autographe. Puis, nous lui parlâmes en détail de tous les objets qui étaient renfermés dans nos deux malles. « Puisqu'on doit aujourd'hui en faire la visite, tu jugeras par toi-même si nous sommes des gens qu'on peut croire quand ils avancent quelque chose. » La figure du musulman s'épanouit. « Vos paroles, nous dit-il, me rassurent complétement. Parmi les objets dont vous m'avez parlé, il n'y a rien qui puisse vous compromettre. Les cartes de géographie sont très-redoutées dans ce pays. On en a une peur extrême, surtout depuis l'affaire d'un certain Anglais nommé Moorcroft, qui s'était introduit à Lha-Ssa, où il se faisait passer pour Kachemirien. Après y avoir séjourné pendant douze ans, il est reparti; mais il a été assassiné sur la route de Ladak. Parmi ses effets, on a trouvé une nombreuse collection de cartes de géographie et de dessins qu'il avait composés pendant son séjour à Lha-Ssa. Cet événement a rendu les autorités chinoises très-soupçonneuses à ce sujet. Puisque vous autres vous ne faites pas de cartes de géographie, c'est bien.

Je vais rapporter au régent ce que vous m'avez dit. »

Nous profitâmes du départ du gouverneur des Katchi pour nous lever, car nous étions restés couchés, sans façon, pendant sa longue visite. Après avoir fait notre prière du matin, et avoir, de notre mieux, préparé nos cœurs à la patience et à la résignation, nous dégustâmes le déjeuner que le régent venait de nous faire servir. C'était un plat de petits pains farcis de cassonade et de viande hachée, puis un pot de thé richement beurré. Nous fîmes honneur, plus volontiers, aux gâteaux et aux fruits secs que nous avait apportés le gouverneur des Katchi.

Trois lamas huissiers ne tardèrent pas à venir nous signifier l'ordre du jour, portant qu'on allait procéder à la visite de notre bagage. Nous nous inclinâmes respectueusement devant les ordres de l'autorité thibétaine, et nous nous dirigeâmes vers notre domicile, accompagnés d'une nombreuse escorte. Depuis le palais du régent jusqu'à notre habitation, nous remarquâmes sur notre passage une grande agitation. On balayait les rues, on enlevait les immodices avec empressement, et on tapissait le devant des maisons avec de grandes bandes de *pou-lou,* jaune et rouge. Nous nous demandions ce que signifiait tout cela, pour qui toutes ces démonstrations d'honneur et de respect;... lorsque nous entendîmes retentir derrière nous de vives acclamations. Nous tournâmes la tête, et nous reconnûmes le régent. Il arrivait monté sur un magnifique cheval blanc, et entouré de nombreux cavaliers. Nous arrivâmes presque en même temps que lui à notre logis. Nous ouvrîmes le cadenas qui en fermait la porte, et nous priâmes le régent de vouloir bien

nous faire l'honneur d'entrer dans les appartements des missionnaires français.

Samdadchiemba, que nous n'avions pas revu depuis l'audience de l'ambassadeur chinois, se trouvait aussi au rendez-vous. Il était complétement stupéfait; car il ne comprenait rien du tout à ces opérations. Les domestiques du régent, avec lesquels il avait passé la nuit, n'avaient pu le mettre au courant des affaires. Nous lui dîmes un mot pour le rassurer, et lui donner à entendre qu'on n'allait pas tout de suite nous martyriser.

Le régent s'assit, au milieu de notre chambre, sur un siége doré, qu'on avait eu soin de prendre au palais; puis il nous demanda si ce qu'il voyait dans notre demeure était tout notre avoir. « Oui, voilà tout ce que nous possédons, ni plus, ni moins. Voilà toutes nos ressources pour nous emparer du Thibet. — Il y a de la malice dans vos paroles, dit le régent. Je n'ai jamais pensé que vous fussiez des gens si redoutables... Qu'est-ce que c'est que cet objet? ajouta-t-il en nous montrant un crucifix que nous avions placé au mur. — Ah! si tu connaissais bien cet objet, tu ne dirais pas que nous sommes peu redoutables. C'est avec cela que nous voulons nous rendre maîtres de la Chine, de la Tartarie et du Thibet. » Le régent se mit à rire; car il ne vit qu'une plaisanterie dans nos paroles, pourtant si vraies et si sérieuses.

Un scribe s'accroupit aux pieds du régent, et fit l'inventaire de nos malles, de nos guenilles et de notre batterie de cuisine. On apporta une lampe allumée; le régent tira d'une petite bourse, suspendue à son cou, un sceau en or, qu'on apposa sur tout notre bagage.

Rien ne fut épargné; nos vieilles bottes, les clous mêmes de notre tente de voyage, tout fut barbouillé de cire rousse, et marqué solennellement au cachet du talé-lama.

Quand cette longue cérémonie fut terminée, le régent nous avertit qu'il fallait se rendre au tribunal. On alla donc aussitôt chercher des portefaix, ce qui demanda fort peu de temps. Un lama de la police n'eut qu'à se présenter dans la rue, et sommer, au nom de la loi, les passants, hommes, femmes ou enfants, d'entrer immédiatement dans la maison pour prendre part à un labeur gouvernemental. A Lha-Ssa, le système des corvées est dans un état prospère et florissant. Les Thibétains s'y prêtent gaiement, et de la meilleure grâce du monde.

Lorsque la gent corvéable fut arrivée en nombre suffisant, on lui distribua toutes nos possessions; on fit dans nos appartements un vide complet, et on se mit ensuite pompeusement en route pour le tribunal. Un cavalier thibétain, le sabre au poing et un fusil en bandoulière, ouvrait la marche; venait ensuite la troupe des portefaix, s'avançant entre deux lignes de lamas satellites, le régent, monté sur son cheval blanc, et entouré de quelques cavaliers d'honneur, suivait nos bagages; enfin, derrière le régent marchaient les deux pauvres missionnaires français, auxquels une grande multitude de curieux formait un cortége peu agréable. Notre allure n'était pas fière. Conduits comme des malfaiteurs, ou du moins comme des gens suspects, nous n'avions qu'à baisser les yeux, et qu'à traverser modestement la foule nombreuse qui se précipitait sur notre passage. Une pa-

reille position était, sans doute, bien pénible et bien humiliante; mais la pensée de notre divin Sauveur, traîné au prétoire à travers les rues de Jérusalem, était bien capable d'adoucir l'amertume dont nous étions abreuvés. Nous le priâmes de sanctifier nos humiliations par les siennes, et de les accepter en souvenir de sa douloureuse passion.

Quand nous arrivâmes au tribunal, l'ambassadeur chinois, entouré de son état-major, était déjà à son poste. Le régent lui dit : « Tu veux examiner les effets de ces étrangers; les voici, examine. Ces hommes ne sont ni si riches, ni si puissants que tu le prétends... » Il y avait du dépit dans les paroles du régent, et, au fond, il devait être un peu confus du rôle de gendarme qu'il venait de jouer. Ki-Chan nous demanda si nous n'avions que deux malles. « Deux seulement, on a tout apporté ici; dans notre maison, il ne reste plus un chiffon, plus un morceau de papier. — Qu'avez-vous dans ces deux malles? — Tiens, voilà les clefs; ouvre-les, vide-les, examine à ton aise. » Ki-Chan rougit et fit un mouvement en arrière. Sa délicatesse de Chinois parut s'indigner. « Est-ce que ces malles m'appartiennent, nous dit-il avec émotion?... Est-ce que j'ai le droit de les ouvrir? Si ensuite il vous manquait quelque chose, que diriez-vous? — Ne crains rien, notre religion nous défend de juger témérairement le prochain. — Ouvrez vous-mêmes vos malles... Je veux savoir ce qu'il y a; c'est mon devoir. Mais vous seuls avez le droit de toucher à ce qui vous appartient. »

Nous fîmes sauter le sceau du talé-lama; le cadenas fut enlevé, et ces deux malles, que tout le monde

perçait des yeux depuis longtemps, furent enfin ouvertes à tous les regards. Nous retirâmes tous les objets les uns après les autres, et nous les étalâmes sur une grande table. D'abord parurent quelques volumes français et latins, puis des livres chinois et tartares, des linges d'église, des ornements, des vases sacrés, des chapelets, des croix, des médailles et une magnifique collection de lithographies. Tout le monde était en contemplation devant ce petit musée européen. On ouvrait de grands yeux, on se poussait du coude, on faisait claquer les langues en signe d'admiration. Jamais personne n'avait rien vu de si beau, de si riche, de si merveilleux. Tout ce qui brillait blanc était de l'argent, tout ce qui brillait jaune était de l'or. Toutes les physionomies s'épanouirent, et on parut oublier complétement que nous étions des gens suspects et dangereux. Les Thibétains nous tiraient la langue en se grattant l'oreille, et les Chinois nous faisaient les courbettes les plus sentimentales. Notre sac de médailles principalement faisait tournoyer les yeux dans toutes les têtes. On avait l'air d'espérer qu'avant de quitter le prétoire nous ferions au public une large distribution de ces brillantes pièces d'or.

Le régent et Ki-Chan, dont les âmes étaient plus élevées que celles du vulgaire, et qui certainement ne convoitaient pas notre trésor, n'en avaient pas moins oublié leur rôle de juges. La vue de nos belles images coloriées les mettait tout hors d'eux-mêmes. Le régent tenait les mains jointes et regardait fixement et la bouche entr'ouverte, pendant que Ki-Chan pérorait, faisait le savant, et démontrait à l'auditoire comme quoi les Français étaient les artistes les plus

distingués qu'il y eût au monde. Autrefois, disait-il, il avait connu à Péking un missionnaire français qui tirait des portraits dont la ressemblance faisait peur. Il tenait son papier caché dans la manche de sa robe, saisissait les traits comme à la dérobée, et dans l'espace d'une pipe de tabac tout était terminé. Ki-Chan nous demanda si nous n'avions pas des montres, des longues-vues, des lanternes magiques, etc., etc... Nous ouvrîmes alors une petite boîte que personne n'avait encore remarquée, et qui contenait un microscope. Nous en ajustâmes les diverses parties, et chacun n'eut plus d'yeux que pour cette singulière machine en or pur, et qui, sans contredit, allait opérer des choses étonnantes. Ki-Chan était le seul qui comprît ce que c'était qu'un microscope. Il en donna l'explication au public avec beaucoup de prétention et de vanité. Puis il nous pria de placer quelque animalcule à l'objectif... Nous regardâmes Son Excellence du coin de l'œil, puis nous démontâmes le microscope pièce à pièce, et nous le casâmes dans sa boîte. « Nous pensions, dîmes-nous à Ki-Chan sur un ton tout à fait parlementaire, nous pensions être venus ici pour subir un jugement, et non pas pour jouer la comédie. — Quel jugement a-t-on à faire, dit-il, en se redressant vivement? Nous avons voulu visiter vos effets, savoir au juste qui vous êtes, et voilà tout. — Et les cartes de géographie, tu n'en parles pas? — Oui, oui, c'est le point important; où sont vos cartes de géographie? — Les voilà; » et nous déployâmes les trois cartes que nous avions, savoir : une mappemonde, une terre-plane d'après la projection de Mercator et un empire chinois. L'apparition de ces cartes

fut pour le régent comme un coup de foudre. Le pauvre homme changea de couleur trois ou quatre fois dans l'espace d'une minute, comme si nous eussions déployé notre arrêt de mort. « Nous sommes heureux, dîmes-nous à Ki-Chan, de te rencontrer dans ce pays. Si par malheur tu n'étais pas ici, il nous serait impossible de convaincre les autorités thibétaines que nous n'avons pas nous-mêmes tracé ces cartes. Mais pour un homme instruit comme toi, pour un homme si bien au courant des choses de l'Europe, il est facile de voir que ces cartes ne sont pas notre ouvrage. » Ki-Chan parut extrêmement flatté du compliment. « C'est évident, dit-il; au premier coup d'œil, on voit que ces cartes sont imprimées. Tiens, regarde, dit-il au régent; ces cartes n'ont pas été faites par ces hommes; elles ont été imprimées dans le royaume de France. Toi, tu ne sais pas distinguer cela; mais moi je suis accoutumé depuis longtemps aux objets venus du ciel d'occident. » Ces paroles produisirent sur le régent un effet magique; sa figure se dilata; il nous regarda avec des yeux où brillait le contentement, et il nous fit gracieusement un signe de tête, comme pour nous dire : C'est bien, vous êtes de braves gens.

Il était impossible de passer outre sans faire un peu de géographie. Nous nous prêtâmes charitablement aux désirs que nous manifestèrent le régent et l'ambassadeur chinois. Nous leur indiquâmes du doigt, sur la terre-plate de Mercator, la Chine, la Tartarie, le Thibet et toutes les autres contrées du globe. Le régent fut anéanti en voyant combien nous étions éloignés de notre patrie, et quelle longue route nous

avions été obligés de faire, sur mer et sur terre, pour venir lui faire une visite dans la capitale du Thibet. Il nous regardait avec stupéfaction; puis il levait le pouce de la main droite, en nous disant : « Vous êtes des hommes comme cela... » Ce qui voulait dire, dans la langue figurée des Thibétains : Vous êtes des hommes au superlatif. Après avoir reconnu les points principaux du Thibet, le régent nous demanda où était *Calcutta*. « Voilà, lui dîmes-nous en lui indiquant un petit rond sur les bords de la mer. — Et Lha-Ssa, où est donc Lha-Ssa? — Le voici... » Les yeux et le doigt du régent se promenèrent un instant de Lha-Ssa à Calcutta, et de Calcutta à Lha-Ssa. « Les Pélins de Calcutta sont bien près de nos frontières, dit-il en faisant la grimace et en branlant la tête... Peu importe, ajouta-t-il ensuite, voici les monts Himalaya! »

Le cours de géographie étant terminé, les cartes furent repliées et mises dans leurs étuis respectifs, et on passa aux objets de religion. Ki-Chan en savait assez long là-dessus. Lorsqu'il était vice-roi de la province du Pé-Tche-Ly, il avait suffisamment persécuté les chrétiens pour avoir eu de nombreuses occasions de se familiariser avec tout ce qui a rapport au culte catholique; aussi, ne manqua-t-il pas de faire le connaisseur. Il expliqua les images, les vases sacrés, les ornements; il sut même dire que, dans la boîte aux saintes huiles, il y avait un remède fameux pour les moribonds. Pendant toutes ces explications, le régent était préoccupé et distrait; ses yeux se tournaient incessamment vers un grand fer à hosties. Ces longues pinces, terminées par deux larges lèvres, pa-

raissaient agir fortement sur son imagination ; il nous interrogeait des yeux, et semblait nous demander si cet affreux instrument n'était pas quelque chose comme une machine infernale. Il ne fut rassuré qu'après avoir vu quelques hosties que nous tenions renfermées dans une boîte. Alors, seulement, il comprit l'usage de cette étrange machine.

Le bonhomme de régent était tout rayonnant de joie et tout triomphant de voir que, parmi nos effets, on n'avait rien trouvé qui pût nous compromettre. « Hé bien, dit-il à l'ambassadeur chinois avec un ton plein de malice, que penses-tu de ces hommes? que faut-il en faire? — Ces hommes sont Français, ils sont ministres de la religion du Seigneur du ciel, ce sont de braves gens ; il faut les laisser en paix... » Ces paroles flatteuses furent accueillies dans la salle par un léger murmure d'approbation, et les deux missionnaires répondirent au fond du cœur : *Deo gratias!*

La gent corvéable s'empara de notre bagage, et nous retournâmes à notre logis avec une démarche sans doute plus alerte et plus dégagée que lorsque nous en étions partis. La nouvelle de notre réhabilitation s'était promptement répandue dans la ville, et le peuple thibétain accourait de toutes parts pour nous faire fête. On nous saluait avec empressement, et le nom français était dans toutes les bouches. Dès ce moment, les Azaras blancs furent complétement oubliés.

Aussitôt que nous eûmes regarni nos appartements, nous distribuâmes quelque *tchang-ka* aux porteurs de nos effets, afin qu'ils pussent boire à notre santé un pot de petite bière thibétaine, et apprécier la magna-

nimité des Français qui ne font pas travailler le peuple gratis.

Tout le monde étant parti, nous rentrâmes dans notre solitude accoutumée, et la solitude amenant la réflexion, nous nous avisâmes de deux choses très-importantes : la première, que nous n'avions pas encore dîné, et la seconde, que nos deux coursiers n'étaient plus à leur ratelier. Pendant que nous songions aux moyens de faire promptement notre cuisine, et de découvrir ce qu'étaient devenus nos chevaux, nous vîmes apparaître au seuil de notre porte le gouverneur des Katchi qui nous tira de ce double embarras. Cet excellent homme, ayant prévu que notre séance à la cour d'assises ne nous avait pas permis de faire bouillir notre marmite, arrivait suivi de deux domestiques portant une corbeille remplie de provisions. C'était un festin d'ovation qu'il nous avait préparé. « Et nos chevaux, pourrais-tu nous en donner des nouvelles? nous ne les voyons plus dans la cour. — J'allais vous en parler; ils sont depuis hier soir dans les écuries du régent. Pendant votre absence, ils n'ont enduré ni la faim ni la soif. J'ai ouï dire que vous étiez dans l'intention de les vendre;... la chose est-elle vraie? — O oui, c'est vrai; ces animaux nous ruinent; mais ils sont si maigres! qui voudrait les acheter à cette heure? — Le régent désire les acheter. — Le régent? — Oui, lui-même; ne riez pas, ce n'est pas une plaisanterie... Combien en voulez-vous? — Oh! ce qu'on voudra! — Hé bien, vos chevaux sont achetés. » Et à ces mots, le Kachemirien déploya un petit paquet qu'il portait sous son bras, et posa sur le plancher deux lingots d'argent du poids de dix onces chaque. « Voilà, dit-il,

le prix de vos deux chevaux. » Nous pensâmes que nos animaux, maigres et éreintés comme ils étaient, ne valaient pas cela, et nous le dîmes consciencieusement au gouverneur des Katchi; mais il fut impossible de rien changer à cette affaire, qui avait été déjà conclue et arrêtée d'avance. Le régent prétendait que nos chevaux, quoique maigres, étaient d'excellente race, puisqu'ils n'avaient pas succombé aux fatigues de notre long voyage. De plus, ils avaient à ses yeux une valeur exceptionnelle, parce qu'ils avaient parcouru de nombreuses contrées, et surtout parce qu'ils avaient brouté les pâturages de *Kounboum,* patrie de *Tsong-Kaba.*

Vingt onces d'argent de plus dans notre maigre bourse, c'était une bonne fortune; nous avions de quoi faire les généreux. Aussi, sans désemparer, nous prîmes un de ces lingots, et nous le plaçâmes sur les genoux de Samdadchiemba. « Voilà pour toi, lui dîmes-nous; tu en auras pour t'endimancher des pieds à la tête. » Samdadchiemba remercia froidement et maussadement ; puis, les muscles de sa figure se détendirent, ses narines se gonflèrent, et sa large bouche se mit à sourire. Enfin il ne lui fut plus possible de comprimer sa joie; il se leva, et fit deux ou trois fois sauter en l'air son lingot, en s'écriant : « Voilà un fameux jour!... » Au fait, Samdadchiemba avait raison ; cette journée, si tristement commencée, avait été bonne au delà de ce que nous pouvions espérer. Nous avions maintenant à Lha-Ssa une position honorable, et il allait enfin nous être permis de travailler librement à la propagation de l'Évangile.

La journée du lendemain fut encore plus heureuse

que la précédente, et vint en quelque sorte mettre le comble à notre prospérité. Dans la matinée, nous nous rendîmes, accompagnés du gouverneur kachemirien, chez le régent, auquel nous désirions exprimer notre gratitude pour les témoignages d'intérêt qu'il nous avait donnés. Nous fûmes accueillis avec bienveillance et cordialité. Le régent nous dit, comme en confidence, que les Chinois étaient jaloux de nous voir à Lha-Ssa, mais que nous pouvions compter sur sa protection, et séjourner librement dans le pays, sans que personne eût le droit de s'immiscer dans nos affaires. « Vous êtes très-mal logés, ajouta-t-il, votre chambre m'a paru sale, étroite et incommode; je prétends que des étrangers comme vous, des hommes venus de si loin, se trouvent bien à Lha-Ssa. Est-ce que dans votre pays de France, on ne traite pas bien les étrangers? — On les traite à merveille. O! si un jour tu pouvais y aller, tu verrais comme notre empereur te recevrait! — Les étrangers, ce sont des hôtes; il vous faut donc abandonner la demeure que vous vous êtes choisie. J'ai donné ordre de vous préparer une demeure convenable dans une de mes maisons... » Nous acceptâmes avec empressement et reconnaissance une offre si bienveillante. Être logés commodément et gratis n'était pas chose à dédaigner dans notre position; mais nous appréciâmes surtout l'avantage de pouvoir fixer notre résidence dans une maison même du régent. Une faveur si signalée, une protection si éclatante de l'autorité thibétaine, ne pouvait manquer de nous donner, auprès des habitants de Lha-Ssa, une grande influence morale, et de faciliter notre mission apostolique.

En sortant du palais, nous allâmes, sans perdre de temps, visiter la maison qui nous avait été assignée ; c'était superbe, c'était ravissant! Le soir même nous opérâmes notre déménagement, et nous prîmes possession de notre nouvelle demeure.

Notre premier soin fut d'ériger dans notre maison une petite chapelle. Nous choisîmes l'appartement le plus vaste et le plus beau; nous le tapissâmes aussi proprement qu'il nous fut possible, et ensuite nous l'ornâmes de saintes images. O! comme notre âme fut inondée de joie, quand il nous fut enfin permis de prier publiquement au pied de la croix, au sein même de la capitale du bouddhisme, qui, peut-être, n'avait jamais encore vu briller à ses yeux le signe de notre rédemption! Quelle consolation pour nous de pouvoir enfin faire retentir des paroles de vie aux oreilles de ces pauvres populations, assises depuis tant de siècles aux ombres de la mort! Cette petite chapelle était à la vérité bien pauvre, mais pour nous elle était ce centuple que Dieu a promis à ceux qui renoncent à tout pour son service. Notre cœur était si plein, que nous crûmes n'avoir pas acheté trop cher le bonheur que nous goûtions par deux années de souffrances et de tribulations à travers le désert.

Tout le monde, à Lha-Ssa, voulut visiter la chapelle des lamas français; plusieurs, après s'être contentés de nous demander quelques éclaircissements sur la signification des images qu'ils voyaient, s'en retournaient en remettant à une autre époque de s'instruire de la sainte doctrine de Jéhovah; mais plusieurs aussi se sentaient intérieurement frappés, et paraissaient attacher une grande importance à l'étude des vérités

que nous étions venus leur annoncer. Tous les jours, ils se rendaient auprès de nous avec assiduité; ils lisaient avec application le résumé de la doctrine chrétienne, que nous avions composé à la lamaserie de *Kounboum*, et nous priaient de leur enseigner les *véritables prières*.

Les Thibétains n'étaient pas les seuls à montrer du zèle pour l'étude de notre sainte religion. Parmi les Chinois, les secrétaires de l'ambassadeur Ki-Chan venaient souvent nous visiter pour s'entretenir de la grande doctrine de l'occident; l'un d'entre eux, à qui nous avions prêté plusieurs ouvrages chrétiens écrits en tartare-mantchou, s'était convaincu de la vérité du christianisme et de la nécessité de l'embrasser; mais il n'avait pas le courage de faire publiquement profession de la foi, tant qu'il serait attaché à l'ambassade; il voulait attendre le moment où il serait libre de rentrer dans son pays. Dieu veuille que ses dispositions ne se soient pas évanouies!

Un médecin, originaire de la province du Yun-Nan, montra plus de générosité. Ce jeune homme, depuis son arrivée à Lha-Ssa, menait une vie si étrange, que tout le monde le nommait l'*Ermite chinois*. Il ne sortait jamais que pour aller voir ses malades, et ordinairement il ne se rendait que chez les pauvres. Les riches avaient beau le solliciter, il dédaignait de répondre à leurs invitations, à moins qu'il n'y fût forcé par la nécessité d'obtenir quelque secours; car il ne recevait jamais rien des pauvres au service desquels il s'était voué. Le temps qui n'était pas absorbé par la visite des malades, il le consacrait à l'étude; il passait même la majeure partie de la nuit sur ses livres. Il dormait

peu, et ne prenait par jour qu'un seul repas de farine d'orge, sans qu'il lui arrivât jamais d'user de viande. Il n'y avait, au reste, qu'à le voir pour se convaincre qu'il menait une vie rude et pénible : sa figure était d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes; et quoiqu'il fût âgé tout au plus d'une trentaine d'années, il avait les cheveux presque entièrement blancs.

Un jour, il vint nous voir pendant que nous récitions le bréviaire dans notre petite chapelle; il s'arrêta à quelques pas de la porte, et attendit gravement et en silence. Une grande image coloriée, représentant le crucifiement, avait sans doute fixé son attention; car, aussitôt que nous eûmes terminé nos prières, il nous demanda brusquement, et sans s'arrêter à nous faire les politesses d'usage, de lui expliquer ce que signifiait cette image. Quand nous eûmes satisfait à sa demande, il croisa les bras sur sa poitrine, et sans dire un seul mot, il demeura immobile et les yeux fixés sur l'image du crucifiement; il garda cette position pendant près d'une demi-heure; ses yeux enfin se mouillèrent de larmes; il étendit ses bras vers le Christ, puis tomba à genoux, frappa trois fois la terre de son front, et se releva en s'écriant : « Voilà le seul Bouddha que les hommes doivent adorer! » Ensuite il se tourna vers nous, et, après nous avoir fait une profonde inclination, il ajouta : « Vous êtes mes maîtres, prenez-moi pour votre disciple. »

Tout ce que venait de faire cet homme nous frappa étrangement; nous ne pûmes nous empêcher de croire qu'un puissant mouvement de la grâce venait d'ébranler son cœur. Nous lui exposâmes brièvement les principaux points de la doctrine chrétienne; et à tout ce

que nous lui disions, il se contentait de répondre, avec une expression de foi vraiment étonnante : Je crois! Nous lui présentâmes un petit crucifix en cuivre doré, et nous lui demandâmes s'il voudrait l'accepter. Pour toute réponse, il nous fit avec empressement une profonde inclination; aussitôt qu'il eut le crucifix entre ses mains, il nous pria de lui donner un cordon, et immédiatement il le suspendit à son cou; il voulut ensuite savoir quelle prière il pourrait réciter devant la croix. « Nous te prêterons, lui dîmes-nous, quelques livres chinois, où tu trouveras des explications de la doctrine et de nombreux formulaires de prières. — Mes maîtres, c'est bien;... mais je voudrais avoir une prière courte, facile, que je pusse apprendre à l'instant, et répéter souvent et partout. » Nous lui apprîmes à dire : Jésus, sauveur du monde, ayez pitié de moi. De peur d'oublier ces paroles, il les écrivit sur un morceau de papier, qu'il plaça dans une petite bourse suspendue à sa ceinture; il nous quitta en nous assurant que le souvenir de cette journée ne s'effacerait jamais de sa mémoire.

Ce jeune médecin mit beaucoup d'ardeur à s'instruire des vérités de la religion chrétienne; mais ce qu'il y eut en lui de remarquable, c'est qu'il ne chercha nullement à cacher la foi qu'il avait dans le cœur. Quand il venait nous visiter, ou quand nous le rencontrions dans les rues, il avait toujours son crucifix qui brillait sur sa poitrine, et il ne manquait jamais de nous aborder en disant : Jésus, sauveur du monde, ayez pitié de moi. C'était la formule qu'il avait adoptée pour nous saluer.

Pendant que nous faisions quelques efforts pour ré-

pandre le grain évangélique parmi la population de Lha-Ssa, nous ne négligeâmes pas de faire pénétrer cette divine semence jusque dans le palais du régent, et ce ne fut pas sans l'espérance d'y recueillir un jour une précieuse moisson. Depuis l'espèce de jugement qu'on nous avait fait subir, nos relations avec le régent étaient devenues fréquentes, et en quelque sorte pleines d'intimité. Presque tous les soirs, quand il avait terminé ses travaux de haute administration, il nous faisait inviter à venir partager avec lui son repas thibétain, auquel il avait soin de faire ajouter, à notre intention, quelques mets préparés à la chinoise. Nos entretiens se prolongeaient ordinairement bien avant dans la nuit.

Le régent était un homme d'une capacité remarquable; issu d'une humble extraction, il s'était élevé graduellement et par son propre mérite jusqu'à la dignité de premier kalon. Depuis trois ans seulement, il était parvenu à cette charge éminente; jusque-là, il avait toujours rempli des fonctions pénibles et laborieuses; il avait souvent parcouru, dans tous les sens, les immenses contrées du Thibet, soit pour faire la guerre ou négocier avec les États voisins, soit pour surveiller la conduite des houtouktou placés au gouvernement des diverses provinces. Une vie si active, si agitée, et en quelque sorte incompatible avec l'étude, ne l'avait pas empêché d'acquérir une connaissance approfondie des livres lamanesques. Tout le monde s'accordait à dire que la science des lamas les plus renommés était inférieure à celle du régent. On admirait surtout l'aisance avec laquelle il expédiait les affaires. Un jour, nous nous trouvions chez lui, quand

on lui apporta un grand nombre de rouleaux de papier; c'étaient les dépêches des provinces; une espèce de secrétaire les déroulait les unes après les autres, et les lui présentait à lire, en tenant un genou en terre. Le régent les parcourait rapidement des yeux, sans pourtant interrompre la conversation qu'il avait engagée avec nous. Au fur et à mesure qu'il avait pris connaissance d'une dépêche, il saisissait son style de bambou, et écrivait ses ordres au bas du rouleau; il expédia ainsi toutes ses affaires avec promptitude, et comme en se jouant. Nous ne sommes nullement compétents pour nous faire juges du mérite littéraire qu'on attribuait au premier kalon; il nous est seulement permis de dire que nous n'avons jamais vu d'écriture thibétaine aussi belle que la sienne.

Le régent aimait beaucoup à s'occuper de questions religieuses, et le plus souvent elles faisaient la principale matière de nos entretiens. Au commencement, il nous dit ces paroles remarquables : « Tous vos longs voyages, vous les avez entrepris uniquement dans un but religieux;... vous avez raison, car la religion est l'affaire importante des hommes; je vois que les Français et les Thibétains pensent de même à ce sujet. Nous ne ressemblons nullement aux Chinois qui comptent pour rien les affaires de l'âme. Cependant, votre religion n'est pas la même que la nôtre;... il importe de savoir quelle est la véritable. Nous les examinerons donc toutes les deux attentivement et avec sincérité; si la vôtre est la bonne, nous l'adopterons; comment pourrions-nous nous y refuser? Si, au contraire, c'est la nôtre, je crois que vous serez assez raisonnables pour la suivre. » Ces dispo-

sitions nous parurent excellentes; nous ne pouvions, pour le moment, en désirer de meilleures.

Nous commençâmes par le christianisme. Le régent, toujours aimable et poli dans les rapports qu'il avait avec nous, prétendit que, puisque nous étions ses hôtes, nos croyances devaient avoir l'honneur de la priorité. Nous passâmes successivement en revue les vérités dogmatiques et morales. A notre grand étonnement, le régent ne paraissait surpris de rien. « Votre religion, nous répétait-il sans cesse, est conforme à la nôtre; les vérités sont les mêmes, nous ne différons que dans les explications. Parmi tout ce que vous avez vu et entendu dans la Tartarie et dans le Thibet, vous avez dû, sans doute, trouver beaucoup à redire; mais il ne faut pas oublier que les erreurs et les superstitions nombreuses que vous avez remarquées ont été introduites par les lamas ignorants, et qu'elles sont rejetées par les bouddhistes instruits. » Il n'admettait entre lui et nous que deux points de dissidence, l'origine du monde et la transmigration des âmes. Les croyances du régent, bien qu'elles parussent quelquefois se rapprocher de la doctrine catholique, finissaient néanmoins par aboutir à un vaste panthéisme; mais il prétendait que nous arrivions aussi aux mêmes conséquences, et il se faisait fort de nous en convaincre.

La langue thibétaine, essentiellement religieuse et mystique, exprime avec beaucoup de clarté et de précision toutes les idées qui touchent à l'âme humaine et à la divinité. Malheureusement, nous n'avions pas un usage suffisant de cette langue, et nous étions forcés, dans nos entretiens avec le régent, d'avoir recours

au gouverneur kachemirien pour nous servir d'interprète; mais comme il n'était pas lui-même très-habile à rendre en chinois des idées métaphysiques, il nous était très-souvent difficile de bien nous entendre. Un jour, le régent nous dit : « La vérité est claire par elle-même; mais si on l'enveloppe de mots obscurs, on ne l'aperçoit pas. Tant que nous serons obligés d'avoir le chinois pour intermédiaire, il nous sera impossible de nous comprendre. Nous ne discuterons avec fruit qu'autant que vous parlerez clairement le thibétain. » Personne plus que nous n'était persuadé de la justesse de cette observation. Nous répondîmes au régent que l'étude de la langue thibétaine était l'objet de notre sollicitude, et que nous y travaillions tous les jours avec ardeur. « Si vous voulez, nous dit-il, je vous faciliterai les moyens de l'apprendre... » Au même instant, il appela un domestique, et lui dit quelques mots que nous ne comprîmes pas. Un tout jeune homme, élégamment vêtu, parut aussitôt, et nous salua avec beaucoup de grâce. « Voilà mon neveu, nous dit le régent; je vous le donne pour élève et pour maître; il passera toute la journée avec vous, et vous aurez ainsi occasion de vous exercer dans la langue thibétaine; en retour, vous lui donnerez quelques leçons de chinois et de mantchou. » Nous acceptâmes cette proposition avec reconnaissance, et nous pûmes, en effet, par ce moyen, faire des progrès rapides dans la langue du pays.

Le régent aimait beaucoup à s'entretenir de la France. Durant nos longues visites, il nous adressait une foule de questions sur les mœurs, les habitudes et les productions de notre pays. Tout ce que nous

lui racontions des bateaux à vapeur, des chemins de fer, des aérostats, de l'éclairage au gaz, des télégraphes, du daguerréotype, et de tous nos produits industriels, le jetait comme hors de lui, et lui donnait une haute idée de la grandeur et de la puissance de la France.

Un jour que nous lui parlions des observatoires et des instruments astronomiques, il nous demanda s'il ne lui serait pas permis d'examiner de près cette machine étrange et curieuse que nous tenions dans une boîte. Il voulait parler du microscope. Comme nous étions de meilleure humeur, et infiniment plus aimables qu'au moment où l'on faisait la visite de nos effets, nous nous empressâmes de satisfaire la curiosité du régent. Un de nous courut à notre résidence, et revint à l'instant avec le merveilleux instrument. Tout en l'ajustant, nous essayâmes de donner, comme nous pûmes, quelques notions d'optique à notre auditoire; mais nous étant aperçus que la théorie excitait fort peu d'enthousiasme, nous en vînmes tout de suite à l'expérience. Nous demandâmes si dans la société quelqu'un serait assez bon pour nous procurer un pou. La chose était plus facile à trouver qu'un papillon. Un noble lama, secrétaire de Son Excellence le premier kalon, n'eut qu'à porter sa main à son aisselle par-dessous sa robe de soie, et il nous offrit un pou extrêmement bien membré. Nous le saisîmes immédiatement aux flancs avec la pointe de nos brucelles; mais le lama se mit aussitôt à faire de l'opposition; il voulut empêcher l'expérience, sous prétexte que nous allions procurer la mort d'un être vivant. « Sois sans crainte, lui dîmes-nous; ton pou n'est pris que

par l'épiderme ; d'ailleurs, il paraît assez vigoureux pour se tirer victorieusement de ce mauvais pas. » Le régent, qui, comme nous l'avons dit, avait un symbolisme plus épuré que celui du vulgaire, dit au lama de garder le silence et de nous laisser faire. Nous continuâmes donc l'expérience, et nous fixâmes à l'objectif cette pauvre petite bête, qui se dépitait de toutes ses forces à l'extrémité des brucelles. Nous invitâmes ensuite le régent à appliquer l'œil droit, en clignant le gauche, au verre qui se trouvait au haut de la machine. « Tsong-Kaba ! s'écria le régent, ce pou est gros comme un rat... » Après l'avoir considéré un instant, il leva la tête et cacha sa figure dans ses deux mains, en disant que c'était horrible à voir... Il voulut dissuader les autres de regarder, mais son influence échoua complétement. Tout le monde, à tour de rôle, alla se pencher sur le microscope, et se releva en poussant des cris d'horreur. Le lama secrétaire, s'étant avisé que son petit animal ne remuait plus guère, réclama en sa faveur. Nous enlevâmes les brucelles, et nous fîmes tomber le pou dans la main de son propriétaire. Mais hélas ! la pauvre victime était sans mouvement. Le régent dit en riant à son secrétaire : « Je crois que ton pou est indisposé ;... va, tâche de lui faire prendre une médecine ; autrement, il n'en reviendra pas. »

Personne ne voulant plus voir des êtres vivants, nous continuâmes la séance, en faisant passer sous les yeux des spectateurs une petite collection de tableaux microscopiques. Tout le monde était dans le ravissement, et on ne parlait qu'avec admiration de la prodigieuse capacité des Français. Le régent

nous dit : « Vos chemins de fer et vos navires aériens ne m'étonnent plus tant; des hommes qui peuvent inventer une machine comme celle-ci sont capables de tout. »

Le premier kalon était tellement engoué des choses de notre patrie, qu'il lui prit fantaisie d'étudier la langue française. Un soir, nous lui apportâmes, selon ses désirs, un *A B C* français, dont chaque lettre avait la prononciation écrite, au-dessous, avec des caractères thibétains. Il y jeta un coup d'œil; et comme nous voulions lui donner quelques explications, il nous répondit que cela n'était pas nécessaire, que ce que nous avions écrit était très-clair.

Le lendemain, aussitôt que nous parûmes en sa présence, il nous demanda quel était le nom de notre empereur? « Notre empereur s'appelle Louis-Philippe. — Louis-Philippe! Louis-Philippe!... C'est bien. » Puis il prit son poinçon, et se mit à écrire. Un instant après, il nous présenta un morceau de papier, où l'on voyait écrit, en caractères très-bien formés : LOUY FILIPE.

Pendant la courte période de notre prospérité à Lha-Ssa, nous eûmes aussi des relations assez familières avec l'ambassadeur chinois Ki-Chan. Il nous fit appeler deux ou trois fois pour parler politique, ou, selon l'expression chinoise, pour dire des paroles oiseuses. Nous fûmes fort surpris de le trouver si au courant des affaires d'Europe. Il nous parla beaucoup des Anglais et de la reine Victoria. « Il paraît, dit-il, que cette femme a une grande capacité; mais son mari, selon moi, joue un rôle fort ridicule : elle ne le laisse se mêler de rien. Elle lui a fait arranger un

jardin magnifique rempli d'arbres fruitiers et de fleurs de toute espèce, et c'est là qu'il est toujours enfermé, passant toute sa vie à se promener... On prétend qu'en Europe il y a encore d'autres royaumes où les femmes gouvernent. Est-ce vrai? Est-ce que leurs maris sont également enfermés dans des jardins? Est-ce que dans le royaume de France vous avez aussi cet usage? — Non, en France les femmes sont dans les jardins, et les hommes se mêlent des affaires. — Voilà qui est la raison; agir autrement, c'est du désordre. » Ki-Chan nous demanda des nouvelles de Palmerston, s'il était toujours chargé des affaires étrangers... « Et *Ilu* [1], qu'est-il devenu? le savez-vous? — Il a été rappelé; la chute a entraîné la sienne. — C'est dommage; *Ilu* avait un cœur excellent, mais il ne savait pas prendre une résolution. A-t-il été mis à mort ou exilé? — Ni l'un ni l'autre. En Europe, on n'y va pas si rondement qu'à Péking. — Oui, c'est vrai; vos mandarins sont bien plus heureux que nous. Votre gouvernement vaut mieux que le nôtre : notre empereur ne peut tout savoir, et cependant c'est lui qui juge tout, sans que personne ose jamais trouver à redire à ses actes. Notre empereur nous dit : Voilà qui est blanc... Nous nous prosternons, et nous répondons : Oui, voilà qui est blanc. Il nous montre ensuite le même objet, et nous dit : Voilà qui est noir... Nous nous prosternons de nouveau, et nous répondons : Oui, voilà qui est noir. — Mais enfin si vous disiez qu'un objet ne saurait être à la fois blanc

[1] Nom chinoisé de M. Elliot, plénipotentiaire anglais à Canton, au commencement de la guerre anglo-chinoise.

et noir? — L'empereur dirait peut-être à celui qui aurait ce courage : Tu as raison;... mais en même temps il le ferait étrangler ou décapiter. Oh! nous n'avons pas comme vous une *assemblée de tous les chefs* (*tchoung-teou-y;* c'est ainsi que Ki-Chan désignait la chambre des députés). Si votre empereur voulait agir contrairement à la justice, votre *tchoung-teou-y* serait là pour arrêter sa volonté. »

Ki-Chan nous raconta de quelle manière étrange on avait traité à Péking la grande affaire des Anglais en 1839. L'empereur convoqua les huit *tchoung-tang* qui composent son conseil intime, et leur parla des événements survenus dans le midi. Il leur dit que des aventuriers des mers occidentales s'étaient montrés rebelles et insoumis, qu'il fallait les prendre et les châtier sévèrement, afin de donner un exemple à tous ceux qui seraient tentés d'imiter leur inconduite... Après avoir ainsi manifesté son opinion, l'empereur demanda l'avis de son conseil. Les quatre *tchoung-tang* mantchous se prosternèrent, et dirent : *Tché, tché, tché, tchou-dze-ti, fan-fou;* Oui, oui, oui, voilà l'ordre du maître. Les quatre *tchoung-tang* chinois se prosternèrent à leur tour et dirent : *Ché, ché, ché, hoang-chang-ti, tien-ngen;* Oui, oui, oui, c'est le bienfait céleste de l'empereur... Après cela il n'y eut rien à ajouter, et le conseil fut congédié.

Cette anecdote est très-authentique, car Ki-Chan est un des huit *tchoung-tang* de l'empire. Il ajouta que, pour son compte, il était persuadé que les Chinois étaient incapables de lutter contre les Européens, à moins de modifier leurs armes et de changer leurs vieilles habitudes; mais qu'il se garderait bien

de jamais le dire à l'empereur, parce que, outre que le conseil serait inutile, il lui en coûterait peut-être la vie.

Nos relations fréquentes avec l'ambassadeur chinois, le régent et le gouverneur kachemirien, ne contribuaient pas à nous attirer la confiance et la considération de la population de Lha-Ssa. En voyant augmenter de jour en jour le nombre de ceux qui venaient nous visiter et s'instruire de notre sainte religion, nous sentions nos espérances grandir et notre courage se fortifier. Cependant, au milieu de ces consolations, une pensée venait incessamment nous navrer le cœur; nous souffrions de ne pouvoir offrir aux Thibétains le ravissant spectacle des fêtes pompeuses et touchantes du catholicisme. Il nous semblait toujours que la beauté de nos cérémonies eût agi puissamment sur ce peuple, si avide de tout ce qui tient au culte extérieur.

Les Thibétains, nous l'avons déjà dit, sont éminemment religieux; mais à part quelques lamas contemplatifs, qui se retirent au sommet des montagnes et passent leur vie dans le creux des rochers, ils sont très-peu portés au mysticisme. Au lieu de renfermer leur dévotion au fond de leur cœur, ils aiment au contraire à la manifester par des actes extérieurs. Ainsi les pèlerinages, les cérémonies bruyantes dans les lamaseries, les prostrations sur les plates-formes de leurs maisons, sont des pratiques extrêmement de leur goût. Ils ont continuellement à la main le chapelet bouddhique, qu'ils agitent avec bruit; et ils ne cessent de murmurer des prières, lorsque même qu'ils vaquent à leurs affaires.

Il existe à Lha-Ssa une coutume bien touchante, et que nous avons été en quelque sorte jaloux de rencontrer parmi les infidèles. Sur le soir, au moment où le jour touche à son déclin, tous les Thibétains cessent de se mêler d'affaires, et se réunissent, hommes, femmes et enfants, conformément à leur sexe et à leur âge, dans les principaux quartiers de la ville et sur les places publiques. Aussitôt que les groupes se sont formés, tout le monde s'accroupit par terre, et on commence à chanter des prières lentement et à demi voix. Les concerts religieux qui s'élèvent du sein de ces réunions nombreuses produisent dans la ville une harmonie immense, solennelle, et qui agit fortement sur l'âme. La première fois que nous fûmes témoins de ce spectacle, nous ne pûmes nous empêcher de faire un douloureux rapprochement entre cette ville païenne où tout le monde priait en commun, et les cités de l'Europe où l'on rougirait de faire en public le signe de la croix.

La prière que les Thibétains chantent dans les réunions du soir varie suivant les saisons de l'année : celle au contraire qu'ils récitent sur leur chapelet est toujours la même, et ne se compose que des six syllabes : *Om, mani padmé houm.* Cette formule, que les bouddhistes nomment par abréviation le *mani,* se trouve non-seulement dans toutes les bouches, mais on la rencontre encore écrite de toutes parts, dans les rues, sur les places publiques et dans l'intérieur des maisons. Sur toutes les banderoles qu'on voit flotter au-dessus des portes ou au sommet des édifices, il y a toujours un *mani* imprimé en caractères landza, tartares et thibétains. Certains bouddhistes riches et

zélés entretiennent à leurs frais des compagnies de lamas sculpteurs, qui ont pour mission de propager le *mani*. Ces étranges missionnaires s'en vont, un ciseau et un marteau à la main, parcourant les campagnes, les montagnes et les déserts, et gravant la formule sacrée sur les pierres et les rochers qu'ils rencontrent.

Selon l'opinion du célèbre orientaliste Klaproth, *Om, mani padmé houm* n'est que la transcription thibétaine d'une formule sanscrite apportée de l'Inde dans le Thibet. Vers le milieu du septième siècle de notre ère, le célèbre Hindou *Tonmi-Sambhodha* introduisit l'usage de l'écriture dans le Thibet; mais comme l'alphabet landza, qu'il avait d'abord adopté, parut au roi *Srong-Bdzan-Gombo* trop compliqué et trop difficile à apprendre, il l'invita à en rédiger un nouveau plus aisé et mieux adapté à la langue thibétaine. En conséquence, *Tonmi-Sambhodha* s'enferma pendant quelque temps et composa l'écriture thibétaine dont on se sert encore aujourd'hui, et qui n'est qu'une modification des caractères sanscrits. Il initia aussi le roi aux secrets du bouddhisme, et lui transmit la formule sacrée, *Om, mani padmé houm*, qui se répandit avec rapidité dans toutes les contrées du Thibet et de la Mongolie.

Cette formule a, dans la langue sanscrite, un sens complet et indubitable qu'on chercherait vainement dans l'idiome thibétain. *Om* est, chez les Hindous, le nom mystique de la divinité, par lequel toutes les prières commencent. Il est composé de A, le nom de Vichnou; de O, celui de Siva; et M, celui de Brahma. Cette particule mystique équivaut aussi à

l'interjection *ô!* et exprime une profonde conviction religieuse; c'est en quelque sorte une formule d'acte de foi... *Mani* signifie joyau, chose précieuse; *padma,* le lotus; *padmé* est le vocatif du même mot... Enfin, *houm* est une particule qui exprime le vœu, le désir, et équivaut à notre *Amen.* Le sens littéral de cette phrase est donc celui-ci :

Om, mani padmé houm!
O! le joyau dans le lotus, Amen!

Les bouddhistes du Thibet et de la Mongolie ne se sont pas contentés de ce sens clair et précis. Ils se sont torturé l'imagination pour chercher une interprétation mystique à chacune des six syllabes qui composent cette phrase. Ils ont écrit une infinité d'ouvrages extrêmement volumineux, où ils ont entassé extravagances sur extravagances pour expliquer leur fameux *mani.* Les lamas sont dans l'habitude de dire que la doctrine renfermée dans ces paroles merveilleuses est immense, et que la vie tout entière d'un homme est insuffisante pour en mesurer l'étendue et la profondeur.

Nous avons été curieux de savoir ce que le régent pensait de cette formule. Voici ce qu'il nous dit à ce sujet : Les êtres animés, en thibétain *semdchan,* et en mongol *amitan,* sont divisés en six classes : les anges, les démons, les hommes, les quadrupèdes, les volatiles et les reptiles [1]. Ces six classes d'êtres animés cor-

[1] La classe des reptiles comprend les poissons, les mollusques, et tous les animaux qui ne sont ni quadrupèdes ni volatiles.

respondent aux six syllabes de la formule *Om, mani padmé houm.* Les êtres animés roulent, par de continuelles transformations et suivant leur mérite ou leur démérite, dans ces six classes, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le comble de la perfection ; alors ils sont absorbés et perdus dans la grande essence de Bouddha, c'est-à-dire dans l'âme éternelle et universelle, d'où émanent toutes les âmes, et où toutes les âmes, après leurs évolutions temporaires, doivent se réunir et se confondre. Les être animés ont, suivant la classe à laquelle ils appartiennent, des moyens particuliers pour se sanctifier, monter dans une classe supérieure, obtenir la perfection et arriver enfin au terme de leur absorption. Les hommes qui récitent très-souvent et très-dévotement *Om, mani padmé houm,* évitent de retomber, après leur mort, dans les six classes des êtres animés correspondant aux six syllabes de la formule, et obtiennent la plénitude de l'être par leur absorption dans l'âme éternelle et universelle de Bouddha.

Nous ne savons si cette explication, qui nous a été donnée par le régent lui-même, est généralement adoptée par les bouddhistes instruits du Thibet et de la Mongolie. On pourrait cependant remarquer, ce nous semble, qu'elle a une certaine analogie avec le sens littéral : *Oh! le joyau dans le lotus, Amen.* Le *joyau* étant l'emblème de la perfection, et le *lotus* celui de Bouddha, on pourrait dire peut-être que ces paroles expriment le vœu d'acquérir la perfection pour être réuni à Bouddha, être absorbé dans l'âme universelle. La formule symbolique : *O! le joyau dans le lotus, Amen!* pourrait aussi se paraphraser

ainsi : *O! que j'obtienne la perfection, et que je sois absorbé dans Bouddha, Amen!*

D'après l'explication du régent, le *mani* serait en quelque sorte le résumé d'un vaste panthéisme, base de toutes les croyances des bouddhistes. Les lamas instruits disent que Bouddha est l'être nécessaire, indépendant, principe et fin de toute chose. La terre, les astres, les hommes, tout ce qui existe est une manifestation partielle et temporaire de Bouddha. Tout a été créé par Bouddha, en ce sens que tout vient de lui, comme la lumière vient du soleil. Tous les êtres émanés de Bouddha ont eu un commencement et auront une fin; mais de même qu'ils sont sortis nécessairement de l'essence universelle, ils y rentreront aussi nécessairement. C'est comme les fleuves et les torrents produits par les eaux de la mer, et qui, après un cours plus ou moins long, vont de nouveau se perdre dans son immensité. Ainsi Bouddha est éternel; ses manifestations aussi sont éternelles, mais en sens qu'il y en a eu et qu'il y en aura toujours, quoique, prises à part, toutes doivent avoir un commencement et une fin.

Sans trop se mettre en peine si cela s'accorde ou non avec ce qui précède, les bouddhistes admettent en outre un nombre illimité d'incarnations divines. Ils disent que Bouddha prend un corps humain et vient habiter parmi les hommes, afin de les aider à acquérir la perfection, et de leur faciliter la réunion de l'âme universelle. Ces bouddha vivants composent la classe nombreuse des *chaberons,* dont nous avons déjà souvent parlé. Les bouddha vivants les plus célèbres sont : à Lha-Ssa, le talé-lama; à Djachi-Loumbo, le bandchan remboutchi; au Grand-Kou-

ren, le guison-tamba; à Péking, le tchang-kia-fo, espèce de grand aumônier de la cour impériale; et dans le pays des *Ssamba,* au pied des monts Himalaya, le sa-dcha-fo. Ce dernier a, dit-on, une mission passablement singulière. Il est nuit et jour en prière, afin de faire tomber continuellement de la neige sur la cime des Himalaya. Car, selon une tradition thibétaine, il existe, derrière ces monts élevés, un peuple sauvage et cruel, qui n'attend que la fonte des neiges pour venir massacrer les tribus thibétaines et s'emparer du pays.

Quoique tous les chaberons indistinctement soient des bouddha vivants, il y a néanmoins parmi eux une hiérarchie dont le talé-lama occupe le sommet. Tous les autres reconnaissent ou doivent reconnaître sa suprématie. Le talé-lama actuel, nous l'avons déjà dit, est un enfant de neuf ans. Il y en a déjà six qu'il occupe le palais du Bouddha-La. Il est *Si-Fan* d'origine, et a été pris dans une famille pauvre et inconnue de la principauté de *Ming-Tchen-Tou-Sse.*

Quand le talé-lama est mort, ou, pour parler bouddhiquement, quand il s'est dépouillé de son enveloppe humaine, on procède à l'élection de son successeur de la manière suivante. On prescrit des prières et des jeûnes dans toutes les lamaseries. Les habitants de Lha-Ssa surtout, comme étant les plus intéressés à l'affaire, redoublent de zèle et de dévotion. Tout le monde se met en pèlerinage autour du Bouddha-La et de la *Cité des Esprits;* les *tchu-kor* tournent dans toutes les mains, la formule sacrée du *mani* retentit jour et nuit dans tous les quartiers de la ville, et les parfums brûlent de toutes parts avec profusion. Ceux

qui croient posséder le talé-lama dans leur famille en donnent avis à l'autorité de Lha-Ssa, afin qu'on puisse constater, dans les enfants désignés, leur qualité de chaberons. Pour pouvoir procéder à l'élection du talé-lama, il faut avoir découvert trois chaberons, authentiquement reconnus pour tels. On les fait venir à Lha-Ssa, et les houtouktou des États lamanesques se constituent en assemblée. Ils s'enferment dans un temple du Bouddha-La, et passent six jours dans la retraite, le jeûne et la prière. Le septième jour, on prend une urne en or, contenant trois fiches également en or, sur lesquelles sont gravés les noms des trois petits candidats aux fonctions de divinité du Bouddha-La. On agite l'urne, le doyen des houtouktou en tire une fiche, et le marmot dont le nom a été désigné par le sort est immédiatement proclamé talé-lama. On le promène en grande pompe dans la rue de la Cité des Esprits, pendant que tout le monde se prosterne dévotement sur son passage, et on le colloque enfin dans son sanctuaire.

Les deux chaberons en maillot, qui ont concouru pour la place de talé-lama, sont rapportés par leurs nourrices dans leurs familles respectives; mais pour les dédommager de n'avoir pas eu bonne chance, le gouvernement leur fait un petit cadeau de cinq cents onces d'argent.

Le talé-lama est vénéré par les Thibétains et les Mongols comme une divinité. Le prestige qu'il exerce sur les populations bouddhistes est vraiment étonnant; cependant, on a été beaucoup trop loin, quand on a avancé que ses excréments sont recueillis avec respect, et servent à fabriquer des amulettes que les dévots en-

ferment dans des sachets et portent suspendus à leur cou. Il est également faux que le talé-lama ait la tête et les bras entourés de serpents pour frapper l'imagination de ses adorateurs. Ces assertions, qu'on lit dans certaines géographies, sont entièrement dénuées de fondement. Pendant notre séjour à Lha-Ssa, nous avons beaucoup interrogé à ce sujet, et tout le monde nous a ri au nez. A moins de dire que, depuis le régent jusqu'à notre marchand d'*argols*, tout le monde s'est entendu pour nous cacher la vérité, il faut convenir que les relations qui ont donné cours à de pareilles fables ont été écrites avec bien peu de circonspection.

Il nous a été impossible de voir le talé-lama; ce n'est pas qu'on soit très-difficile pour laisser pénétrer les curieux ou les dévots jusqu'à lui; mais nous en avons été empêchés par une circonstance assez bizarre. Le régent nous avait promis de nous conduire au Bouddha-La, et nous étions sur le point de faire cette fameuse visite, lorsqu'on s'imagina que nous donnerions la petite vérole au talé-lama. Cette maladie venait effectivement de se déclarer à Lha-Ssa, et on prétendait qu'elle avait été apportée de Péking par la grande caravane qui était arrivée depuis peu de jours. Comme nous avions fait partie de cette caravane, on nous demanda s'il ne serait pas mieux d'ajourner notre visite que d'exposer le talé-lama à gagner la petite vérole. L'observation était trop raisonnable pour que nous eussions quelque chose à objecter.

La crainte que les Thibétains ont de la petite vérole est inimaginable. Ils n'en parlent jamais qu'avec stupeur, et comme du plus grand fléau qui puisse désoler l'espèce humaine. Il n'est presque pas d'année où cette

maladie ne fasse à Lha-Ssa des ravages épouvantables; les seuls remèdes préservatifs que le gouvernement sache employer pour soustraire les populations à cette affreuse épidémie, c'est de proscrire les malheureuses familles qui en sont atteintes. Aussitôt que la petite vérole s'est déclarée dans une maison, tous les habitants doivent déloger et se réfugier, bon gré, mal gré, loin de la ville, sur le sommet des montagnes ou dans les déserts. Personne ne peut avoir de communication avec ces malheureux, qui meurent bientôt de faim et de misère, ou deviennent la proie des bêtes sauvages. Nous ne manquâmes pas de faire connaître au régent la méthode précieuse usitée parmi les nations européennes pour se préserver de la petite vérole. Un des motifs qui nous avaient valu la sympathie et la protection du régent, c'était l'espérance que nous pourrions un jour introduire la vaccine dans le Thibet. Le missionnaire qui aurait le bonheur de doter les Thibétains d'un bienfait si signalé acquerrait certainement sur leur esprit une influence capable de lutter avec celle du talé-lama lui-même. L'introduction de la vaccine dans le Thibet, par les missionnaires, serait peut-être le signal de la ruine du lamanisme, et de l'établissement de la religion chrétienne parmi ces tribus infidèles.

Les galeux et les lépreux sont en assez grand nombre à Lha-Ssa. Ces maladies cutanées sont engendrées par la malpropreté, qui règne surtout dans les basses classes de la population. Il n'est pas rare non plus de rencontrer parmi les Thibétains des cas d'hydrophobie. On est seulement étonné que cette maladie horrible n'exerce pas de plus grands ravages, quand on

songe à l'effrayante multitude de chiens affamés qui rôdent incessamment dans les rues de Lha-Ssa; ces animaux sont tellement nombreux dans cette ville, que les Chinois ont coutume de dire ironiquement que les trois grands produits de la capitale du Thibet sont les lamas, les femmes et les chiens, *lama, ya-téou, keou.*

Cette multitude étonnante de chiens vient du grand respect que les Thibétains ont pour ces animaux, et de l'usage qu'ils en font pour la sépulture des morts. Quatre espèces différentes de sépultures sont en vigueur dans le Thibet : la première est la combustion; la deuxième, l'immersion dans les fleuves et les lacs; la troisième, l'exposition sur le sommet des montagnes; et la quatrième, qui est la plus flatteuse de toutes, consiste à couper les cadavres par morceaux et à les faire manger aux chiens. Cette dernière méthode est la plus courue. Les pauvres ont tout simplement pour mausolée les chiens des faubourgs; mais pour les personnes distinguées, on y met un peu plus de façon ; il y a des lamaseries où l'on nourrit *ad hoc* des chiens sacrés, et c'est là que les riches Thibétains vont se faire enterrer[1]...

[1] Strabon, parlant des coutumes des Scythes nomades, conservées chez les Sogdiens et les Bactriens, dit : « Dans la capitale des Bactriens, l'on nourrit des chiens auxquels on donne « un nom particulier; et ce nom, rendu dans notre langue, vou- « drait dire *enterreurs*. Ces chiens sont chargés de dévorer tous « ceux qui commencent à s'affaiblir par l'âge ou par la mala- « die. De là vient que les environs de cette capitale n'offrent la « vue d'aucun tombeau ; mais l'intérieur de ses murs est « tout rempli d'ossements. On dit qu'Alexandre a aboli cette « coutume. »

Cicéron attribue le même usage aux Hyrcaniens, lorsqu'il dit : « In Hyrcania plebs publicos alit canes ; optimates, domes-« ticos. Nobile autem genus canum illud scimus esse. Sed pro « sua quisque facultate parat, à quibus lanietur : eamque opti-« mam illi esse censent sepulturam. » (*Quæst. Tuscul.*, lib. I, § 45.)

Justin dit aussi des Parthes : « Sepultura vulgò aut avium « aut canum laniatus est. Nuda demum ossa terrâ obruunt. »

(*Note de Klaproth.*)

CHAPITRE III.

Notice sur Moorcroft, voyageur anglais. — Voies de communication de Lha-Ssa en Europe. — Discussion avec l'ambassadeur chinois. — Lutte du régent et de Ki-Chan à notre sujet. — Notre expulsion de Lha-Ssa est arrêtée. — Protestation contre cette mesure arbitraire. — Rapport de Ki-Chan à l'empereur de Chine. — Système de chronologie en usage dans le Thibet. — Nouvelle année thibétaine. — Fêtes et réjouissances. — Couvents bouddhiques de la province d'Oui. — Khaldhan. — Préboung. — Séra. — Adieux du régent. — Séparation de Samdadchiemba. — Ly, *le pacificateur des royaumes*. — Triple allocution de l'ambassadeur chinois. — Adieux pittoresques de Ly-Kouo-Ngan et de son épouse. — Départ de Lha-Ssa pour Canton. — Passage d'une rivière dans une barque en cuir.

Nous avons déjà dit un mot du voyage de Moorcroft dans le Thibet, en parlant de la crainte excessive que les dessinateurs et les faiseurs de cartes de géographie inspirent au gouvernement thibétain. Un jour, le gouverneur des Kachemiriens nous conduisit un de ses compatriotes nommé Nisan, et qui avait été pendant longtemps le domestique de Moorcroft à Lha-Ssa. Il nous parla longuement de son ancien maître, et les détails qu'il nous donna vinrent confirmer tout

ce qu'on nous avait déjà raconté. Les aventures de ce voyageur anglais nous paraissant trop étranges pour être passées entièrement sous silence, nous avons jugé à propos de faire, sur ce sujet, une courte notice.

Selon les témoignages recueillis dans la capitale même du Thibet, Moorcroft arriva de Ladak à Lha-Ssa dans l'année 1826; il portait le costume musulman et parlait la langue *farsie;* il s'exprimait dans cet idiome avec une si grande facilité, que les Kachemiriens de Lha-Ssa le prirent pour un de leurs compatriotes. Il loua dans la ville une maison, où il séjourna pendant douze ans avec son domestique Nisan, qu'il avait amené de Ladak et qui croyait lui-même avoir pour maître un Kachemirien. Moorcroft avait acheté quelques troupeaux de chèvres et de bœufs grognants, dont il avait confié la garde à des bergers thibétains qui stationnaient dans les gorges des montagnes, aux environs de Lha-Ssa. Sous prétexte d'aller visiter ses troupeaux, le faux musulman parcourait librement le pays, et profitait de ces fréquentes excursions pour faire ses dessins et dresser ses cartes de géographie. On prétend que, n'ayant jamais appris la langue thibétaine, il s'abstenait d'avoir des rapports directs avec les gens de la contrée. Enfin, après avoir séjourné pendant douze ans à Lha-Ssa, Moorcroft reprit la route de Ladak; mais, pendant qu'il était dans la province de *Ngari,* il fut assailli par une troupe de brigands qui l'assassinèrent. Les auteurs de ce meurtre ayant été poursuivis et arrêtés par le gouvernement thibétain, on retrouva une partie des effets du voyageur anglais, parmi lesquels était une collection de

dessins et de cartes géographiques. Ce fut seulement en ce moment, et à la vue de ces objets, que les autorités de Lha-Ssa connurent que Moorcroft était Anglais.

Avant de se séparer de son domestique, Moorcroft lui avait donné un billet, en lui disant de le montrer aux habitants de Calcutta, si jamais il allait dans cette ville, et que cela suffirait pour faire sa fortune. C'était sans doute une lettre de recommandation. La saisie des effets de Moorcroft fit si grand bruit dans le Thibet, que Nisan, craignant de se trouver compromis, détruisit sa lettre de recommandation. Il nous a dit lui-même que ce billet était d'une écriture entièrement semblable à la nôtre.

Les faits que nous venons de raconter, nous les tenons du régent, du gouverneur kachemirien, de Nisan et de plusieurs autres habitants de Lha-Ssa. Avant d'arriver dans cette ville, nous n'avions jamais entendu parler de Moorcroft; c'est là que nous avons appris pour la première fois le nom de ce voyageur anglais. D'après ce que nous avons dit, il paraîtrait donc établi que Moorcroft est réellement allé à Lha-Ssa en 1826, qu'il y a séjourné pendant douze ans, et qu'ensuite il a été assassiné sur la route de Ladak à Lha-Ssa.

Maintenant, voici d'autres renseignements qui s'accordent bien peu avec ceux qui nous ont été donnés dans la capitale du Thibet. D'après la *Géographie universelle* de Charles Ritter [1], Moorcroft fit d'abord, en 1812, un voyage qui dura deux mois; il fut ensuite

[1] Asie, vol. V, page 800. Édition allemande de 1833 à 1837.

chargé, par la compagnie, de se procurer des chevaux du Turkestan pour améliorer les races des haras de l'Inde. Dans ce but, il entreprit un second voyage en novembre 1819; il parvint jusqu'à Ladak, où il resta deux ans. Au mois d'octobre 1822, il quitta cette ville pour aller à Kachemir, et le 25 août 1825 il mourut à Andkou, sur le chemin d'Hérat à Balk. La mort de Moorcroft, à la date et au lieu indiqués par Charles Ritter, a été annoncée par son compagnon de voyage M. Tribeck, dans une lettre datée de Balk le 6 septembre 1825, et adressée au capitaine Wadé, résidant à Loudiana[1].

Nous avouons qu'il nous est impossible d'accorder entre eux des documents si opposés. Si réellement Moorcroft n'a pas été à Lha-Ssa, comment se fait-il qu'il y soit si bien connu, et qu'on y parle de son séjour d'une manière si précise? Quel intérêt auraient pu avoir les Thibétains à forger de semblables anecdotes?... D'autre part, si Moorcroft a été à Lha-Ssa, comment expliquer cette lettre de M. Tribeck, qui annonce que son compagnon de voyage est mort en 1825, précisément à la même époque où, selon l'autre hypothèse, il aurait été en route pour se rendre dans la capitale du Thibet?

Sans prétendre concilier toutes ces contradictions, nous allons citer un fait qui nous concerne, et qui paraîtra peut-être avoir une certaine analogie avec l'affaire de Moorcroft. Quelque temps après notre

[1] Voir le *Journal asiatique* de Londres, vol. XXI, page 786, et vol. XXII, page 596. Une notice sur les manuscrits de Moorcroft a été insérée dans le *Journal de la Société géographique* de Londres, vol. de 1831, page 234.

arrivée à Macao, nous lûmes l'article suivant dans le *Bengal Catholic Herald* [1], journal imprimé à Calcutta... « Canton, 12 septembre. — Les missionnaires « français de notre ville ont reçu dernièrement la « nouvelle de la mort lamentable de deux pères de « leur mission dans la Tartarie-Mongole... » Après un court aperçu sur les pays mongolo-chinois, l'auteur de l'article poursuit ainsi : « Un lazariste français, « nommé Huc, arriva, il y a environ trois ans, chez « quelques familles chinoises qui s'étaient établies « dans la Vallée-des-Eaux-Noires, à environ deux « cents lieues de marche de la grande muraille. Un « autre lazariste, dont le nom m'est inconnu [2], se « joignit à lui dans le dessein de former une mission « parmi les bouddhistes mongols. Ils étudièrent la « langue mongole avec les lamas des monastères voi- « sins. Il paraît qu'ils ont été pris pour des lamas « étrangers, et qu'ils ont été traités avec amitié, sur- « tout par les bouddhistes, qui sont très-ignorants, et « qui prenaient le latin de leurs bréviaires pour du « sanscrit qu'ils ne comprennent pas, mais pour lequel « ils ont une vénération secrète, parce que les rites « de leurs livres religieux, en mongol traduit du san- « scrit, sont imprimés en encre rouge.

« Quand les missionnaires se crurent suffisamment « instruits dans la langue, ils s'avancèrent dans l'inté- « rieur, avec l'intention de commencer leur œuvre de « conversion. Depuis cette époque, on ne reçut d'eux « que quelques nouvelles incertaines; mais en mai « dernier, du fond de la Tartarie-Mongole, on apprit

[1] *Bengal Catholic Herald*, vol. XII, nº 9, page 120.
[2] M. Gabet.

« qu'ils avaient été attachés à la queue de chevaux et « traînés ainsi jusqu'à la mort. Les causes réelles de « cet événement ne sont pas encore connues. »

Pendant qu'on annonçait ainsi notre mort avec des termes si positifs, nous touchions à la fin de notre long voyage, et nous étions sur le point d'arriver à Canton, jouissant heureusement d'une santé capable de réfuter les nouvelles qui couraient sur notre compte. Mais si, par hasard, nous eussions péri parmi les montagnes du Thibet, si l'on nous y eût assassinés, on fût demeuré convaincu que nous avions été attachés à la queue de chevaux et que nous étions morts en Mongolie. Probablement on n'eût jamais cru que nous avions été jusqu'à la capitale du Thibet; et, plus tard, si quelque voyageur européen était arrivé à Lha-Ssa, et si on lui avait parlé de notre séjour dans cette ville, il eût été peut-être tout aussi difficile de concilier ces relations que celles qui concernent Moorcroft.

Quoique la mort du voyageur anglais soit pour nous un événement plein d'obscurité, nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de dire ce que nous en savions, sans prétendre infirmer, par les renseignements puisés à Lha-Ssa, les documents qui se trouvent consignés dans les journaux scientifiques de Londres.

Il y avait tout au plus un mois que nous étions à Lha-Ssa, et déjà les nombreux habitants de cette ville étaient accoutumés à parler avec respect et admiration de la sainte doctrine de Jéhovah et du grand royaume de France. La paix et la tranquillité dont nous jouissions, la protection éclatante que nous accordait le gouvernement thibétain, la sympathie dont

le peuple semblait nous entourer, tout nous donnait l'espérance qu'avec l'aide de Dieu nous pourrions jeter, au sein même de la capitale du bouddhisme, les fondements d'une mission dont l'influence s'étendrait bientôt jusque chez les tribus nomades de la Mongolie. Le moment paraissait arrivé où les pèlerins tartares pourraient enfin venir s'instruire à Lha-Ssa de la seule doctrine qui puisse sauver les âmes et civiliser les nations.

Aussitôt que nous crûmes notre position assurée à Lha-Ssa, nous songeâmes aux moyens de renouer au plus tôt nos communications avec l'Europe. La voie du désert était impraticable. Nous avions bien pu traverser une fois, et comme miraculeusement, ces steppes infestées de brigands et de bêtes sauvages, mais il n'était pas permis de s'arrêter à la pensée d'organiser un service de courriers sur cette route affreuse. En supposant, d'ailleurs, toute la sécurité désirable, le trajet eût été d'une longueur à faire frémir. La voie de l'Inde nous parut la seule praticable. De Lha-Ssa jusqu'aux premiers postes anglais, il n'y a guère qu'un mois de marche. En établissant un correspondant par delà les monts Himalaya et un autre à Calcutta, nos communications avec la France devenaient, sinon promptes et faciles, du moins réalisables. Comme ce plan ne pouvait s'exécuter qu'avec l'assentiment du gouvernement thibétain, nous le communiquâmes au régent, qui entra aussitôt dans nos vues. Il fut donc convenu qu'à la belle saison M. Gabet entreprendrait le voyage de Calcutta, avec une escorte thibétaine qui l'accompagnerait jusqu'au Boutan.

Tels étaient les plans que nous formions pour l'établissement d'une mission à Lha-Ssa; mais en ce moment même l'ennemi de tout bien travaillait à ruiner nos projets et à nous éloigner d'un pays qu'il semble avoir choisi pour le siége de son empire. Ayant entendu çà et là quelques paroles de mauvais augure, nous comprîmes que l'ambassadeur chinois tramait secrètement notre expulsion du Thibet. Le bruit vague de cette persécution n'avait, du reste, rien qui pût nous étonner. Dès le commencement, nous avions prévu que, s'il nous survenait des difficultés, ce ne pourrait être que de la part des mandarins chinois. Ki-Chan, en effet, ne pouvait supporter de voir le gouvernement thibétain accueillir si favorablement une religion et des étrangers, que les absurdes préjugés de la Chine repoussent depuis si longtemps de ses frontières. Le christianisme et le nom français excitaient trop vivement la sympathie de la population de Lha-Ssa pour que les Chinois n'en fussent pas jaloux. Un agent de la cour de Péking ne pouvait penser, sans dépit, à la popularité dont des étrangers jouissaient dans le Thibet, et à l'influence qu'ils exerceraient peut-être un jour dans un pays que la Chine a tout intérêt à tenir sous sa domination. Il fut donc arrêté qu'on chasserait de Lha-Ssa les prédicateurs de la religion du Seigneur du ciel.

Un jour, l'ambassadeur Ki-Chan nous fit appeler, et après maintes cajoleries, il finit par nous dire que le Thibet était un pays trop froid, trop pauvre pour nous, et qu'il fallait songer à retourner dans notre royaume de France. Ki-Chan nous adressa ces paroles avec une sorte de laisser-aller et d'abandon,

comme s'il eût supposé qu'il n'y avait pas la moindre objection à faire. Nous lui demandâmes si, en parlant ainsi, il entendait nous donner un conseil ou un ordre. « L'un et l'autre, nous répondit-il froidement.—Puisqu'il en est ainsi, nous avons d'abord à te remercier pour l'intérêt que tu parais nous porter, en nous avertissant que ce pays est froid et misérable. Mais tu devrais savoir que des hommes comme nous ne recherchent pas les biens et les commodités de cette vie; s'il en était autrement, nous serions restés dans notre royaume de France. Car, ne l'ignore pas, il n'existe nulle part une contrée qui vaille notre patrie. Pour ce qu'il y a d'impératif dans tes paroles, voici notre réponse : admis dans le Thibet par l'autorité du lieu, nous ne reconnaissons ni à toi ni à qui que ce soit le droit d'y troubler notre séjour.—Comment! vous êtes des étrangers et vous prétendez encore rester ici?—Oui, nous sommes étrangers, mais nous savons que les lois du Thibet ne ressemblent pas à celles de la Chine. Les Péboun, les Katchi, les Mongols, sont étrangers comme nous; et cependant on les laisse vivre en paix, nul ne les tourmente. Que signifie donc cet arbitraire de vouloir exclure les Français d'un pays ouvert à tous les peuples? Si les étrangers doivent partir de Lha-Ssa, pourquoi y restes-tu? Est-ce que ton titre de *kin-tchaï* (ambassadeur) ne dit pas clairement que toi-même tu n'es ici qu'un étranger? » A ces mots, Ki-Chan bondit sur son coussin cramoisi. « Moi, un étranger! s'écria-t-il, un étranger! moi qui porte la puissance du grand empereur! Il n'y a encore que quelques mois, qui donc a jugé et envoyé en exil le nomekhan?—Nous connaissons cette affaire. Il y a

cette différence entre le nomekhan et nous, c'est que le nomekhan est du Kan-Sou, province de l'empire, et que nous autres nous sommes de la France, où ton grand empereur n'a rien à voir; c'est que le nomekhan a assassiné trois talé-lama, et que nous autres nous n'avons fait de mal à personne. Est-ce que nous avons un autre but que celui de faire connaître aux hommes le véritable Dieu et de les instruire des moyens de sauver leurs âmes?—Oui, je vous l'ai déjà dit, je crois que vous êtes des gens honnêtes; mais enfin la religion que vous prêchez a été déclarée mauvaise et a été prohibée par notre grand empereur.—Aux paroles que tu viens de prononcer, nous n'avons à répondre que ceci : c'est que la religion du Seigneur du ciel n'a jamais eu besoin de la sanction de ton empereur pour être une religion sainte, pas plus que nous de sa mission pour la venir prêcher dans le Thibet. » L'ambassadeur chinois ne jugea pas à propos de continuer cette discussion; il nous congédia sèchement, en nous déclarant que nous pouvions nous tenir assurés qu'il nous ferait partir du Thibet.

Nous nous hâtâmes de nous rendre chez le régent et de lui faire part de la déplorable entrevue que nous avions eue avec Ki-Chan. Le premier kalon avait eu connaissance des projets de persécution que les mandarins chinois tramaient contre nous. Il tâcha de nous rassurer, et nous dit que, protégeant dans le pays des milliers d'étrangers, il serait assez fort pour nous y faire jouir d'une protection que le gouvernement thibétain accordait à tout le monde. « Au reste, ajouta-t-il, lors même que nos lois interdiraient aux étrangers l'entrée de notre pays, ces lois ne pourraient vous

atteindre. Les religieux, les hommes de prières, étant de tous les pays, ne sont étrangers nulle part; telle est la doctrine qui est enseignée dans nos saints livres. Il est écrit : *La chèvre jaune est sans patrie, et le lama n'a pas de famille...* Lha-Ssa étant le rendez-vous et le séjour spécial des hommes de prières, ce seul titre devrait toujours vous y faire trouver liberté et protection.

Cette opinion des bouddhistes, qui fait du religieux un homme cosmopolite, n'est pas simplement une pensée mystique écrite dans les livres, mais nous avons remarqué qu'elle était passée dans les mœurs et les habitudes des lamaseries. Aussitôt qu'un homme s'est rasé la tête et a revêtu le costume religieux, il renonce à son ancien nom pour en prendre un nouveau. Si l'on demande à un lama de quel pays il est, il répond : Je n'ai pas de patrie, mais je passe mes jours dans telle lamaserie. Cette manière de penser et d'agir est même admise en Chine, parmi les bonzes et les autres espèces de religieux, qu'on a coutume de désigner par le nom générique de *tchou-kia-jin*, homme sorti de la famille.

Il s'engagea à notre sujet une lutte de plusieurs jours entre le gouvernement thibétain et l'ambassadeur chinois. Ki-Chan, afin de mieux réussir dans ses prétentions, se posa comme défenseur des intérêts du talé-lama. Voici quelle était son argumentation : Envoyé à Lha-Ssa par son empereur afin de protéger le bouddha vivant, il était de son devoir d'éloigner de lui tout ce qui pouvait lui être nuisible. Des prédicateurs de la religion du Seigneur du ciel, bien qu'animés d'intentions excellentes, propageaient une

doctrine qui, au fond, tendait à ruiner l'autorité et la puissance du talé-lama. Leur but avoué était de substituer leurs croyances religieuses au bouddhisme, et de convertir tous les habitants du Thibet, de tout âge, de toutes conditions et de tout sexe. Que deviendrait le talé-lama lorsqu'il n'aurait plus d'adorateurs? L'introduction de la religion du Seigneur du ciel dans le pays ne conduit-elle pas directement à la destruction du sanctuaire du Bouddha-La, et par conséquent à la ruine de la hiérarchie lamanesque et du gouvernement thibétain? Moi, disait-il, qui suis ici pour défendre le talé-lama, puis-je laisser à Lha-Ssa des hommes qui sèment des doctrines si redoutables? Lorsqu'elles auront pris racine, et qu'il ne sera plus possible de les extirper, qui sera responsable d'un si grand mal? Qu'aurai-je à répondre au grand empereur, lorsqu'il me reprochera ma négligence et ma lâcheté? Vous autres Thibétains, disait-il au régent, vous ne comprenez pas la gravité de cette affaire. Parce que ces hommes sont vertueux et irréprochables, vous pensez qu'ils ne sont pas dangereux...; c'est une illusion. S'ils restent longtemps à Lha-Ssa, ils vous auront bientôt ensorcelés. Parmi vous, il n'est personne qui soit capable de lutter avec eux en matière de religion. Vous ne pourrez vous empêcher d'adopter leurs croyances, et dans ce cas le talé-lama est perdu.

Le régent n'entrait nullement dans ces appréhensions que l'ambassadeur chinois cherchait à lui inspirer. Il soutenait que notre présence à Lha-Ssa ne pouvait, en aucune façon, nuire au gouvernement thibétain. Si la doctrine que ces hommes apportent, disait-il, est une doctrine fausse, les Thibétains ne

l'embrasseront pas. Si au contraire elle est vraie, qu'avons-nous à craindre? Comment la vérité pourrait-elle être préjudiciable aux hommes? Ces deux lamas du royaume de France, ajoutait-il, n'ont fait aucun mal; ils sont animés des meilleures intentions à notre égard. Pouvons-nous, sans motif, les priver de la liberté et de la protection que nous accordons ici à tous les étrangers, et surtout aux hommes de prières? Nous est-il permis de nous rendre coupables d'une injustice actuelle et certaine, par la crainte imaginaire d'un malheur à venir?

Ki-Chan reprochait au régent de négliger les intérêts du talé-lama, et le régent de son côté accusait Ki-Chan de profiter de la minorité du souverain pour tyranniser le gouvernement thibétain. Quant à nous, au milieu de ce malheureux conflit, nous refusions de reconnaître l'autorité du mandarin chinois, et nous déclarions que nous ne quitterions pas le pays sans un ordre formel du régent, qui nous assurait constamment qu'on ne lui arracherait jamais un acte semblable.

La querelle s'envenimant tous les jours de plus en plus, Ki-Chan se décida enfin à prendre sur lui de nous faire partir. Les choses en vinrent à un tel point, que la prudence nous fit une obligation de céder aux circonstances, et de ne pas opposer une plus longue résistance, de peur de compromettre le régent et de devenir, peut-être, la cause de fâcheuses dissensions entre la Chine et le Thibet. En nous roidissant contre cette injuste persécution, nous avions à craindre d'irriter trop vivement les Chinois, et de fournir des prétextes à leur projet d'usurpation sur le gouvernement

thibétain. Si, à cause de nous, une rupture venait malheureusement à éclater entre Lha-Ssa et Péking, on ne manquerait pas de nous en rendre responsables; nous deviendrions odieux aux yeux des Thibétains; et l'introduction du christianisme dans ces contrées souffrirait peut-être dans la suite de plus grandes difficultés. Nous pensâmes donc qu'il valait mieux courber la tête et accepter avec résignation le rôle de persécutés. Notre conduite prouverait du moins aux Thibétains que nous étions venus au milieu d'eux avec des intentions pacifiques, et que nous n'entendions nullement nous y établir par la violence.

Une autre considération vint encore nous confirmer dans notre résolution. Il nous vint à la pensée que cette tyrannie même que les Chinois exerçaient contre nous serait peut-être cause que les missionnaires pourraient un jour s'établir dans le Thibet avec sécurité. Dans notre candeur, nous nous imaginions que le gouvernement français ne verrait pas avec indifférence cette prétention inouïe de la Chine, qui ose poursuivre de ses outrages le christianisme et le nom français jusque chez les peuples étrangers, et à plus de mille lieues loin de Péking. Nous étions persuadés que le représentant de la France à Canton ne pourrait s'empêcher de faire de vives réclamations auprès de l'autorité chinoise, et qu'il obtiendrait une juste réparation de la violence qui nous avait été faite. En pensant ainsi, nous pauvres et obscurs missionnaires, nous étions bien loin de vouloir nous donner à nos propres yeux la moindre importance personnelle; mais, nous ne le cachons pas, nous avions l'orgueil de croire que notre qualité de Français serait un

titre suffisant pour obtenir la protection du gouvernement de notre patrie.

Après avoir mûrement réfléchi aux motifs que nous venons d'indiquer, nous nous rendîmes chez le régent. En apprenant que nous avions résolu de partir de Lha-Ssa, il parut triste et embarrassé. Il nous dit qu'il eût vivement désiré de pouvoir nous assurer dans le Thibet un séjour libre et tranquille; mais que seul, et privé de l'appui de son souverain, il s'était trouvé trop faible pour réprimer la tyrannie des Chinois, qui, depuis plusieurs années, profitant de l'enfance du talé-lama, s'arrogeaient des droits inouïs dans le pays... Nous remerciâmes le régent de sa bonne volonté, et nous partîmes pour nous rendre chez l'ambassadeur chinois.

Nous dîmes à Ki-Chan que, loin de tout moyen de protection, nous étions décidés à nous éloigner de Lha-Ssa, puisqu'on voulait nous y contraindre; mais que nous protestions contre cette violation de nos droits. « Oui, c'est cela, nous répondit Ki-Chan; il n'y a rien de mieux à faire, il faut vous mettre en route; ce sera bien pour vous, bien pour moi, bien pour les Thibétains, bien pour tout le monde. » Il nous annonça ensuite qu'il avait déjà ordonné de faire tous les préparatifs nécessaires pour notre prochain départ, que déjà le mandarin et l'escorte qui devaient nous accompagner avaient été désignés. Il avait été même arrêté que nous partirions dans huit jours, et qu'on nous ferait suivre la route qui conduit aux frontières de Chine. Ces dernières dispositions excitèrent tout à la fois notre indignation et notre surprise; nous ne concevions pas qu'on eût la cruauté de

nous condamner à un voyage de huit mois, tandis qu'en nous dirigeant vers l'Inde, vingt-cinq jours de marche nous suffisaient pour arriver au premier poste européen, où nous ne pouvions manquer de trouver des moyens sûrs et faciles pour nous rendre à Calcutta. Nous fîmes là-dessus les plus instantes réclamations; mais elles ne furent pas écoutées, non plus que la demande d'un sursis de quelques jours pour nous reposer un peu de la longue route que nous venions de faire, et laisser se cicatriser de grandes plaies causées par le froid du désert. Tout ce que nous pûmes dire pour adoucir la dureté de l'ambassadeur chinois fut inutile.

Pour lors nous laissâmes là notre ton suppliant, et nous déclarâmes au délégué de la cour de Péking que nous cédions à la violence, mais que nous dénoncerions à notre gouvernement : premièrement, que l'ambassadeur chinois installé à Lha-Ssa nous en avait arbitrairement et violemment chassés, sous le vain prétexte que nous étions étrangers et prédicateurs de la religion chrétienne, qu'il disait mauvaise et réprouvée par son empereur; secondement, que, contre tout droit et toute justice, il nous avait empêchés de suivre une route facile, directe, et de vingt-cinq jours seulement, pour nous traîner tyranniquement dans l'intérieur de la Chine, et nous faire subir les rigueurs d'un voyage de huit mois; enfin que nous dénoncerions à notre gouvernement la barbarie avec laquelle on nous forçait à nous mettre en route sans nous accorder un peu de repos; barbarie que, vu l'état où nous étions, nous avions droit de considérer comme un attentat à nos jours. Ki-Chan nous répondit qu'il

n'avait pas à s'occuper de ce que pouvait penser ou faire le gouvernement français, que dans sa conduite il ne devait envisager que la volonté de son empereur. « Si mon maître, dit-il, savait que j'ai laissé deux Européens prêcher librement la religion du Seigneur du ciel dans le Thibet, je serais perdu. Il ne me serait pas possible pour cette fois d'échapper à la mort. »

Le lendemain, Ki-Chan nous fit appeler pour nous communiquer un rapport qu'il avait rédigé au sujet de nos affaires, et qu'il devait adresser à l'empereur. « Je n'ai pas voulu, nous dit-il, le faire partir avant de vous le lire, de peur qu'il ne me soit échappé des paroles inexactes ou qui pourraient vous être désagréables. » Ayant obtenu son principal but, Ki-Chan reprenait à notre égard ses manières aimables et caressantes. Son rapport était assez insignifiant; ce qu'on y disait de nous n'était ni bien ni mal; on se contentait d'y donner une sèche nomenclature des pays que nous avions parcourus depuis notre départ de Macao. « Ce rapport va-t-il bien comme cela, dit Ki-Chan; y trouvez-vous quelque chose à redire? » M. Huc répondit qu'il aurait à faire une observation d'une grande importance. « Parle, j'écoute tes paroles. — Ce que j'ai à te dire ne nous intéresse nullement; mais cela te touche de très-près. — Voyons, qu'est-ce donc? — Ma communication doit-être secrète; fais retirer tout ce monde. — Ces gens sont mes serviteurs, ils appartiennent tous à ma maison; ne crains rien. — Oh! nous autres, nous n'avons rien à craindre; tout le danger est pour toi! — Du danger pour moi!... N'importe, les gens de ma suite peuvent tout entendre. — Si tu veux, tu leur rapporteras ce que

j'ai à te dire; mais je ne puis parler en leur présence. — Les mandarins ne peuvent s'entretenir en secret avec des étrangers; cela nous est défendu par les lois. — Dans ce cas, je n'ai rien à te dire, envoie le rapport tel qu'il est; mais s'il t'en arrive malheur, ne t'en prends qu'à toi... » L'ambassadeur chinois devint pensif; il aspira coup sur coup de nombreuses prises de tabac, et après avoir longtemps réfléchi, il dit aux gens de sa suite de se retirer, et de nous laisser seuls avec lui.

Quand tout le monde fut parti, M. Huc prit la parole. « Maintenant, dit-il à Ki-Chan, tu vas comprendre pourquoi j'ai voulu te parler en secret, et combien il t'importe que personne n'entende ce que j'ai à te dire; tu vas juger si nous sommes des hommes dangereux, nous qui craignons même de nuire à nos persécuteurs. » Ki-Chan était pâle et décontenancé. « Voyons, dit-il, explique-toi; que tes paroles soient blanches et claires : que veux-tu dire? — Dans ton rapport, il y a une chose inexacte; tu me fais partir de Macao avec mon frère Joseph Gabet, pourtant je ne suis entré en Chine que quatre ans après lui. — Oh! si ce n'est que cela, c'est facile à corriger. — Oui, très-facile; ce rapport, dis-tu, est pour l'empereur, n'est-ce pas? — Certainement. — Dans ce cas, il faut dire à l'empereur la vérité et toute la vérité.— Oui, oui, toute la vérité; corrigeons le rapport... A quelle époque es-tu entré en Chine? — Dans la vingtième année de *Tao-Kouang* (1840)... » Ki-Chan prit son pinceau et écrivit à la marge : vingtième année de Tao-Kouang. « Quelle lune? — Deuxième lune. » Ki-Chan, entendant parler de la deuxième lune, posa son

pinceau et nous regarda fixement. « Oui, je suis entré dans l'empire chinois la vingtième année de Tao-Kouang, dans la deuxième lune; j'ai traversé la province de Canton, dont tu étais à cette époque le vice-roi... Pourquoi n'écris-tu pas? est-ce qu'il ne faut pas dire toute la vérité à l'empereur? » La figure de Ki-Chan se contracta... « Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai voulu te parler en secret? — Oui, je sais que les chrétiens ne sont pas méchants... Quelqu'un ici connaît-il cette affaire? — Non, personne. » Ki-Chan prit le rapport et le déchira; il en composa un nouveau, tout différent du premier; les dates de notre entrée en Chine n'y étaient pas précisées, et on y lisait un pompeux éloge de notre science et de notre sainteté. Ce pauvre homme avait eu la simplicité de croire que nous attacherions une grande importance à ce que l'empereur de Chine eût une bonne opinion de nous.

D'après les ordres de Ki-Chan, nous devions nous mettre en route après la fête de la nouvelle année thibétaine. Il n'y avait pas encore deux mois que nous étions arrivés à Lha-Ssa, et nous y avions passé déjà deux fois le nouvel an, d'abord à l'européenne et ensuite à la chinoise; c'était maintenant le tour de la manière thibétaine. Quoique à Lha-Ssa on suppute l'année comme en Chine, d'après le système lunaire, cependant les calendriers de ces deux pays ne s'accordent pas; celui de Lha-Ssa est toujours en arrière d'une lune sur celui de Péking. On sait que les Chinois, les Mongols, et la plupart des peuples de l'Asie orientale, se servent dans leurs calculs chronologiques d'un cycle sexagénaire composé de dix signes appelés *troncs*, et de douze qui portent le nom de

branches. Chez les Tartares et les Thibétains, les signes du cycle dénaire sont exprimés par les noms des cinq éléments répétés deux fois, ou par les noms des cinq couleurs avec leurs nuances femelles. Les noms de douze animaux marquent le cycle duodénaire.

CYCLE DÉNAIRE.

MONGOL.	THIBÉTAIN.	
1 Moto.	Cheng.	Bois.
2 Moto.	Cheng.	Bois.
3 Gal.	Mé.	Feu.
4 Gal.	Mé.	Feu.
5 Chéré.	Sa.	Terre.
6 Chéré.	Sa.	Terre.
7 Témur.	Dchak.	Fer.
8 Témur.	Dchak.	Fer.
9 Oussou.	Tchon.	Eau.
10 Oussou.	Tchon.	Eau.

CYCLE DUODÉNAIRE.

MONGOL	THIBÉTAIN.	
1 Khouloukhana.	Chi-wa.	Souris.
2 Oukhere.	Lang.	Bœuf.
3 Bara.	Tak.	Tigre.
4 Tolé.	Yen.	Lièvre.
5 Lou.	Dchouk.	Dragon.
6 Mokhé.	Phroul.	Serpent.
7 Mori.	Rta.	Cheval.
8 Khoui.	Lonk.	Bélier.
9 Betchi.	Preou.	Singe.
10 Takia.	Chia.	Poule.
11 Nokhé.	Dchi.	Chien.
12 Khakhé.	Phak.	Porc.

Pour former le cycle sexagénaire, les deux premiers cycles se combinent de la manière suivante :

CYCLE SEXAGÉNAIRE.

MONGOL.		MONGOL.	
1 Moto khouloukhana.	Souris de bois.	31 Moto mori.	Cheval de bois.
2 Moto oukhéré.	Bœuf de bois.	32 Moto khoui.	Bélier de bois.
3 Gal bara.	Tigre de feu.	33 Gal betchi.	Singe de feu.
4 Gal tolé.	Lièvre de feu	34 Gal takia.	Poule de feu.
5 Chéré lou.	Dragon de terre	35 Chéré nokhé.	Chien de terre.
6 Chéré mokhé.	Serpent de terre	36 Chéré khakhé.	Porc de terre.
7 Témur mori.	Cheval de fer.	37 Témur khouloukhana.	Souris de fer.
8 Témur khoui.	Bélier de fer.	38 Temur oukhéré.	Bœuf de fer.
9 Oussou betchi.	Singe d'eau.	39 Oussou bara.	Tigre d'eau.
10 Oussou takia.	Poule d'eau.	40 Oussou tolé.	Lièvre d'eau.
11 Moto nokhé.	Chien de bois.	41 Moto lou.	Dragon de bois.
12 Moto khakhé.	Porc de bois	42 Moto mokhé.	Serpent de bois
13 Gal khouloukhana.	Souris de feu	43 Gal mori.	Cheval de feu.
14 Gal oukhere.	Bœuf de feu.	44 Gal khoui.	Bélier de feu.
15 Chéré bara	Tigre de terre	45 Chéré betchi.	Singe de terre.
16 Chéré tolé.	Lièvre de terre	46 Chéré takia.	Poule de terre.
17 Témur lou.	Dragon de fer.	47 Temur nokhé.	Chien de fer.
18 Témur mokhé.	Serpent de fer.	48 Témur khakhé.	Porc de fer.
19 Oussou mori.	Cheval d'eau.	49 Oussou khouloukhana.	Souris d'eau.
20 Oussou khoui.	Bélier d'eau.	50 Oussou oukhéré.	Bœuf d'eau.
21 Moto betchi.	Singe de bois.	51 Moto bara.	Tigre de bois.
22 Moto takia.	Poule de bois.	52 Moto tolé.	Lièvre de bois.
23 Gal nokhé	Chien de feu.	53 Gal lou.	Dragon de feu.
24 Gal khakhé.	Porc de feu.	54 Gal mokhé.	Serpent de feu.
25 Chéré khouloukhana.	Souris de terre	55 Chéré mori.	Cheval de terre
26 Chéré oukhéré.	Bœuf de terre.	56 Chéré khoui.	Bélier de terre.
27 Temur bara.	Tigre de fer.	57 Témur betchi.	Singe de fer.
28 Témur tolé.	Lièvre de fer.	58 Temur takia.	Poule de fer.
29 Oussou lou.	Dragon d'eau.	59 Oussou nokhé.	Chien d'eau.
30 Oussou makhé.	Serpent d'eau.	60 Oussou khakhé.	Porc d'eau.

Comme ce cycle revient périodiquement tous les soixante ans, on comprend qu'il pourrait s'introduire une grande confusion dans la chronologie, si on n'avait une méthode sûre pour préciser les cycles sexagénaires déjà passés. Pour obvier à cet inconvénient, les souverains donnent aux années de leur règne un nom particulier; et par ce moyen, les époques cycliques se trouvent fixées de manière à ne laisser aucune ambiguïté. Ainsi les Mongols disent : *La vingt-huitième année Tao-Kouang, qui est celle du bélier de feu* (1848). En Chine, le cycle sexagénaire actuel a commencé avec l'an 1805, et les années Tao-Kouang datent de 1820, époque où l'empereur aujourd'hui régnant est monté sur le trône. Il est à remarquer que Chun-Tchi, Khang-Hi, Young-Tching, Kien-Long, Kia-King, Tao-Kouang, ne sont nullement les noms des six premiers empereurs de la dynastie mantchoue, mais plutôt des dénominations spéciales pour désigner les années de leur règne.

Les Thibétains ont adopté l'usage des cycles dénaire et duodénaire. Mais, en leur faisant subir des combinaisons plus nombreuses que les Mongols, ils obtiennent un cycle de deux cent cinquante-deux ans. Les douze premières années portent simplement le nom de douze animaux; puis ces mêmes noms sont combinés avec ceux des cinq éléments, répétés deux fois jusqu'à l'année 72 du cycle. On ajoute ensuite à ces combinaisons le mot *pô* (mâle), qui conduit jusqu'à l'année 132; puis le mot *mô* (femelle), qui fait aller jusqu'à l'année 192; enfin on fait alterner les mots *pô* et *mô* jusqu'à la fin du cycle.

Ce système chronologique, trop compliqué pour

l'usage du peuple, est relégué dans les lamaseries, où il est étudié et connu des lamas les plus instruits. Les masses vivent au jour le jour, sans se douter même de l'existence de cette méthode de combiner les cycles. A part le régent, nous n'avons trouvé personne à Lha-Ssa qui sût nous dire dans quelle année nous étions; on paraissait, en général, ne pas comprendre du tout l'importance de désigner les dates et les années par des noms particuliers. Un des plus hauts fonctionnaires de Lha-Ssa, un lama très-renommé, nous disait que la méthode chinoise pour compter les années était très-embarrassante, et ne valait pas la simplicité de la manière thibétaine; il trouvait plus naturel de dire tout bonnement, pour désigner les dates : cette année-ci, l'année dernière, il y a vingt ans, il y a cent ans, et ainsi de suite... Comme nous lui disions que cette méthode n'était bonne qu'à faire de l'histoire un gâchis inextricable: « Pourvu qu'on sache, nous répondait-il, ce qui s'est passé dans les temps anciens, c'est l'essentiel. A quoi bon connaître la date précise des événements? Quelle utilité y a-t-il à cela?

Ce mépris, ou du moins cette indifférence pour la chronologie, se fait remarquer, en effet, dans la plupart des ouvrages lamanesques; ils sont souvent sans ordre, sans date, et n'offrent au lecteur qu'un ramassis d'anecdotes entassées les unes sur les autres, sans qu'on puisse avoir rien de bien précis, ni sur les personnages, ni sur les événements. Par bonheur, l'histoire des Thibétains se trouvant continuellement mêlée à celle des Chinois et des Tartares, on peut s'aider utilement de la littérature de ces derniers peuples

pour mettre un peu d'ordre et de précision dans la chronologie thibétaine.

Pendant notre séjour à Lha-Ssa, nous avons eu occasion de remarquer que les Thibétains sont très-mauvais chronologistes, non-seulement pour ce qui concerne les grandes dates, mais encore pour la manière de supputer journellement le quantième de la lune. Leur almanach est d'une confusion vraiment désolante; et cette confusion vient uniquement des idées superstitieuses des bouddhistes au sujet des jours heureux et malheureux; tous les jours réputés malheureux qui se rencontrent dans le courant de la lune sont retranchés et ne comptent pas. Ainsi, par exemple, si le quinzième de la lune est un jour néfaste, on compte deux fois le quatorzième, et on passe immédiatement au seizième. Quelquefois il se rencontre plusieurs jours néfastes à la file les uns des autres; mais on n'est pas plus embarrassé pour cela; on les retranche tous également jusqu'à ce qu'on soit arrivé à un jour heureux. Les Thibétains ne paraissent pas trouver le moindre inconvénient à une pareille méthode.

Le renouvellement de l'année est pour les Thibétains, comme pour tous les peuples, une époque de fêtes et de réjouissances. Les derniers jours de la douzième lune sont consacrés à en faire les préparatifs; on s'approvisionne de thé, de beurre, de tsamba, de vin d'orge et de quelques quartiers de bœuf ou de mouton. Les beaux habits sont retirés de leurs armoires; on enlève la poussière dont les meubles sont ordinairement couverts; on fourbit, on nettoie, on balaye; on cherche, en un mot, à introduire dans

l'intérieur de la maison un peu d'ordre et de propreté. La chose n'arrivant qu'une fois par an, tous les ménages prennent un nouvel aspect; les autels domestiques sont surtout l'objet d'un soin tout particulier; on repeint à neuf les vieilles idoles; on façonne avec du beurre frais des pyramides, des fleurs, et divers ornements destinés à parer les petits sanctuaires où résident les bouddhas de la famille.

Le premier *louk-so,* ou rite de la fête, commence à minuit; aussi tout le monde veille, attendant avec impatience cette heure mystique et solennelle, qui doit clore la vieille année et ouvrir le cours de la nouvelle. Comme nous étions peu curieux de saisir ce point d'intersection qui sépare les deux années thibétaines, nous nous étions couchés à notre heure ordinaire. Nous dormions profondément, lorsque nous fûmes tout à coup réveillés par les cris de joie qui éclatèrent de toutes parts dans les quartiers de la ville. Les cloches, les cymbales, les conques marines, les tambourins, et tous les instruments de la musique thibétaine, se firent bientôt entendre, et donnèrent naissance au tintamarre le plus affreux qu'on puisse imaginer; on eût dit qu'on accueillait par un charivari l'année qui venait d'éclore. Nous eûmes un instant bonne envie de nous lever pour aller contempler le bonheur des heureux habitants de Lha-Ssa; mais le froid était si piquant, qu'après de mûres et sérieuses réflexions, nous opinâmes qu'il serait plus convenable de demeurer sous nos épaisses couvertures de laine, et de nous unir seulement de cœur à la félicité publique... Des coups redoublés, qui retentirent bientôt à la porte de notre demeure, et qui menaçaient de la

faire voler en éclats, nous avertirent qu'il fallait renoncer à notre magnifique projet. Après quelques tergiversations, nous fûmes enfin contraints de sortir de notre chaude couchette; nous endossâmes nos robes, et la porte ayant été ouverte, quelques Thibétains de nos connaissances envahirent notre chambre, en nous conviant au régal de la nouvelle année. Ils portaient tous entre leurs mains un petit pot en terre cuite, où flottaient, dans de l'eau bouillante, des boulettes fabriquées avec du miel et de la farine de froment. Un de ces visiteurs nous offrit une longue aiguille en argent, terminée en crochet, et nous invita à pêcher dans son vase. D'abord nous voulûmes nous excuser, en objectant que nous n'étions pas dans l'habitude de prendre de la nourriture pendant la nuit; mais on nous fit des instances si engageantes, on nous tira la langue de si bonne grâce, qu'il fallut bien se résigner au *louk-so*. Nous piquâmes chacun une boulette, que nous écrasâmes d'abord entre les dents pour en étudier la saveur... Nous nous regardâmes en faisant la grimace; cependant les convenances étaient là, et nous dûmes l'avaler par politesse. Si encore nous en avions été quittes pour ce premier acte de dévouement! Mais le *louk-so* était inexorable; les nombreux amis que nous avions à Lha-Ssa se succédèrent presque sans interruption, et force nous fut de croquer jusqu'au jour des dragées thibétaines.

Le second *louk-so* consiste encore à faire des visites, mais avec un nouveau cérémonial. Aussitôt que l'aube paraît, les thibétains parcourent les rues de la ville, portant d'une main un pot de thé beurré, et de

l'autre un large plat doré et vernissé, rempli de farine de tsamba amoncelée en pyramide et surmontée de trois épis d'orge; en pareil jour, il n'est pas permis de faire des visites sans avoir avec soi du tsamba et du thé beurré. Dès qu'on est entré dans la maison de ceux à qui on veut souhaiter la bonne année, on commence avant tout par se prosterner trois fois devant l'autel domestique, qui est solennellement paré et illuminé; ensuite, après avoir brûlé quelques feuilles de cèdre, ou d'autres arbres aromatiques, dans une grande cassolette en cuivre, on offre aux assistants une écuellée de thé, et on leur présente le plat où chacun prend une pincée de tsamba. Les gens de la maison font aux visiteurs la même politesse. Les habitants de Lha-Lsa ont coutume de dire : Les Thibétains célèbrent les fêtes du nouvel an avec du tsamba et du thé beurré; les Chinois avec du papier rouge et des pétards; les Katchi avec des mets recherchés et du tabac; les Péboun avec des chansons et des gambades.

Quoique ce dicton populaire soit plein d'exactitude, cependant les Péboun n'ont pas tout à fait le monopole de la gaieté. Les Thibétains savent aussi animer leurs fêtes du nouvel an par des réjouissances bruyantes, et où les chants et les danses jouent toujours un grand rôle. Des groupes d'enfants, portant de nombreux grelots suspendus à leur robe verte, parcourent les rues, et vont, de maison en maison, donner des concerts qui ne sont pas dépourvus d'agrément. Le chant, ordinairement doux et mélancolique, est entrecoupé de refrains précipités et pleins de feu. Pendant la strophe, tous ces petits chanteurs

marquent continuellement la mesure, en imprimant à leur corps un mouvement lent et régulier, semblable au balancement d'un pendule; mais, quand arrive le refrain, ils se mettent à trépigner, en frappant la terre en cadence et avec vigueur. Le bruit des grelots et de leur chaussure ferrée produit une espèce d'accompagnement sauvage qui ne laisse pas de frapper agréablement l'oreille, surtout lorsqu'il est entendu d'une certaine distance. Ces jeunes *dilettanti* ayant achevé leur concert, il est d'usage que ceux pour lesquels ils ont chanté leur distribuent des gâteaux frits dans de l'huile de noix et quelques petites boules de beurre.

Sur les places principales et devant les monuments publics, on rencontre, du matin au soir, des troupes de comédiens et de bateleurs qui amusent le peuple par leurs représentations. Les Thibétains n'ont pas, comme les Chinois, des répertoires de pièces de théâtre; leurs comédiens sont tous ensemble et continuellement sur la scène, tantôt chantant et dansant, tantôt faisant des tours de force et d'adresse. Le ballet est l'exercice dans lequel ils paraissent exceller le plus. Ils valsent, ils bondissent, ils pirouettent avec une agilité vraiment étonnante. Leur costume se compose d'une toque surmontée de longues plumes de faisan, d'un masque noir orné d'une barbe blanche d'une prodigieuse longueur, d'un large pantalon blanc et d'une tunique verte pendante jusqu'aux genoux, et serrée aux reins par une ceinture jaune. A cette tunique sont attachés, de distance en distance, de longs cordons au bout desquels pendent de gros flocons de laine blanche. Quand l'acteur se balance en cadence, toutes ces houppes accompagnent avec grâce les mou-

vements de son corps; et quand il se met à tournoyer, elles se dressent horizontalement, font la roue autour de l'individu, et semblent en quelque sorte accélérer la rapidité de ses pirouettes.

On voit encore à Lha-Ssa une espèce d'exercice gymnastique, nommé *danse des esprits*. Une longue corde, faite avec des lanières de cuir solidement tressées ensemble, est attachée au sommet du Bouddha-La et descend jusqu'au pied de la montagne. Les *esprits danseurs* vont et viennent sur cette corde, avec une agilité qui ne peut être comparée qu'à celle des chats ou des singes. Quelquefois, quand ils sont arrivés au sommet, ils étendent les bras comme pour se jeter à la nage, et se laissent couler le long de la corde avec la rapidité d'une flèche. Les habitants de la province de *Ssang* sont réputés les plus habiles pour ce genre d'exercice.

La chose la plus étrange que nous ayons vue à Lha-Ssa pendant les fêtes du nouvel an, c'est ce que les Thibétains appellent le *lha-ssa-morou*, c'est-à-dire l'invasion totale de la ville et de ses environs par des bandes innombrables de lamas. Le lha-ssa-morou commence le troisième jour de la première lune. Tous les couvents bouddhiques de la province d'*Oui* ouvrent leurs portes à leurs nombreux habitants; et l'on voit arriver en tumulte, par tous les chemins qui conduisent à Lha-Ssa, de grandes troupes de lamas à pied, à cheval, montés sur des ânes et sur des bœufs grognants, et portant avec eux leurs livres de prières et leurs instruments de cuisine. La ville se trouve bientôt couverte, sur tous les points, par ces avalanches de lamas, qui se précipitent de toutes les montagnes

environnantes. Ceux qui ne trouvent pas à se caser dans les maisons des particuliers et dans les édifices publics forment des campements sur les places et dans les rues, ou dressent leurs petites tentes de voyage dans la campagne. Le lha-ssa-morou dure six jours entiers. Pendant ce temps, les tribunaux sont fermés, le cours ordinaire de la justice est suspendu, les ministres et les fonctionnaires publics perdent en quelque sorte leur autorité, et toute la puissance du gouvernement est abandonnée à cette armée formidable de religieux bonddhistes. Il règne alors dans la ville un désordre et une confusion inexprimables. Les lamas parcourent les rues par bandes désordonnées, poussent des cris affreux, chantent des prières, se heurtent, se querellent, et quelquefois se livrent à grands coups de poings des batailles sanglantes.

Quoique les lamas montrent, en général, peu de réserve et de modestie pendant ces jours de fête, il ne faudrait pas croire cependant qu'ils se rendent à Lha-Ssa pour se livrer à des divertissements profanes et peu conformes à leur état de religieux ; c'est la dévotion, au contraire, qui est le grand mobile de leur voyage. Leur but est d'implorer la bénédiction du talé-lama, et de faire un pèlerinage au célèbre couvent bouddhique appelé *Morou,* et qui occupe le centre de la ville. C'est de là qu'est venu le nom de lha-ssa-morou, qui a été donné à ces six jours de fête.

Le couvent de Morou est remarquable par le luxe et les richesses qui sont étalés dans ses temples. L'ordre et la propreté qui y règnent continuellement, en font comme le modèle et la règle des autres couvents

de la province. A l'ouest du principal temple, on voit un vaste jardin entouré d'un péristyle. C'est là que se trouvent les ateliers de typographie. De nombreux ouvriers, appartenant à la lamaserie, sont journellement occupés à graver des planches et à imprimer les livres bouddhiques. Les procédés dont ils se servent étant semblables à ceux des Chinois, qui sont suffisamment connus, nous nous dispenserons d'en parler. Les lamas qui se rendent annuellement à la fête du lha-ssa-morou ont l'habitude de profiter de cette occasion pour faire leurs emplettes de livres.

Dans le seul district de Lha-Ssa, on compte plus de trente grands couvents bouddhiques [1]. Ceux de Khaldhan, de Préboung et de Séra, sont les plus célèbres et les plus nombreux. Chacun d'eux renferme à peu près quinze mille lamas.

Khaldhan, qui signifie en thibétain *béatitude céleste*, est le nom d'une montagne située à l'est de Lha-Ssa; elle en est éloignée de quatre lieues. C'est sur le sommet de cette montagne que s'élève la lamaserie de Khaldhan. Au rapport des livres lamanesques, elle fut fondée l'an 1409 de notre ère par le fameux Tsong-Kaba, réformateur du bouddhisme et instituteur de la secte du bonnet jaune. Tsong-Kaba y fixa sa résidence, et c'est là qu'il laissa son enveloppe humaine, quand son âme alla s'absorber dans l'essence universelle. Les Thibétains prétendent qu'on y voit encore son corps merveilleux, frais, incorruptible, parlant quelquefois, et, par un prodige continuel, se tenant toujours en l'air sans que rien le soutienne. Nous ne

[1] La province d'*Oui* en compte trois mille.

pouvons rien dire de cette croyance des bouddhistes, parce que le trop court séjour que nous avons fait à Lha-Ssa ne nous a pas permis d'aller visiter le couvent de Khaldhan.

La lamaserie de Préboung (*Dix-Mille-Fruits*) est située à deux lieues à l'ouest de Lha-Ssa; elle est construite sur les flancs d'une haute montagne. Au centre du couvent s'élève une espèce de kiosque magnifiquement orné, et tout étincelant d'or et de peintures. Il est réservé pour le talé-lama, qui s'y rend une fois tous les ans pour expliquer aux religieux les livres sacrés. Les lamas mongols, qui viennent dans le Thibet pour se perfectionner dans la science des prières et obtenir les grades de la hiérarchie lamanesque, vont ordinairement se fixer à Préboung, qui, à cause de cela, est quelquefois appelé dans le pays *Couvent des Mongols*.

Séra est situé au nord de Lha-Ssa, et tout au plus à une demi-lieue de distance de la ville. Les temples bouddhiques et les habitations des lamas sont adossés au versant d'une montagne plantée de houx et de cyprès. C'est par là que passe la route suivie par les pèlerins qui viennent de la Tartarie. De loin, tous ces monuments, rangés en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, et se détachant sur le fond vert de la montagne, présentent à la vue un tableau attrayant et pittoresque. Çà et là, aux anfractuosités de la montagne, et bien au-dessus de la cité religieuse, on voit un grand nombre de cellules habitées par des lamas contemplatifs, et où l'on ne peut parvenir qu'avec une grande difficulté. Le couvent de Séra est remarquable par trois grands temples à plusieurs éta-

ges, dont toutes les salles sont entièrement dorées. C'est de là que vient à la lamaserie le nom de Séra, du mot thibétain *ser*, qui veut dire or. Dans le principal de ces trois temples, on conserve religieusement le fameux *tortché*, ou *instrument sanctificateur*, qui, selon la croyance des bouddhistes, est venu de l'Inde, à travers les airs, se placer de lui-même dans le couvent de Séra. Cet instrument est en bronze; sa forme ressemble grossièrement à celle d'un pilon : le milieu par où on le tient est uni et cylindrique; les deux extrémités sont renflées, affectent la forme ovoïde et sont chargées de figures symboliques. Tous les lamas doivent avoir un petit *tortché* fabriqué sur le modèle de celui qui est venu merveilleusement de l'Inde. Quand ils récitent leurs prières, et pendant les cérémonies religieuses, cet instrument leur est indispensable : ils doivent tantôt le prendre, tantôt le déposer sur leurs genoux, puis le reprendre et le faire tourner dans leur main, suivant les règles marquées par le livre des rites. Le *tortché* de Séra est l'objet d'une grande vénération. Les pèlerins ne manquent jamais d'aller se prosterner devant la niche où il repose. Aux fêtes du nouvel an, on le transporte processionnellement et en grande pompe à Lha-Ssa, pour l'offrir à l'adoration des habitants de la ville.

Pendant que les innombrables lamas du Lha-Ssa-Morou célébraient avec transport leur bruyante fête, nous autres, le cœur navré de tristesse, nous étions occupés en silence des préparatifs de notre départ; nous défaisions cette petite chapelle où nous avions goûté des consolations bien enivrantes, mais hélas! de bien courte durée. Après avoir essayé de défricher

et d'ensemencer un pauvre petit coin de cet immense désert, il fallait l'abandonner, en nous disant que bientôt, sans doute, les ronces et les épines viendraient repousser en abondance, et étouffer ces précieux germes de salut qui déjà commençaient à poindre. O! comme ces pensées étaient amères et désolantes! Nous sentions nos cœurs se briser, et nous n'avions de force que pour supplier le Seigneur d'envoyer à ces pauvres enfants des ténèbres des missionnaires plus dignes de leur porter le flambeau de la foi.

La veille de notre départ, un des secrétaires du régent entra chez nous et nous remit, de sa part, deux gros lingots d'argent. Cette attention du premier kalon nous toucha profondément; mais nous crûmes ne pas devoir accepter cette somme. Sur le soir, en nous rendant à son palais pour lui faire nos adieux, nous lui rapportâmes les deux lingots. Nous les déposâmes devant lui sur une petite table, en lui protestant que cette démarche n'était nullement un signe de mécontentement de notre part; qu'au contraire, nous nous souviendrions toujours avec reconnaissance des bons traitements que nous avions reçus du gouvernement thibétain pendant le court séjour que nous avions fait à Lha-Ssa; que nous étions persuadés que, s'il eût dépendu du régent, nous eussions toujours joui dans le Thibet du séjour le plus tranquille et le plus honorable; mais que, pour cet argent, nous ne pouvions le recevoir sans compromettre notre conscience de missionnaires et l'honneur de notre nation. Le régent ne se montra nullement choqué de notre procédé. Il nous dit qu'il comprenait notre dé-

marche, et savait apprécier la répugnance que nous lui exprimions; qu'il n'insisterait donc pas pour nous faire accepter cet argent, mais que pourtant il serait bien aise de nous offrir quelque chose au moment de se séparer de nous... Alors, nous indiquant un dictionnaire en quatre langues, qu'il nous avait souvent vus feuilleter avec intérêt, il nous demanda si cet ouvrage pourrait nous être agréable. Nous crûmes pouvoir recevoir ce présent sans compromettre en aucune manière la dignité de notre caractère. Nous exprimâmes ensuite au régent combien nous serions heureux s'il daignait accepter, comme un souvenir de la France, le microscope qui avait tant excité sa curiosité : notre offre fut accueillie avec bienveilllance.

Au moment de nous séparer, le régent se leva et nous adressa ces paroles : « Vous partez;... mais qui peut connaître les choses à venir?... Vous êtes des hommes d'un courage étonnant, puisque vous avez pu venir jusqu'ici... Je sais que vous avez dans le cœur une grande et sainte religion. Je pense que vous ne l'oublierez jamais; pour moi, je m'en souviendrai toujours... Vous me comprenez assez; les circonstances ne me permettent pas d'en dire davantage. — Nous comprenons, répondîmes-nous au régent, toute la portée de tes paroles... Nous prierons beaucoup notre Dieu de réaliser un jour le vœu qu'elles expriment. » Nous nous séparâmes ensuite, le cœur gros d'affliction, de cet homme qui avait été pour nous si plein de bonté, et sur lequel nous avions fondé l'espérance de faire connaître, avec l'aide de Dieu, les vérités du christianisme à ces pauvres peuplades du Thibet.

Quand nous rentrâmes à notre habitation, nous

trouvâmes le gouverneur kachemirien qui nous attendait : il nous avait apporté quelques provisions de voyage, d'excellents fruits secs de Ladak et des gâteaux faits avec de la farine de froment, du beurre et des œufs. Il voulut passer toute la soirée avec nous, et nous aider à confectionner nos malles. Comme il avait le projet de faire prochainement le voyage de Calcutta, nous le chargeâmes de donner de nos nouvelles au premier Français qu'il rencontrerait dans les possessions anglaises de l'Inde. Nous lui remîmes même une lettre, que nous le priâmes de faire parvenir au représentant du gouvernement français à Calcutta. Dans cette lettre, nous exposions sommairement les circonstances de notre séjour dans la capitale du Thibet et les causes de notre départ. Il nous parut bon de prendre cette mesure de prudence, au moment où nous allions nous engager dans un voyage de mille lieues, à travers des routes affreuses et continuellement bordées de précipices. Nous pensâmes que si telle était la volonté de Dieu que nous fussions ensevelis au milieu des montagnes du Thibet, nos amis de France pourraient du moins savoir ce que nous serions devenus.

Ce soir même, Samdadchiemba vint nous faire ses adieux. Depuis le jour où l'ambassadeur chinois avait arrêté de nous faire partir du Thibet, notre cher néophyte nous avait été arraché. Il est inutile de dire combien cette épreuve nous fut dure et pénible; mais à cette mesure nous ne pouvions, ni le régent ni nous, opposer aucune réclamation. Samdadchiemba, étant originaire de la province du Kan-Sou, dépendait directement de l'autorité chinoise. Quoique notre in-

fluence auprès de Ki-Chan ne fût pas très-grande, nous obtînmes de lui pourtant qu'on ne lui ferait subir aucun mauvais traitement, et qu'on le renverrait en paix dans sa famille. Ki-Chan nous le promit, et nous avons su depuis qu'il avait été assez fidèle à sa parole. Le régent fut plein de bonté pour notre néophyte. Aussitôt qu'il fut séparé de nous, il pourvut à ce que rien ne lui manquât; il lui fit même donner une assez forte somme d'argent pour faire les préparatifs de son voyage. Avec ce que les circonstances nous permirent d'y ajouter, Samdadchiemba put se faire une petite fortune, et se mettre en état de rentrer convenablement dans sa maison paternelle. Nous lui recommandâmes d'aller auprès de sa vieille mère remplir les devoirs qu'impose la piété filiale, de l'instruire des mystères de la foi, et de la faire jouir à sa dernière heure du bienfait de la régénération baptismale; puis, quand il lui aurait fermé les yeux, de retourner passer ses jours parmi les chrétiens.

Pour dire vrai, Samdadchiemba n'était pas un jeune homme aimable; son caractère âpre, sauvage, et quelquefois insolent, en faisait un assez mauvais compagnon de voyage. Cependant il y avait en lui un fonds de droiture et de dévouement, bien capable de compenser à nos yeux les travers de son naturel. Nous éprouvâmes en nous séparant de lui une douleur profonde, et qui nous fut d'autant plus sensible que nous n'eussions jamais soupçonné avoir au fond du cœur un si vif attachement pour ce jeune homme. Mais nous avions fait ensemble un voyage si long et si pénible, nous avions enduré ensemble tant de privations et supporté tant de misères, qu'insensiblement, et comme

à notre insu, notre existence s'était, pour ainsi dire, soudée à la sienne. La loi d'affinité qui unit les hommes entre eux agit au milieu des souffrances bien plus puissamment que dans un état de prospérité.

Le jour fixé pour notre départ, deux soldats chinois vinrent, de grand matin, nous avertir que le *ta-lao-yé* Ly-Kouo-Ngan, c'est-à-dire Son Excellence *Ly*, pacificateur des royaumes, nous attendait pour déjeuner. Ce personnage était le mandarin que l'ambassadeur Ki-Chan avait désigné pour nous accompagner jusqu'en Chine. Nous nous rendîmes à son invitation; et comme le convoi devait s'organiser chez lui, nous y fîmes transporter nos effets.

Ly, pacificateur des royaumes, était originaire de *Tchang-Tou-Fou*, capitale de la province du Sse-Tchouen; il appartenait à la hiérarchie des mandarins militaires. Pendant douze ans, il avait servi dans le *Gorkha*, province du Boutan, où il avait obtenu un avancement rapide, et était parvenu jusqu'à la dignité de *tou-sse*, avec le commandement général des troupes qui surveillent les frontières voisines des possessions anglaises. Il était décoré du globule bleu, et jouissait du privilége de porter à son bonnet sept queues de martre-zibeline. Ly-Kouo-Ngan n'était âgé que de quarante-cinq ans, mais on lui en eût bien donné soixante et dix, tant il était cassé et délabré; il n'avait presque plus de dents, ses rares cheveux étaient gris, et ses yeux, ternes et vitrés, supportaient avec peine une lumière trop vive; sa figure molle et plissée, ses mains entièrement desséchées, et ses jambes épaisses, sur lesquelles il pouvait à peine se soutenir, tout indiquait un homme épuisé par de grands excès. Nous

crûmes d'abord que cette vieillesse précoce était le résultat d'un usage immodéré de l'opium; mais il nous apprit lui-même, et dès notre première entrevue, que c'était l'eau-de-vie qui l'avait réduit en cet état. Ayant demandé et obtenu sa retraite, il allait, au sein de sa famille, essayer de réparer, par un régime sage et sévère, le délabrement de sa santé. L'ambassadeur Ki-Chan n'avait tant pressé notre départ que pour nous faire aller de compagnie avec ce mandarin, qui, en sa qualité de tou-sse, devait avoir une escorte de quinze soldats.

Ly-Kouo-Ngan était très-instruit pour un mandarin militaire; les connaissances qu'il avait de la littérature chinoise, et surtout son caractère éminemment observateur, rendaient sa conversation piquante et pleine d'intérêt. Il parlait lentement, d'une manière même traînante; mais il savait admirablement donner à ses récits une tournure dramatique et pittoresque. Il aimait beaucoup à s'occuper de questions philosophiques et religieuses; il avait même, disait-il, de magnifiques projets de perfection pour le temps où, libre et tranquille dans sa famille, il n'aurait plus à s'occuper qu'à jouer aux échecs avec ses amis, ou à aller voir la comédie. Il ne croyait ni aux bonzes, ni aux lamas; quant à la doctrine du Seigneur du ciel, il ne savait pas trop ce que c'était; il avait besoin de s'en instruire avant de l'embrasser. En attendant, toute sa religion consistait en une fervente dévotion pour la Grande Ourse; il affectait des manières aristocratiques et d'une politesse exquise; malheureusement, il lui arrivait parfois de s'oublier et de laisser percer son origine tout à fait plébéïenne. Il est inutile d'ajouter que

Son Excellence le pacificateur des royaumes était amateur et extrêmement amoureux des lingots d'argent; sans cela, il eût été difficile de reconnaître en lui un Chinois, et surtout un mandarin.

Ly-Kouo-Ngan nous fit servir un déjeuner de luxe; sa table nous parut d'autant mieux servie que, depuis deux ans, nous étions accoutumés à vivre un peu comme des sauvages. L'habitude de manger avec les doigts nous avait fait presque oublier de nous servir des bâtonnets chinois. Quand nous eûmes fini, Ly-Kouo-Ngan nous avertit que tout était préparé pour le départ; mais qu'avant de se mettre en route, il était de son devoir de se rendre, avec sa compagnie de soldats, au palais de l'ambassadeur pour prendre congé de lui. Il nous demanda si nous ne désirerions pas l'accompagner. « Volontiers, lui répondîmes-nous; allons ensemble chez l'ambassadeur; nous remplirons, toi, un devoir, et nous, une politesse.

Nous entrâmes, notre conducteur et nous, dans l'appartement où était Ki-Chan. Les quinze soldats s'arrêtèrent au seuil de la porte, et se rangèrent en file après s'être prosternés et avoir frappé trois fois la terre de leur front. Le pacificateur des royaumes en fit autant; mais le pauvre malheureux ne put se relever qu'avec notre secours. Selon notre habitude, nous saluâmes en mettant notre bonnet sous le bras. Ki-Chan prit la parole, et nous fit à chacun une petite harangue.

S'adressant d'abord à nous, il prit un ton patelin et maniéré. « Voilà, nous dit-il, que vous allez retourner dans votre royaume; je pense que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, ma conduite à votre égard est

irréprochable. Je ne vous permets pas de rester ici, mais c'est la volonté du grand empereur, et non la mienne; je ne vous permets pas de suivre la route de l'Inde, parce que les lois de l'empire s'y opposent; s'il en était autrement, tout vieux que je suis, je vous accompagnerais moi-même jusqu'aux frontières. La route que vous allez suivre n'est pas si affreuse qu'on le prétend; vous aurez, il est vrai, un peu de neige; vous trouverez quelques montagnes élevées; il y aura des journées froides... Vous voyez que je ne vous cache pas la vérité; pourquoi vous tromper? Mais au moins vous aurez des hommes pour vous servir, et tous les soirs vous trouverez un gîte préparé; vous n'aurez pas besoin de dresser la tente. Est-ce que cette route ne vaut pas mieux que celle que vous avez suivie pour venir? Vous serez obligés d'aller à cheval; je ne puis pas vous donner un palanquin, on n'en trouve pas dans ce pays. Le rapport que je dois adresser au grand empereur partira dans quelques jours; comme mes estafettes courent jour et nuit, il vous précédera. Quand vous serez arrivés en paix à la capitale du Sse-Tchouen, le vice-roi, *Pao,* aura soin de vous, et ma responsabilité cessera. Vous pouvez partir avec confiance, et en dilatant vos cœurs. J'ai déjà envoyé des ordres, afin que vous soyez bien traités partout où vous passerez. Que l'astre de la félicité vous guide dans votre voyage, depuis le commencement jusqu'à la fin! — Quoique nous nous sentions opprimés, répondîmes-nous à Ki-Chan, nous n'en faisons pas moins des vœux pour ta prospérité. Puisque c'est aux dignités que tu aspires, puisses-tu rentrer dans toutes celles que tu as perdues, et en

obtenir encore de plus grandes! — Oh! mon étoile est mauvaise! mon étoile est mauvaise! » s'écria Ki-Chan, en puisant dans son godet d'argent une forte prise de tabac.

S'adressant ensuite au pacificateur des royaumes, sa voix prit tout à coup une intonation grave et solennelle. « Ly-Kouo-Ngan, lui dit-il, puisque le grand empereur te permet de rentrer dans ta famille, tu vas partir. Tu auras ces deux compagnons de voyage, et ce doit être pour toi un grand sujet de joie; car la route, tu le sais, est longue et ennuyeuse. Le caractère de ces hommes est plein de justice et de miséricorde; tu vivras donc avec eux dans une grande concorde. Garde-toi de jamais contrister leur cœur, soit par parole, soit par action... Voici encore une chose importante que j'ai à te dire : comme tu as servi l'empire pendant douze ans sur les frontières du Gorkha, j'ai donné ordre au fournisseur de t'envoyer cinq cents onces d'argent; c'est un cadeau du grand empereur. » A ces mots, Ly-Kouo-Ngan, trouvant tout à coup dans ses jambes une souplesse inusitée, se précipita à genoux avec impétuosité. « Les bienfaits célestes du grand empereur, dit-il, m'ont toujours environné de toutes parts; mais, mauvais serviteur que je suis, comment pourrais-je encore recevoir, sans rougir, une faveur si signalée? J'adresse de vives supplications à l'ambassadeur, afin qu'il me soit permis de me cacher la face et de me soustraire à cette grâce imméritée. » Ki-Chan lui répondit : « Est-ce que tu t'imagines que le grand empereur va te savoir beaucoup de gré de ton désintéressement? Qu'est-ce que c'est que quelques onces d'argent? Va, reçois ce

peu d'argent, puisqu'on te l'offre; tu en auras pour boire une tasse de thé avec tes amis; mais quand tu seras là-bas, garde-toi bien de recommencer avec ton eau-de-vie. Si tu es désireux de vivre encore quelques années, tu dois t'interdire l'eau-de-vie. Je te dis cette parole, parce qu'un père et une mère doivent donner de bons conseils à leurs enfants. » Ly-Kouo-Ngan frappa trois fois la terre du front, puis se releva et vint se placer à côté de nous.

Ki-Chan harangua enfin les soldats, et changea de ton pour la troisième fois. Sa voix fut brusque, saccadée, et frisant quelquefois la colère et l'emportement. « Et vous autres soldats... » A ces mots, les quinze militaires, comme poussés par un ressort unique, tombèrent ensemble à genoux, et gardèrent cette posture pendant tout le temps que dura l'allocution... « Voyons, combien êtes-vous? vous êtes quinze, je crois;... » et en même temps, il les compta du doigt... « Oui, c'est cela, quinze hommes. Vous autres quinze soldats, vous allez rentrer dans votre province, votre service est fini; vous escorterez jusqu'au Sse-Tchouen votre tou-sse, ainsi que ces deux étrangers; en route, vous les servirez fidèlement, et soyez attentifs à être toujours respectueux et obéissants. Comprenez-vous clairement ces paroles? — Oui, nous comprenons. — Quand vous passerez dans les villages des *Poba* (Thibétains), gare à vous, si vous opprimez le peuple; dans les relais, gardez-vous bien de piller et de dérober le bien d'autrui. Comprenez-vous clairement? — Oui, nous comprenons. — Ne nuisez pas aux troupeaux, respectez les champs ensemencés, n'incendiez pas les forêts. Comprenez-vous claire-

ment?—Oui, nous comprenons.—Entre vous autres, qu'il y ait toujours paix et concorde. Est-ce que vous n'êtes pas tous des soldats de l'empire? N'allez donc pas vous maudire et vous quereller. Comprenez-vous clairement? — Oui, nous comprenons. — Quiconque aura une mauvaise conduite, qu'il n'espère pas échapper au châtiment; son péché sera examiné attentivement et puni avec sévérité. Comprenez-vous clairement? — Oui, nous comprenons. — Puisque vous comprenez, obéissez et tremblez!... » Aussitôt après cette courte mais énergique péroraison, les quinze soldats frappèrent trois fois la terre du front et se relevèrent.

Au moment où nous quittions la résidence de l'ambassadeur, Ki-Chan nous tira à l'écart pour nous dire quelques mots en particulier. « Dans peu de temps, nous dit-il, je dois quitter le Thibet [1] et rentrer en Chine. Pour ne pas être trop chargé de bagage à mon départ, je fais partir deux grosses caisses par cette occasion; elles sont recouvertes en peau de bœuf à long poil... » Il nous indiqua ensuite les caractères dont elles étaient marquées. « Ces deux caisses, ajouta-t-il, je vous les recommande. Tous les soirs, quand vous arriverez au relais, faites-les déposer dans l'endroit même où vous devez passer la nuit. A Tching-Tou-Fou, capitale du Sse-Tchouen, vous les remettrez à Pao-Tchoung-Tang, vice-roi de la province. Veillez aussi avec soin sur vos effets; car dans la route que vous allez suivre, il y a beaucoup de

[1] Ki-Chan est en effet actuellement vice-roi de la province du Sse-Tchouen.

petits voleurs. » Après avoir donné à Ki-Chan l'assurance que nous nous souviendrions de sa recommandation, nous allâmes rejoindre Ly-Kouo-Ngan, qui nous attendait au seuil de la grande porte d'entrée.

C'est une chose assez curieuse que l'ambassadeur chinois se soit avisé de nous confier son trésor, tandis qu'il avait à sa disposition un grand mandarin, qui naturellement était appelé par sa position à lui rendre ce service. Mais la jalousie dont Ki-Chan était animé à l'égard des étrangers n'allait pas jusqu'à lui faire oublier ses intérêts. Il trouva, sans doute, qu'il serait plus sûr de confier ses caisses à des missionnaires qu'à un Chinois, même mandarin. Cette marque de confiance nous fit plaisir; c'était un hommage rendu à la probité des chrétiens, et en même temps une satire bien amère du caractère chinois.

Nous nous rendîmes à la maison de Ly-Kouo-Ngan, où dix-huit chevaux, déjà tout sellés, nous attendaient dans la cour. Les trois qui avaient meilleure mine étaient à part; on les avait réservés pour le tou-sse et pour nous. Les quinze autres étaient pour les soldats, et chacun dut prendre celui qui lui fut désigné par le sort.

Avant de monter à cheval, une Thibétaine, vigoureusement membrée et assez proprement vêtue, se présenta : c'était la femme de Ly-Kouo-Ngan. Il l'avait épousée depuis six ans, et il allait l'abandonner pour toujours; il n'en avait eu qu'un enfant qui était mort en bas âge. Ces deux conjugales moitiés ne devant plus se revoir, il était bien juste qu'au moment d'une si déchirante séparation il y eût quelques mots d'adieu. La chose se fit en public, et de la manière

suivante. « Voilà que nous partons, dit le mari; toi, demeure ici, assise en paix dans ta chambre. — Va-t'en tout doucement, répondit l'épouse; va-t'en tout doucement, et prends bien garde aux enflures de tes jambes... » Elle mit ensuite une main devant ses yeux, comme pour faire croire qu'elle pleurait. « Tiens, dit le pacificateur des royaumes, en se tournant vers nous, elles sont drôles ces femmes thibétaines; je lui laisse une maison solidement bâtie, et puis une foule de meubles presque tout neufs; et voilà qu'elle s'avise de pleurer! Est-ce qu'elle n'est pas contente comme cela?... » Après ces adieux si pleins d'onction et de tendresse, tout le monde monta à cheval, et l'escadron se mit en marche à travers les rues de Lha-Ssa, ayant soin de choisir les endroits les moins encombrés de lamas.

Quand nous fûmes hors de la ville, nous aperçûmes un groupe assez nombreux qui paraissait nous attendre; c'étaient des habitants de Lha-Ssa, avec lesquels nous avions eu des relations assez intimes pendant notre séjour dans cette ville. La plupart d'entre eux avaient commencé à s'instruire des vérités du christianisme, et nous avaient paru sincèrement disposés à embrasser notre sainte religion; ils s'étaient rassemblés sur notre passage, pour nous saluer et nous offrir un *khata* d'adieu. Nous remarquâmes au milieu d'eux le jeune médecin, portant toujours sur sa poitrine la croix que nous lui avions donnée. Nous descendîmes de cheval pour adresser à ces cœurs chrétiens quelques paroles de consolation; nous les exhortâmes à renoncer courageusement au culte superstitieux de Bouddha pour adorer le Dieu des chrétiens, et à être

toujours pleins de confiance en sa miséricorde infinie. O! qu'il fut cruel le moment où nous fûmes obligés de nous séparer de ces bien-aimés catéchumènes, auxquels nous n'avions fait qu'indiquer la voie du salut éternel, sans pouvoir y diriger leurs premiers pas! Hélas! nous ne pouvions plus rien pour eux, rien, si ce n'est de prier la divine Providence d'avoir compassion de ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

Au moment où nous remontions à cheval pour continuer notre route, nous aperçûmes un cavalier qui se dirigeait vers nous au grand galop; c'était le gouverneur des Kachemiriens, qui avait eu la pensée de nous accompagner jusqu'à la rivière *Bo-Tchou*. Nous fûmes extrêmement touchés d'une attention si aimable, et qui n'avait rien qui dût nous surprendre de la part d'un ami sincère, dévoué, et qui nous avait donné des marques si nombreuses d'attachement durant notre séjour à Lha-Ssa.

L'arrivée du gouverneur des Kachemiriens fut cause que nous chevauchâmes très-lentement, car nous avions beaucoup de choses à nous dire; enfin, après une heure de marche, nous arrivâmes sur les bords du Bo-Tchou. Nous y trouvâmes une escorte thibétaine, que le régent avait fait organiser pour nous conduire jusqu'aux frontières de la Chine; elle se composait de sept hommes et d'un grand lama, portant le titre de *dhéba*, gouverneur de canton; avec l'escorte chinoise, nous formions une caravane de vingt-six cavaliers, sans parler des conducteurs d'un grand troupeau de bœufs grognants qui portaient nos bagages.

Deux grands bacs étaient disposés pour recevoir les cavaliers et les chevaux ; ceux-ci y sautèrent d'un seul bond et allèrent ensuite s'aligner tout tranquillement les uns à côté des autres : on voyait que ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient ce métier. Les hommes entrèrent ensuite, à l'exception du dhéba, de Ly-Kouo-Ngan et de nous deux. Nous comprîmes qu'on allait nous faire passer la rivière d'une façon un peu plus aristocratique; mais nous avions beau regarder de tous côtés, nous n'apercevions pas d'embarcation. « Comment donc allons-nous faire pour passer, nous autres? — Voilà là-bas, nous répondit-on, la barque qui arrive. » Nous levâmes les yeux du côté qu'on nous indiquait : nous aperçûmes en effet une barque, et un homme qui s'avançait à travers champs; mais, à l'opposé de ce qui se pratique ordinairement, c'était la barque qui était portée par l'homme, et non l'homme par la barque. Ce batelier, qui courait le dos chargé d'une grande embarcation, était une chose monstrueuse à voir. Aussitôt qu'il fut arrivé sur le rivage, il déposa tranquillement son fardeau, et poussa la barque à l'eau sans le moindre effort. Il n'y avait pas de milieu : ou l'homme était d'une force prodigieuse, ou la barque d'une légèreté extrême. Nous regardâmes l'homme, et nous n'aperçûmes en lui rien d'extraordinaire; nous approchâmes de la barque, nous l'examinâmes, nous la touchâmes, et le problème fut aussitôt résolu. Cette grande embarcation était fabriquée avec des cuirs de bœuf solidement cousus les uns aux autres; dans l'intérieur, quelques légères tringles en bambou servaient à lui maintenir sa forme.

Après avoir serré affectueusement la main au gouverneur kachemirien, nous entrâmes dans l'embarcation; mais nous faillîmes la crever du premier pas que nous fîmes. On avait oublié de nous avertir qu'on devait seulement appuyer les pieds sur les tringles de bambou. Quand nous fûmes tous embarqués, le batelier se mit à pousser avec une longue perche, et dans un clin d'œil nous fûmes de l'autre côté de la rivière; nous sautâmes à terre, et le patron, prenant la barque sur son dos, se sauva à travers champs.

Ces barques en cuir ont l'inconvénient de ne pouvoir rester longtemps dans l'eau sans se pourrir. Aussitôt qu'on s'en est servi, on a soin de les renverser sur la plage pour les faire sécher : peut-être qu'en les enduisant d'un bon vernis, on pourrait les préserver de l'action de l'eau, et les rendre propres à supporter une plus longue navigation.

Quand nous fûmes à cheval, nous jetâmes un dernier regard sur la ville de Lha-Ssa qu'on apercevait encore dans le lointain; nous dîmes au fond du cœur : O mon Dieu, que votre volonté soit faite!... Et nous suivîmes en silence les pas de la caravane. C'était le 15 mars 1846.

CHAPITRE IV.

Notice chinoise sur le Thibet. — Organisation des *oulah*. — Représentation théâtrale à *Medchoukoung*. — Montagne de *Loumma-Ri*.—Arrivée à *Ghiamda*.—Visite de deux mandarins militaires. — Accident sur un pont de bois.—Curieux détails sur la licorne.— *Montagne des Esprits*.— Passage d'un glacier. — Aspect de *Lha-Ri*. — Avarice du fournisseur des vivres. — Ascension du *Chor-Kon-La*. — Affreuse route de *Alan-To*. —Village de *Lang-Ki-Tsoung*.— Fameuse montagne de *Tanda*. — Mort tragique et apothéose d'un ancien mandarin chinois. — Service des postes dans le Thibet. — Catastrophe de *Kia-Yu-Kiao*. — Histoire du génie tutélaire du mont *Wa-Ho*. — Légende d'un crapaud divinisé. — Passage du célèbre plateau de *Wa-Ho*.—Arrivée à *Tsiamdo*.

En sortant de Lha-Ssa, nous cheminâmes pendant plusieurs jours au milieu d'une large vallée entièrement livrée à la culture, et où l'on aperçoit de tous côtés de nombreuses fermes thibétaines, ordinairement entourées de grands arbres. Les travaux agricoles n'avaient pas encore commencé, car dans le Thibet les hivers sont toujours longs et rigoureux. Des troupeaux de chèvres et de bœufs grognants erraient tristement parmi les champs poudreux, et don-

naient de temps en temps quelques coups de dents aux dures tiges de *tsing-kou* dont le sol était hérissé : cette espèce d'orge est la récolte principale de ces pauvres contrées.

La vallée tout entière se compose d'une foule de petits champs, séparés les uns des autres par des clôtures basses et épaisses, formées avec de grosses pierres. Le défrichement de ce terrain rocailleux a sans doute coûté, aux premiers cultivateurs, beaucoup de fatigues et une grande patience. Ces pierres énormes ont dû être péniblement arrachées du sol, les unes après les autres, et roulées avec effort sur les limites des champs.

Au moment de notre passage, la campagne présentait en général un aspect morne et mélancolique. Cependant le tableau était quelquefois animé par quelques caravanes de lamas, qui se rendaient en chantant et en folâtrant à la solennité du lha-ssa-morou. Des cris de joie et des éclats de rire s'échappaient par intervalles des métairies qui bordaient la route, et nous annonçaient que les réjouissances du nouvel an n'étaient pas encore terminées.

Notre première étape ne fut pas longue. Nous nous arrêtâmes, bien avant le coucher du soleil, à Detsin-Dzoûg, gros village éloigné de Lha-Ssa de six lieues (soixante lis). Une grande maison avait été préparée à l'avance pour le repos de la caravane. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous fûmes introduits, par le chef du village, dans une chambre au milieu de laquelle flambait un magnifique feu d'argols dans un grand bassin en terre cuite. On nous invita à nous asseoir sur d'épais coussins de *pou-lou* vert, et on

nous servit immédiatement du thé beurré. Nous fûmes entourés de tant de soins et de prévenances, que nos cœurs finirent bientôt par s'épanouir. Cette manière de voyager nous parut merveilleuse. Quel contraste en effet avec la vie dure et pénible que nous avions menée dans le désert, où une halte n'était pour nous qu'un surcroît de misères ! Voyager sans être obligés de dresser une tente et de soigner des animaux, sans se mettre en peine du chauffage et de la nourriture, c'était comme la réalisation d'une brillante utopie. Aussitôt qu'on est descendu de cheval, trouver une chambre bien chaude et une grande cruche de thé beurré, c'était pour nous du pur sybaritisme.

Peu après notre arrivée, nous reçûmes la visite officielle du grand lama que le régent avait chargé de nous accompagner jusqu'aux frontières de la Chine, et avec lequel nous n'avions encore échangé que quelques paroles de politesse, lors du passage de la rivière. Ce personnage, nommé *Dsiamdchang*, c'est-à-dire *le musicien*, était un homme trapu et âgé d'une cinquantaine d'années ; il avait rempli des fonctions administratives dans plusieurs contrées du Thibet. Avant d'être rappelé à Lha-Ssa, il occupait le poste de *dhéba* général, dans un canton peu éloigné de Ladak ; une incomparable bonhomie était répandue sur sa figure large et un peu ridée. Son caractère tenait de la naïveté et de la candeur de l'enfant. Il nous dit que le régent l'avait chargé de faire ce voyage exprès pour nous, afin de veiller à ce que rien ne nous manquât durant tout le temps que nous serions dans les contrées soumises au talé-lama. Ensuite il nous présenta deux jeunes Thibétains, dont il nous fit un long

et pompeux éloge. « Ces deux hommes, nous dit-il, ont été spécialement désignés pour vous servir en route. Quand vous leur commanderez quelque chose, ils devront vous obéir ponctuellement. Pour ce qui est de vos repas, ajouta-t-il, comme vous êtes peu accoutumés à la cuisine thibétaine, il a été convenu que vous les prendriez avec le mandarin chinois. »

Après avoir conversé pendant quelques instants avec le lama Dsiamdchang, nous eûmes en effet l'honneur de souper en la compagnie de Ly, le pacificateur des royaumes, qui logeait dans une chambre voisine de la nôtre. Ly-Kouo-Ngan fut très-aimable, et nous donna de nombreux détails sur la route que nous allions faire, et qu'il parcourait lui-même pour la huitième fois. Afin que nous pussions avoir tous les jours des notions précises sur les contrées que nous traverserions, il nous prêta un ouvrage chinois, renfermant un itinéraire de Tching-Tou, capitale de Sse-Tchouen à Lha-Ssa. Cet ouvrage est intitulé : *Ouï-Tsang-Thou-Tchi*, c'est-à-dire *Description du Thibet, accompagnée de gravures*. Cette compilation de plusieurs autres notices chinoises, concernant le Thibet, a été rédigée par un mandarin, nommé *Lou-Houa-Tchou*, qui, dans la cinquante-unième année de Kien-Long (1786), était chargé de la direction des vivres de l'armée chinoise. Le P. Hyacinthe, archimandrite russe à Péking, a publié une traduction de cette espèce de géographie du Thibet. M. Klaproth, après avoir revu, corrigé et enrichi de notes le travail du traducteur russe, l'a fait insérer dans le *Journal asiatique*, de Paris [1]. La partie de cet ouvrage chinois qui

[1] *Nouveau Journal Asiatique*, 1re série, tom. 4 et 6.

concerne la route de Lha-Ssa à la province du Sse-Tchouen, et que nous avons eue journellement sous les yeux pendant notre voyage, est d'une exactitude remarquable; mais cet itinéraire, sec et laconique, ne peut offrir de l'intérêt qu'aux personnes qui s'occupent spécialement de géographie, ou qui parcourent les lieux dont il parle. Ce n'est qu'une aride nomenclature, étape par étape, des lieux qu'on rencontre sur sa route. Pour en donner une idée, nous allons transcrire l'article qui concerne notre première journée de marche :

De *Detsin-Dzoûg* à la halte de *Tsaï-Li*.
De *Tsaï-Li* au gîte de *Lha-Ssa*.

« A *Detsin-Dzoûg* il y a beaucoup d'hôtelleries, dans « lesquelles les voyageurs s'arrêtent ordinairement « pendant quelque temps; près de la route est une « maison de poste; de là une route de quarante lis « conduit au couvent de *Tsaï-Li*. 40 lis.

« A *Tsaï-Li*, il y a un dhéba qui fournit « aux voyageurs du bois et du foin : ce can- « ton n'est séparé que par une rivière du « territoire de *Lha-Ssa;* on atteint cette der- « nière ville après vingt lis; il y a un com- « mandant militaire. » 20 lis.

Total. 60 lis.

Nous partîmes de *Detsin-Dzoûg* que le jour n'avait pas encore paru, car nous avions une longue traite à faire. Nous suivîmes la même vallée dans laquelle nous étions entrés en sortant de la ville de Lha-Ssa. Mais à mesure que nous avancions, les montagnes, dont cette

large plaine est environnée, s'élevaient insensiblement à l'horizon, et semblaient se rapprocher de nous; la vallée allait toujours se rétrécissant; le sol devenait plus rocailleux; les fermes étaient moins nombreuses; et la population perdait peu à peu ces dehors d'élégance et de civilisation qu'on remarque toujours aux environs des grandes villes. Après quatre-vingts lis d'une marche précipitée et non interrompue, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos et de nourriture dans un grand couvent bouddhique tombant en ruine, et qui servait de résidence à quelques vieux lamas salement vêtus. La pauvreté dans laquelle ils vivaient ne leur permit d'offrir à l'état-major de la caravane que du thé au lait, un pot de bière et une petite boule de beurre. En joignant à ces provisions des galettes, et un gigot de mouton que le cuisinier de Ly-Kouo-Ngan avait eu l'attention de nous préparer la veille, nous eûmes une collation assez substantielle.

Aussitôt que nous eûmes amorti notre appétit, et rendu un peu de vigueur à nos membres, nous remerciâmes ces pauvres religieux bouddhistes, en leur offrant un *khata*, ou écharpe de félicité, puis nous remontâmes promptement sur nos chevaux. Il était déjà tard, et nous avions encore quarante *lis* à faire avant d'atteindre le poste. Il était nuit close quand nous arrivâmes à *Medehou-Koung*. Notre premier soin fut d'appeler nos grooms thibétains, et de leur recommander d'organiser nos lits le plus promptement possible; nous pensions qu'ayant eu pendant une longue journée un mauvais cheval entre les jambes, nous devions être dispensés de faire salon. Après avoir pris

un léger repas et terminé nos prières, nous souhaitâmes une bonne nuit au *pacificateur des royaumes* et au lama musicien; puis nous allâmes nous ensevelir sous nos couvertures.

Le lendemain, quand nous mîmes la tête hors du lit, le soleil brillait déjà de toute sa splendeur. Cependant, tout était calme dans la cour de l'hôtellerie; on n'entendait ni les grognements des yaks, ni les hennissements des chevaux; rien n'annonçait les tumultueux préparatifs du départ d'une caravane. Nous nous levâmes, et, après avoir passé nos pouces sur nos yeux, nous ouvrîmes la porte de notre chambre pour voir où en étaient les affaires. Nous trouvâmes Ly-Kouo-Ngan et le lama Dsiamdchang, assis à un angle de la cour, et se chauffant tranquillement aux rayons du soleil. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, ils vinrent à nous, et prirent de nombreux détours pour nous annoncer qu'on serait obligé de s'arrêter une journée, parce qu'il y avait des difficultés à se procurer les chevaux et les bœufs de rechange. « Cette nouvelle est bien mauvaise, nous dirent-ils; ce contre-temps est très-fâcheux; mais nous n'y pouvons rien : la circonstance des fêtes du nouvel an est la seule cause de ce retard. — Au contraire, leur répondîmes-nous, cette nouvelle est excellente; nous autres nous ne sommes nullement pressés d'arriver. Allons tout doucement, reposons-nous souvent en route, et tout ira bien. » Ces paroles tirèrent nos deux chefs d'escorte d'un grand embarras. Ces bonnes gens s'étaient imaginé que nous allions leur chercher querelle, parce qu'il fallait se reposer un jour; ils se trompaient énormément. Si, dans nos voyages précédents, des retards

avaient été pour nous des contradictions quelquefois très-douloureuses, c'est que nous avions un but devant nous, et que nous avions hâte de l'atteindre. Mais pour le moment ce n'était pas le même cas, et nous désirions, autant que possible, voyager un peu en amateurs. Nous trouvions d'ailleurs qu'il n'était pas logique de nous en aller en courant d'un lieu dont on nous chassait.

Midchoukoung est un poste où l'on change les *oulah*, c'est-à-dire les chevaux, les bêtes de somme et les hommes chargés de les conduire. Ces espèces de corvées sont organisées par le gouvernement thibétain, sur toute la route qui conduit de Lha-Ssa aux frontières de Chine. Les officiers publics chinois ou thibétains, qui voyagent officiellement sur cette route, ont seuls le droit d'user de ce genre de service. Le gouvernement de Lha-Ssa leur délivre un passe-port, sur lequel on indique clairement le nombre d'hommes et d'animaux que doivent fournir les villages soumis à la contribution des *oulah*. La notice chinoise sur le Thibet s'exprime ainsi au sujet de ces corvées : « Pour « ce qui regarde le service local nommé *oulah*, tous « ceux qui ont quelque fortune, hommes ou femmes, « sont obligés de le remplir; ceux même qui arrivent « des contrées les plus éloignées, s'ils occupent une « maison entière, ne peuvent en être exempts. Le « nombre des hommes qu'on doit fournir pour ce ser- « vice est réglé d'après la fortune de chacun. Les « anciens et les dhéba président au choix, et détermi- « nent, suivant la grandeur de la maison, le nombre « d'hommes qu'elle doit donner comme oulah. On « prend dans un hameau trois, quatre, et jusqu'à dix

« hommes. Les familles peu nombreuses prennent des « pauvres comme remplaçants, moyennant un salaire, « ou payent par jour, en commun, une demi-once « d'argent. Ceux qui ont passé l'âge de soixante ans, « sont exempts de toute charge. Si le service public « l'exige, on requiert des bœufs et des chevaux, des « ânes et des mulets dans les maisons riches; les pau- « vres se réunissent, et trois ou quatre maisons don- « nent une seule bête. »

Les mandarins chinois, qui cherchent toujours à faire argent de tout, ont trouvé moyen de spéculer sur les oulah que leur fournit le gouvernement thibétain. Avant de partir de Lha-Ssa, ils intriguent, par tous les moyens imaginables, afin d'obtenir qu'on inscrive sur leur feuille de route un grand nombre d'animaux; ils exigent ceux qui leur sont absolument nécessaires, et reçoivent pour l'excédant une compensation en argent, que les riches Thibétains aiment mieux leur donner que d'exposer les animaux aux dangers de la route. Il en est d'autres qui réclament le oulah complet, et l'emploient à transporter en Chine des marchandises thibétaines. Ly-Kouo-Ngan, que nous avons vu protester si énergiquement de son désintéressement, quand l'ambassadeur Ki-Chan lui offrit un cadeau de la part de l'empereur, avait montré des sentiments moins généreux à l'endroit des oulah. Pendant la journée que nous passâmes à Midchoukoung, la feuille de route nous tomba par hasard entre les mains, et nous fûmes fort surpris d'y lire qu'on nous avait alloué deux chevaux et *douze* bœufs à long poil. Tout notre bagage se réduisait pourtant à deux malles et à quelques couvertures de lit. « A quoi bon tous

ces bœufs, demandâmes-nous au pacificateur des royaumes? Comment s'y prennent-ils pour porter deux malles à douze? — Ah! c'est une erreur, nous répondit-il; le scribe s'est trompé... » Par politesse, nous dûmes avoir l'air de trouver cette explication excellente.

Il arrive pourtant assez souvent que les Chinois trouvent de grands mécomptes dans leurs spéculations sur les oulah; ils rencontrent sur la route certaines peuplades thibétaines qui ne sont nullement apprivoisées à ce genre de contribution. On a beau montrer à ces rudes et fiers montagnards la feuille de route scellée du sceau du talé-lama et de celui de l'ambassadeur chinois, ils demeurent impassibles. A tous les discours qu'on leur adresse pour les engager à se soumettre à la loi, ils n'ont que cette réponse : Pour un conducteur vous donnerez tant; pour un cheval, tant; pour un yak, tant... La diplomatie chinoise est enfin poussée à bout, et il faut payer les oulah.

Les habitants du district de Midchoukoung nous traitèrent avec beaucoup de politesse et de courtoisie : les chefs du village nous firent donner une représentation par une troupe de saltimbanques, qui se trouvaient réunis dans le pays pour les fêtes du nouvel an. La vaste cour de l'hôtellerie où nous étions logés servit de théâtre : d'abord les artistes masqués, et bizarrement costumés, exécutèrent pendant longtemps une musique bruyante et sauvage pour appeler au spectacle les habitants de la contrée. Quand tout le monde fut réuni et rangé en cercle autour de la scène, le dhéba de Midchoukoung vint solennellement offrir à nos deux conducteurs et à nous une *écharpe de féli-*

cité, et nous invita à aller prendre place sur quatre épais coussins qu'on avait disposés au pied d'un grand arbre qui s'élevait à un angle de la cour. Aussitôt que nous nous fûmes assis, toute la troupe des saltimbanques se mit en mouvement, et exécuta au son de la musique une sorte de ronde satanique, dont la rapidité fut sur le point de nous donner le vertige. Ensuite il y eut des sauts, des gambades, des pirouettes, des tours de force, et des combats avec des sabres de bois : tout cela était accompagné tour à tour de chants, de dialogues, de musique, et de clameurs imitant les cris des bêtes féroces. Parmi cette troupe de comédiens il y en avait un plus grotesquement masqué que les autres, qui jouait spécialement le rôle de farceur, et s'était réservé le monopole des plaisanteries et des réparties piquantes. Nous n'avions pas une habitude suffisante de la langue thibétaine pour apprécier le mérite de ses saillies; mais à en juger par les trépignements et les éclats de rire du public, il paraissait s'acquitter à merveille de ses fonctions d'homme d'esprit. En somme, ces espèces de représentations théâtrales étaient assez amusantes; les Thibétains en étaient enthousiasmés. Quand on eut bien dansé, sauté et chanté pendant plus de deux heures, tous les bateleurs vinrent se ranger en demi-cercle devant nous, détachèrent leur masque, et nous tirèrent la langue en s'inclinant profondément. Chacun de nous offrit au chef de la troupe une écharpe de félicité,... et la toile tomba.

Dans l'après-midi, nous invitâmes Ly-Kouo-Ngan à une petite promenade; malgré le peu d'élasticité dont jouissaient ses jambes, il accueillit de bonne grâce

notre proposition, et nous allâmes ensemble explorer le pays. Le village de Midchoukoung est assez populeux ; mais tout y annonce que ses habitants ne vivent pas dans une grande aisance. Les maisons sont en général construites en cailloux grossièrement cimentés avec de la terre glaise. On en voit un assez grand nombre qui sont à moitié écroulées, et dont les ruines servent de retraite à des troupes de gros rats. Quelques petits autels bouddhiques, soigneusement peints à l'eau de chaux, sont les seules constructions qui présentent un peu de propreté, et dont la blancheur contraste avec la teinte grisâtre et enfumée du village. Midchoukoung a un corps de garde chinois, composé de quatre soldats et d'un sous-caporal. Ces hommes nourrissent quelques chevaux, et leur poste sert de relais aux courriers qui portent les dépêches de l'administration chinoise.

En rentrant à l'hôtellerie, nous rencontrâmes dans la vaste cour, qui le matin avait servi de théâtre, un tumultueux rassemblement d'hommes et d'animaux. On était occupé à recruter notre oulah, qui devait être de vingt-huit chevaux, de soixante et dix bœufs grognants et de douze conducteurs. A l'entrée de la nuit, le dhéba vint nous avertir que tout avait été organisé selon les saintes ordonnances du talé-lama, et que le lendemain nous pourrions nous mettre en route, tard ou de bonne heure, selon notre volonté.

Aussitôt que le jour parut, nous montâmes à cheval et nous dîmes adieu à Midchoukoung. Après quelques heures de marche, nous quittâmes, comme par l'extrémité d'un immense entonnoir, la grande vallée que nous avions suivie depuis Lha-Ssa, et nous entrâmes

dans un rude et sauvage pays. Pendant cinq jours, nous voyageâmes continuellement dans un labyrinthe, allant tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois revenant en quelque sorte sur nos pas, pour éviter des gouffres et tourner des montagnes inaccessibles. Nous ne quittions jamais la profondeur des ravins ou les bords escarpés et rocailleux des torrents; nos chevaux bondissaient plutôt qu'ils ne marchaient. Des animaux vigoureux, mais qui seraient étrangers à ces affreuses contrées, ne pourraient résister longtemps aux fatigues d'une semblable route. Pendant une demi-journée seulement, nous pûmes voyager avec assez d'agrément et de sécurité. Nous retrouvâmes la rivière que nous avions déjà traversée en sortant de Lha-Ssa; elle coulait tranquillement dans un lit légèrement incliné, et ses larges bords offraient aux voyageurs un chemin facile et uni. Au milieu de ces contrées sauvages, on ne rencontre, pour passer la nuit, que des masures froides, humides et ouvertes à tous les vents. Cependant on y arrive tellement brisé de fatigue, qu'on y dort toujours d'un sommeil profond.

Avant d'arriver à la ville de *Ghiamda,* nous traversâmes la montagne *Loumma-Ri.* « Cette montagne, « dit l'Itinéraire chinois, est haute et peu escarpée; « elle s'étend sur une largeur d'environ quarante lis. « Les neiges, les glaces, et les menaçantes sommités « que les voyageurs rencontrent en chemin, avant « d'arriver à cette montagne, et qui épouvantent le « cœur et offusquent les yeux, peuvent la faire regar- « der, par comparaison, comme une plaine aisée à « passer. » Le sommet du mont Loumma-Ri, quoi-

que très-élevé, est en effet d'un accès facile. Nous y arrivâmes par une pente douce, et sans être obligés de descendre une seule fois de cheval; circonstance très-remarquable, quand il s'agit des montagnes du Thibet. Nous trouvâmes cependant, de l'autre côté de la montagne, une assez grande difficulté, à cause de la neige, qui, ce jour-là, tombait en abondance. Les animaux glissaient souvent; quelquefois leurs pieds de derrière venaient brusquement se réunir à ceux de devant; mais ils ne s'abattaient jamais. Il en résultait seulement pour le cavalier comme un petit balancement d'escarpolette, auquel on s'habituait insensiblement.

Le pacificateur des royaumes voulut descendre la montagne à pied pour se réchauffer un peu; mais, après quelques pas mal assurés, il chancela un instant sur ses pauvres jambes, fit la culbute, et alla tracer dans la neige un large et profond sillon. Il se releva plein de colère, courut au soldat qui était le plus rapproché, et l'accabla de malédictions et de coups de fouets, parce qu'il n'était pas descendu de cheval pour le soutenir. Tous les soldats chinois sautèrent aussitôt en bas de leur monture, et vinrent se prosterner devant leur colonel et lui faire des excuses. Tous, en effet, avaient manqué à leur devoir; car, d'après l'urbanité chinoise, lorsqu'un chef met pied à terre, tous les subalternes doivent à l'instant descendre de cheval.

Quand nous fûmes au bas de la montagne de Loumma-Ri, nous continuâmes notre route le long d'une petite rivière qui serpentait au milieu d'une forêt de sapins tellement touffus, que la clarté du jour y péné-

trait à peine. La neige s'arrêtait, par couches épaisses, sur les larges branches des arbres, d'où le vent la secouait quelquefois par gros flocons sur la caravane. Ces petites avalanches, tombant à l'improviste sur les cavaliers, les faisaient tressaillir et leur arrachaient des cris de surprise; mais les animaux, qui, sans doute, avaient traversé d'autres fois cette forêt avec un temps semblable, demeuraient impassibles. Ils allaient toujours leur pas ordinaire, sans s'effaroucher, se contentant de secouer nonchalamment leurs oreilles lorsque la neige les incommodait.

A peine sortis de la forêt, nous fûmes tous obligés de mettre pied à terre, pour escalader pendant une heure d'horribles entassements de rochers. Quand nous fûmes arrivés au sommet, on replia les brides sur le cou des chevaux, qu'on abandonna à la sagacité de leur instinct, pour se diriger sur cette pente rapide et semée de précipices. Les hommes descendirent, tantôt à reculons, comme le long d'une échelle, tantôt en s'asseyant et en se laissant glisser sur la neige; tout le monde se tira victorieusement de ce mauvais pas, et on arriva au bas, sans que personne se fût cassé ni bras ni jambes.

Nous fîmes encore cinq lis dans une étroite vallée, et nous aperçûmes enfin, au pied d'une haute montagne, une vaste agglomération de maisons, parmi lesquelles s'élevaient deux temples bouddhiques aux proportions colossales. C'était la station de *Ghiamda*. Un peu avant d'entrer dans la ville, nous rencontrâmes sur la route une compagnie de dix-huit soldats rangés en file, et ayant à leur tête deux petits mandarins décorés du globule blanc. Mandarins et soldats, tous

avaient le sabre nu à la main et un arc en bandoulière. C'était la garnison de Ghiamda, qui, sous les armes et en grand uniforme, attendait Ly, le pacificateur des royaumes, pour lui rendre les honneurs militaires. Quand la caravane se fut suffisamment rapprochée, les dix-huit soldats et les deux mandarins tombèrent à genoux, appuyèrent contre terre la pointe de leur sabre, et s'écrièrent tous ensemble : « Au tousse Ly-Kouo-Ngan, la chétive garnison de Ghiamda, salut et prospérité... » A ces mots, Ly-Kouo-Ngan et les soldats de sa suite firent aussitôt arrêter leurs chevaux, mirent pied à terre, et coururent vers la garnison pour l'inviter à se relever. De part et d'autre, on se fit des inclinations interminables, pendant lesquelles nous continuâmes sans façon notre route. A l'entrée de la ville, nous eûmes, à notre tour, notre petite réception officielle. Deux Thibétains en habits de fête saisirent, pour nous faire honneur, la bride de notre cheval, et nous conduisirent à la maison qui nous avait été préparée. Là nous attendait le dhéba ou premier magistrat du district, qui nous offrit une écharpe de félicité, et nous introduisit dans une salle où était une table déjà servie de thé au lait, de beurre, de galettes et de fruits secs. Dans toutes ces marques de bienveillance et d'attention, nous ne pûmes nous empêcher de voir un effet des ordres que le régent avait envoyés.

Pendant que nous faisions honneur à cette modeste collation, on vint nous annoncer que nous serions obligés de nous arrêter pendant deux jours à Ghiamda, parce que le dhéba du district, n'ayant reçu que dans la matinée la nouvelle de notre prochaine arrivée,

n'avait pas eu le temps d'envoyer chercher les animaux, qui se trouvaient au pâturage, à une distance très-éloignée de la ville. Cette nouvelle nous fut très-agréable; mais elle plongea dans la désolation Ly-Kouo-Ngan et le lama Dsiamdchang. Nous essayâmes de les consoler, en leur disant que lorsqu'on n'était pas maître de diriger les événements, il fallait les subir avec calme et résignation. Nos deux conducteurs trouvaient notre doctrine magnifique en théorie, mais la pratique était peu de leur goût. Cependant ils furent obligés de convenir, dans la suite, que ce retard était venu assez à propos; car, pendant les deux jours que nous restâmes à Ghiamda, le ciel fut si sombre, le vent du nord souffla avec tant de violence, et la neige tomba si abondamment, que, de l'avis des gens du pays, on n'eût pu se mettre en route impunément avec un temps si affreux. A en juger, en effet, d'après ce qui se passait dans la vallée, il était aisé de comprendre qu'un ouragan épouvantable devait désoler les montagnes.

Le lendemain de notre arrivée à Ghiamda, nous reçûmes la visite des deux officiers chinois résidant dans cette ville. L'un portait le titre de *pa-tsoung*, et l'autre celui de *wei-wei*. Le pa-tsoung était un bel homme, vigoureusement membré, ayant la parole vibrante et les mouvements brusques. Une large balafre, qui sillonnait sa figure, et de grandes moustaches noires, ne contribuaient pas peu à lui donner une magnifique tournure de soldat. Pendant quatre ans, il avait fait la guerre dans le Kachkhar, en qualité de simple soldat, et en était revenu avec le titre de pa-tsoung et la décoration de la plume de paon. Le

wei-wei, jeune homme de vingt-deux ans, était aussi d'une taille avantageuse; mais son extérieur langoureux et efféminé contrastait singulièrement avec la mâle allure de son collègue. Sa figure était blanche, molle, et d'une délicatesse extrême; ses yeux étaient toujours humides et languissants. Nous lui demandâmes s'il était malade. « Non, nous répondit-il d'une voix presque éteinte, ma santé est excellente... » Et, en disant ces mots, ses joues se colorèrent d'une légère teinte de rougeur. Nous comprîmes que notre question avait été indiscrète, et nous entamâmes un autre sujet de conversation. Ce pauvre jeune homme était un forcené fumeur d'opium. Quand ils furent partis, Ly-Kouo-Ngan nous dit : « Le pa-tsoung est un homme qui est né sous une constellation très-favorable; il montera rapidement les degrés du mandarinat militaire : mais le wei-wei est né sous un mauvais brouillard; depuis qu'il s'est passionné pour la fumée européenne, le ciel l'a abandonné. Avant qu'une année se soit écoulée, il aura salué le monde. »

La pluie torrentielle qui tomba presque sans interruption, pendant notre séjour à Ghiamda, ne nous permit pas de visiter en détail cette ville très-populeuse et assez commerçante. On y rencontre un grand nombre de Pébouns ou Indiens du Boutan, qui exploitent, comme à Lha-Ssa, tout ce qui tient aux arts et à l'industrie. Les produits agricoles du pays sont presque nuls. On cultive, dans la vallée, de l'orge noire en quantité à peine suffisante pour la consommation des habitants. La richesse du pays provient de la laine et du poil de chèvre, dont on fabrique des étoffes. Il paraît que, parmi ces montagnes affreuses,

il existe des pâturages excellents, où les Thibétains nourrissent de nombreux troupeaux. Le lapis lazuli, les cornes de cerf et la rhubarbe, sont l'objet d'un assez grand commerce avec Lha-Ssa et les provinces du Sse-Tchouen et du Yun-Nan. On prétend que c'est sur les montagnes qui environnent Ghiamda, qu'on recueille la meilleure qualité de rhubarbe. Ce district foisonne aussi en gibier de toute espèce. La forêt que nous traversâmes après avoir quitté le mont Loumma-Ri est particulièrement remplie de perdreaux, de faisans, et de plusieurs variétés de poules sauvages. Les Thibétains ne savent tirer aucun parti de ces mets si recherchés par les gourmets d'Europe. Ils les mangent bouillis et sans aucune espèce d'assaisonnement. Les Chinois sont sur ce point, comme sur tout le reste, beaucoup plus avancés que leurs voisins. Le cuisinier de Ly-Kouo-Ngan savait nous préparer la venaison d'une façon qui ne laissait rien à désirer.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, les oulah se trouvèrent prêts de grand matin. Le vent avait complétement cessé, et la pluie ne tombait plus. Cependant il s'en fallait que le temps fût beau; une brune froide et épaisse remplissait la vallée, et dérobait à la vue les montagnes environnantes. Nous dûmes néanmoins partir, car les gens du pays s'accordaient à dire que, pour la saison, c'était tout ce qu'on pouvait désirer de mieux. « Tant que vous serez dans la vallée, nous disait-on, vous ne verrez pas très-clair; mais une fois arrivés sur les hauteurs, l'obscurité disparaîtra : règle générale, quand il y a de la brume dans la vallée, il tombe de la neige sur les montagnes. » Ces paroles étaient très-peu rassurantes; il

fallut pourtant se résigner, et s'aguerrir contre la neige, car tout le monde nous assurait que, depuis Ghiamda jusqu'aux frontières de Chine, tous les jours, sans en excepter un seul, nous en verrions sur notre route.

Au moment où nous montions à cheval, le dhéba de Ghiamda nous fit cadeau de deux paires de lunettes, pour mettre nos yeux à l'abri de la blancheur éblouissante de la neige. Nous ne pûmes d'abord nous empêcher de rire à la vue de ces appareils d'optique d'une façon toute nouvelle. La place que tiennent les verres dans les lunettes ordinaires était occupée par un tissu en crin de cheval extrêmement bombé, et ressemblant assez par la forme à de grosses coques de noix. Pour tenir ces deux couvercles assujettis sur les yeux, il y avait, des deux côtés, deux longs cordons qu'on faisait passer derrière les oreilles, et qu'on nouait ensuite sous le menton. Nous remerciâmes cet excellent dhéba du plus profond de notre cœur; car, dans les circonstances où nous nous trouvions, ce cadeau était inappréciable. En traversant la montagne de Loumma-Ri, nous avions eu déjà beaucoup à souffrir de la réverbération de la neige.

En sortant de la ville, nous rencontrâmes, comme en y entrant, les soldats de la garnison, qui attendaient au passage Ly-Kouo-Ngan pour lui faire le salut militaire. Ces hommes, rangés en file au milieu d'un épais brouillard et tenant dans la main un sabre qui reluisait dans l'obscurité, avaient quelque chose de si fantastique, que presque tous les chevaux de la caravane en furent épouvantés. Ces saluts militaires se renouvelèrent, sur la route, partout où il y avait

des soldats chinois. Ly-Kouo-Ngan en était exaspéré. Comme il ne pouvait, à cause de ses jambes malades, descendre de cheval et y remonter qu'avec de grandes difficultés, ces cérémonies étaient pour lui un véritable supplice. Il avait beau envoyer en avant un de ses soldats pour avertir qu'on ne vînt pas lui faire de réception, on n'y mettait que plus d'empressement et un plus grand appareil, car on s'imaginait que c'était par modestie qu'il voulait se soustraire aux honneurs qu'on devait rendre à sa dignité.

A quatre lis loin de Ghiamda, nous traversâmes un large et impétueux torrent sur un pont formé avec six énormes troncs de sapin non rabotés, et si mal unis ensemble, qu'on les sentait rouler sous les pieds. Personne n'osa passer à cheval, et ce fut un grand bonheur pour un des soldats de la troupe; son cheval ayant glissé sur le pont humide et tremblant, une de ses jambes de devant s'enfonça jusqu'au poitrail entre les jointures de deux arbres, où il demeura pris comme dans un étau. Si le cavalier se fût trouvé dessus, il eût été infailliblement précipité au fond du torrent et brisé sur les rochers. Après de longs et pénibles efforts, on finit par retirer ce pauvre animal de cette affreuse position. Au grand étonnement de tout le monde, il en sortit sans s'être cassé la jambe, sans même avoir reçu la moindre blessure.

Par delà ce misérable pont, nous reprîmes notre rude pèlerinage à travers des montagnes escarpées et encombrées de neige. Pendant quatre jours, nous ne rencontrâmes dans ces contrées sauvages aucun village thibétain. Tous les soirs, nous couchions dans les corps de garde chinois, auprès desquels se grou-

paient quelques cabanes de bergers, construites avec des écorces d'arbres. Pendant ces quatre jours, nous changeâmes pourtant trois fois les oulah, sans éprouver le moindre retard. Les ordres avaient été si bien donnés d'avance, qu'à notre arrivée au poste nous trouvions déjà tout disposé pour notre départ du lendemain. Si nous n'avions su que parmi ces contrées, désertes en apparence, il y avait cependant, dans les gorges des montagnes, de nombreux bergers vivant sous des tentes, il nous eût été impossible de nous expliquer cette prompte organisation des oulah. En général, ce n'a jamais été que dans les grands endroits que le service de la caravane a éprouvé des retards et des difficultés.

Le quatrième jour depuis notre départ de Ghiamda, après avoir traversé sur la glace un grand lac, nous nous arrêtâmes au poste d'*Atdza,* petit village dont les habitants cultivent quelques lambeaux de terre, dans une petite vallée entourée de montagnes dont la cime est couronnée de houx et de pins. L'Itinéraire chinois dit au sujet du lac qu'on rencontre avant d'arriver à *Atdza :* « La licorne, animal très-curieux, se trouve dans le voisinage de ce lac, qui a quarante lis de longueur. »

La licorne, qu'on a longtemps regardée comme un être fabuleux, existe réellement dans le Thibet. On la trouve souvent représentée parmi les sculptures et les peintures des temples bouddiques. En Chine même, on la voit souvent dans les paysages qui décorent les auberges des provinces septentrionales [1].

[1] Nous avons eu longtemps entre les mains un petit traité

Les habitants d'Adtza parlaient de cet animal, sans y attacher une plus grande importance qu'aux autres espèces d'antilopes qui abondent dans leurs montagnes. Nous n'avons pas eu la bonne fortune d'apercevoir de licorne durant nos voyages dans la Haute-Asie. Mais tout ce qu'on nous en a dit ne fait que confirmer les détails curieux que M. Klaproth a publiés sur ce sujet dans le nouveau *Journal asiatique*. Nous avons pensé qu'il ne serait pas hors de propos de citer ici une note intéressante, que cet orientaliste, d'une immense érudition, a ajouté à la traduction de l'*Itinéraire de Lou-Hoa-Tchou :*

« La licorne du Thibet s'appelle, dans la langue de ce pays, *sérou;* en mongol, *kéré,* et en chinois, *tou-kio-cheou*, c'est-à-dire *l'animal à une corne,* ou *kio-touan, corne droite.* Les Mongols confondent quelquefois la licorne avec le rhinocéros, nommé, en mantchou, *bodi gourgou,* et en sanscrit, *khadga,* en appelant ce dernier également *kéré.*

« La licorne se trouve mentionnée pour la première fois, chez les Chinois, dans un de leurs ouvrages qui traite de l'histoire des deux premiers siècles de notre ère. Il y est dit que le cheval sauvage, l'argali et le *kio-touan* sont des animaux étrangers à la Chine, qu'ils vivent dans la Tartarie, et qu'on se servait des cornes du dernier pour faire les arcs appelés *arcs de licorne.*

« Les historiens chinois, mahométans et mongols,

mongol d'histoire naturelle, à l'usage des enfants, où l'on voyait une licorne représentée sur une des planches dont cet ouvrage classique était illustré.

rapportent unanimement la tradition suivante, relative à un fait qui eut lieu en 1224, quand Tchinggiskhan se préparait à aller attaquer l'Indoustan. « Ce conquérant « ayant soumis le Thibet, dit l'histoire mongole, se « mit en marche pour pénétrer dans l'*Enedkek* (l'Inde). « Comme il gravissait le mont *Djadanaring*, il vit venir « à sa rencontre une bête fauve, de l'espèce appelée « *sérou*, qui n'a qu'une corne sur le sommet de la tête; « cette bête se mit trois fois à genoux devant le mo- « narque, comme pour lui témoigner son respect. « Tout le monde étant étonné de cet événement, le « monarque s'écria : L'empire de l'Indoustan est, à ce « qu'on assure, le pays où naquirent les majestueux « bouddhas et bouddhisatvas, ainsi que les puissants « bogdas, ou princes de l'antiquité; que peut donc « signifier que cette bête privée de parole me salue « comme un homme? Après ces paroles, il retourna « dans sa patrie. »

« Quoique ce fait soit fabuleux, il ne démontre pas moins l'existence d'un animal à une seule corne dans les hautes montagnes du Thibet. Il y a aussi, dans ce pays, des lieux qui tirent leur nom du grand nombre de ces animaux, qui y vivent par troupeaux, tels que le canton de *Sérou-Dziong*, c'est-à-dire *village de la Rive des Licornes*, situé dans la partie orientale de la province de Kham, vers la frontière de la Chine.

« Un manuscrit thibétain, que feu le major Lattre a eu l'occasion d'examiner, appelle la licorne le *tsopo à une corne*. Une corne de cet animal fut envoyée à Calcutta; elle avait cinquante centimètres de longueur et onze centimètres de circonférence; depuis la racine, elle allait en diminuant et se terminait en pointe. Elle

était presque droite, noire, et un peu aplatie des deux côtés; elle avait quinze anneaux, mais ils n'étaient proéminents que d'un côté.

« M. Hodgson, résident anglais dans le Népal, est enfin parvenu à se procurer une licorne, et a fixé indubitablement la question relative à l'existence de cette espèce d'antilope, appelée *tchirou* dans le Thibet méridional qui confine au Népal. C'est le même mot que *sérou*, prononcé autrement suivant les dialectes différents du nord et du midi.

« La peau et la corne, envoyées à Calcutta par M. Hodgson, appartenaient à une licorne morte dans la ménagerie du radjah du Népal. Elle avait été présentée à ce prince par le lama de *Digourtchi* (*Jikazze*), qui l'aimait beaucoup. Les gens qui amenèrent l'animal au Népal informèrent M. Hodgson que le *tchirou* se plaisait principalement dans la belle vallée ou plaine de *Tingri*, située dans la partie méridionale de la province thibétaine de *Tsang*, et qui est arrosée par l'*Arroun*. Pour se rendre du Népal dans cette vallée, on passe le défilé de *Kouti* ou *Nialam*. Les Népaliens appellent la vallée de l'Arroun *Tingri-Meïdam*, de la ville de *Tingri*, qui se trouve sur la gauche de cette rivière; elle est remplie de couches de sel, autour desquelles les *tchirous* se rassemblent en troupeaux. On décrit ces animaux comme extrêmement farouches, quand ils sont dans l'état sauvage; ils ne se laissent approcher par personne, et s'enfuient au moindre bruit. Si on les attaque, ils résistent courageusement. Le mâle et la femelle ont en général la même apparence.

« La forme du *tchirou* est gracieuse, comme celle

de tous les autres antilopes; il a aussi les yeux incomparables des animaux de cette espèce. Sa couleur est rougeâtre, comme celle du faon, à la partie supérieure du corps, et blanche à l'inférieure. Ses caractères distinctifs sont: d'abord une corne noire, longue et pointue, ayant trois légères courbures, avec des anneaux circulaires vers la base; ces anneaux sont plus saillants sur le devant que sur le derrière de la corne; puis deux touffes de crin qui sortent du côté extérieur de chaque narine; beaucoup de soie entoure le nez et la bouche, et donne à la tête de l'animal une apparence lourde. Le poil du *tchirou* est dur, et paraît creux comme celui de tous les animaux qui habitent au nord de l'Himalaya, et que M. Hodgson a eu l'occasion d'examiner. Ce poil a environ cinq centimètres de longueur; il est si touffu, qu'il présente au toucher comme une masse solide. Au-dessous du poil, le corps du *tchirou* est couvert d'un duvet très-fin et doux, comme presque tous les quadrupèdes qui habitent les hautes régions des monts Himalaya, et spécialement comme les chèvres dites *de Kachemir*.

« Le docteur Abel a proposé de donner au tchirou le nom systématique d'*antilope Hodgsonii*, d'après celui du savant qui a mis son existence hors de doute [1]. »

[1] L'antilope-licorne du Thibet est probablement l'*oryx-capra* des anciens. On le trouve encore dans les déserts de la Haute-Nubie, où on le nomme *ariel*. La licorne, en hébreu *réem* et en grec *monoceros*, telle qu'elle est représentée dans la *Bible* et dans Pline le naturaliste, ne peut être identifiée avec l'*oryx-capra*. La licorne des livres saints paraît être un pachyderme d'une force prodigieuse et d'une épouvantable férocité. Au rap-

A Atdze, nous changeâmes les oulah, quoique nous n'eussions que cinquante lis à parcourir avant d'arriver à la résidence de *Lha-Ri*. Il nous fallait des animaux frais et accoutumés à la route épouvantable que nous avions devant nous. Une seule montagne nous séparait de Lha-Ri, et pour la franchir, il était, disait-on, nécessaire de partir de grand matin si nous voulions arriver avant la nuit. Nous consultâmes l'Itinéraire, et nous y trouvâmes la jolie description que voici : « Plus loin, on passe par une grande montagne « dont les sommets s'élèvent à pic. Les glaces et les « neiges n'y fondent pas pendant les quatre saisons « de l'année. Ses abîmes ressemblent aux bords es- « carpés de la mer; souvent le vent les comble de « neige; les chemins y sont presque impraticables, « tant la descente est rapide et glissante... » Comme on le voit, ce court mais énergique aperçu ne nous promettait pas pour le lendemain une trop agréable partie de plaisir. Oh! comme nous eussions cédé volontiers notre place à quelques-uns de ces intrépides touristes, que l'amour de la neige et des glaces, des rochers et des précipices, conduit tous les ans, en cabriolet, au milieu des Alpes, ces miniatures des montagnes du Thibet.

Une chose peu propre à nous encourager, c'est que les gens de la caravane, les habitants mêmes du pays, tout le monde paraissait préoccupé et inquiet. On se demandait avec anxiété, si la neige, qui était tombée en abondance pendant cinq jours, et qui n'avait pas encore eu le temps de s'affaisser, ne rendrait pas la

port des voyageurs, elle existe dans l'Afrique centrale, et les Arabes lui donnent le nom de *aboukarn*.

montagne infranchissable; si l'on n'avait pas à craindre de s'enfoncer dans des abîmes, ou d'être écrasé par des avalanches; si, enfin, il ne serait pas prudent d'attendre quelques jours, dans l'espoir que la neige serait dispersée par le vent, ou fondue en partie par le soleil, ou solidifiée par le froid. A toutes ces questions, on n'avait que des réponses fort peu rassurantes. Afin de nous mettre à l'abri de la pusillanimité et de la présomption, nous tînmes, avant de nous coucher, un conseil auquel nous appelâmes les vieux montagnards de la contrée. Après une longue délibération, on décida, premièrement, que si le lendemain le temps était calme et serein, on pourrait se mettre en route sans témérité; secondement, que, dans l'hypothèse du départ, les bœufs à long poil chargés des bagages, et conduits par les gens du pays, précéderaient les cavaliers, afin de leur tracer, dans la neige, un chemin plus facile. La chose étant ainsi arrêtée, nous essayâmes de prendre un peu de repos, comptant médiocrement sur les avantages de ce plan, et beaucoup sur la protection de la divine Providence.

Quand nous nous levâmes, quelques étoiles brillaient encore au ciel, et luttaient contre les premières blancheurs de l'aube; le temps était d'une beauté admirable. On fit donc promptement les préparatifs du départ, et aussitôt que les dernières obscurités de la nuit furent entièrement dissipées, nous commençâmes à gravir la formidable *montagne des Esprits* (Lha-Ri). Elle s'élevait devant nous comme un immense bloc de neige, où les yeux n'apercevaient pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, pas un point noir qui vînt rompre l'uniformité de cette blancheur éblouissante.

Ainsi qu'il avait été réglé, les bœufs à long poil, suivis de leurs conducteurs, s'avancèrent les premiers, marchant les uns après les autres; puis tous les cavaliers se rangèrent en file sur leurs traces, et la longue caravane, semblable à un gigantesque serpent, déroula lentement ses grandes spirales sur les flancs de la montagne. D'abord la pente fut peu rapide; mais nous trouvâmes une si affreuse quantité de neige, que nous étions menacés, à chaque instant, d'y demeurer ensevelis. On voyait les bœufs placés à la tête de la colonne, avançant par soubresauts, cherchant avec anxiété à droite et à gauche les endroits les moins périlleux, quelquefois disparaissant tout à fait dans des gouffres, et bondissant au milieu de ces amas de neige mouvants, comme de gros marsouins dans les flots de l'Océan. Les cavaliers qui fermaient la marche trouvaient un terrain plus solide. Nous avancions pas à pas dans un étroit et profond sillon entre deux murailles de neige qui s'élevaient au niveau de notre poitrine. Les bœufs à long poil faisaient entendre leur sourd grognement, les chevaux haletaient avec grand bruit, et les hommes, afin d'exciter le courage de la caravane, poussaient tous ensemble un cri cadencé, et semblable à celui des mariniers quand ils virent au cabestan. Peu à peu la route devint tellement roide et escarpée, que la caravane paraissait en quelque sorte suspendue à la montagne. Il ne fut plus possible de rester à cheval. Tout le monde descendit, et chacun se cramponnant à la queue de son coursier, on se remit en marche avec une nouvelle ardeur. Le soleil, brillant de tout son éclat, dardait ses rayons sur ces vastes entassements de neige, et en faisait jaillir d'innombra-

bles étincelles, dont le scintillement éblouissait la vue. Heureusement, nous avions les yeux abrités sous les inappréciables lunettes dont nous avait fait cadeau le dhéba de Ghiamda.

Après de longues et indicibles fatigues, nous arrivâmes ou plutôt nous fûmes hissés sur le sommet de la montagne. Le soleil était déjà sur son déclin. On s'arrêta un instant, soit pour rajuster les selles et consolider les bagages, soit pour détacher de la semelle des bottes ces insupportables blocs de neige, qui s'y étaient amassés et solidifiés en forme de cônes reversés. Tout le monde était transporté de joie; on éprouvait une sorte de fierté d'être monté si haut, et de se trouver debout sur ce gigantesque piédestal. On aimait à suivre des yeux cette profonde et tortueuse ornière qu'on avait creusée dans la neige, et dont la teinte roussâtre se dessinait sur le blanc immaculé de la montagne.

La descente était plus escarpée que la montée; mais elle était beaucoup moins longue, et ne demandait pas les efforts que nous avions été obligés de déployer de l'autre côté du mont. L'extrême roideur de la pente était au contraire une facilité pour descendre; car il n'y avait qu'à se laisser aller; le seul danger était de rouler trop brusquement, de franchir le sentier battu, et d'aller s'engloutir pour toujours au fond de quelque abîme. Dans un semblable pays, des accidents de ce genre ne sont nullement chimériques. Nous descendîmes donc lestement, tantôt debout, tantôt assis, et sans autres mésaventures que des culbutes et de longues glissades, bien plus propres à exciter l'hilarité que la crainte des voyageurs.

Un peu avant d'arriver au bas de la montagne, toute la caravane s'arrêta sur un petit plateau où s'élevait un *obo*, ou monument bouddhique, en pierres amoncelées et surmontées de banderolles et d'ossements chargés de sentences thibétaines. Quelques énormes et majestueux sapins entouraient cet *obo*, et l'abritaient sous un magnifique dôme de verdure. « Nous voici arrivés au glacier de la montagne des Esprits, nous dit Ly-Kouo-Ngan; nous allons rire un instant. » Nous regardâmes avec étonnement le pacificateur des royaumes. « Oui, voici le glacier, voyez de ce côté... » Nous nous dirigeâmes vers l'endroit qu'il nous indiquait; nous nous penchâmes sur le bord du plateau, et nous aperçûmes un immense glacier extrêmement bombé, et bordé des deux côtés par d'affreux précipices. On pouvait entrevoir, sous une légère couche de neige, la couleur verdâtre de la glace. Nous détachâmes une pierre du monument bouddhique et nous la jetâmes sur le glacier. Un bruit sonore se fit entendre, et la pierre glissant avec rapidité, laissa sur son passage un large ruban vert. Il n'y avait pas à en douter, c'était bien là un glacier; et nous comprîmes une partie des paroles de Ly-Kouo-Ngan; mais nous ne trouvions absolument rien de risible à être obligés de voyager sur une pareille route. Ly-Kouo-Ngan avait cependant raison en tout point, et nous pûmes bientôt nous en convaincre.

On fit passer les animaux les premiers, d'abord les bœufs et puis les chevaux. Un magnifique bœuf à long poil ouvrit la marche : il avança gravement jusque sur le bord du plateau; là, après avoir allongé le cou, flairé un instant la glace, et soufflé par ses larges na-

seaux quelques épaisses bouffées de vapeur, il appliqua avec courage ses deux pieds de devant sur le glacier, et partit à l'instant comme s'il eût été poussé par un ressort. Il descendit les jambes écartées, mais aussi roides et immobiles que si elles eussent été de marbre. Arrivé au bout du glacier, il fit la culbute, et se sauva grognant et bondissant à travers des flots de neige. Tous les animaux, les uns après les autres, nous donnèrent ce spectacle, qui était réellement palpitant d'intérêt. Les chevaux faisaient en général, avant de se lancer, un peu plus de façon que les bœufs; mais il était facile de voir que les uns et les autres étaient accoutumés depuis longtemps à ce genre d'exercice.

Les hommes s'embarquèrent à leur tour, avec non moins d'intrépidité et de succès que les animaux, quoique d'après une méthode toute différente. Nous nous assîmes avec précaution sur le bord du glacier; nous appuyâmes fortement sur la glace nos talons serrés l'un contre l'autre; puis, nous servant du manche de notre fouet en guise de gouvernail, nous nous mîmes à voguer sur ces eaux glacées avec la rapidité d'une locomotive. Un marin eût trouvé que nous filions au moins douze nœuds. Dans nos longs et nombreux voyages, nous n'avions encore jamais rencontré un moyen de transport à la fois si commode, si expéditif, et surtout si rafraîchissant.

Au bas du glacier, chacun rattrapa son cheval comme il put, et nous continuâmes notre route, selon la méthode vulgaire. Après une descente peu rapide, nous laissâmes derrière nous la *montagne des Esprits,* et nous entrâmes dans une vallée parsemée çà et là de larges plaques de neige qui avaient résisté aux rayons

du soleil. Nous longeâmes pendant quelques instants les bords glacés d'une petite rivière, et nous arrivâmes enfin au poste de Lha-Ri. Il y eut à la porte de la ville, comme à Ghiamda, une réception militaire. Le dhéba du lieu vint nous offrir ses services, et nous allâmes occuper le logement qui nous avait été préparé dans une pagode chinoise, nommée *Kouang-Ti-Miao* [1], c'est-à-dire *temple du dieu de la guerre*. De Lha-Ssa à Lha-Ri, on compte mille dix lis (cent et une lieues); il y avait quinze jours que nous étions en route.

Aussitôt que nous fûmes installés dans notre habitation, il fut convenu à l'unanimité entre Ly-Kouo-Ngan, le lama Dsiamdchang et nous, qu'on s'arrêterait un jour à Lha-Ri. Quoique les oulah fussent déjà préparés, nous jugeâmes prudent de faire une courte halte, et de puiser, dans une journée de repos, les forces qui nous étaient nécessaires pour franchir encore une formidable montagne que nous devions rencontrer sur notre route.

Le gros village de Lha-Ri est bâti dans une gorge entourée de montagnes stériles et désolées; ce dis-

[1] Kouang-Ti, célèbre général qui vivait au troisième siècle; après de nombreuses et fameuses victoires, il fut mis à mort avec son fils. Les Chinois disent qu'il n'est pas mort réellement, mais qu'il monta au ciel où il prit place parmi les dieux. Les Mantchous qui règnent actuellement en Chine, l'ont nommé kouang-ti, esprit tutélaire de leur dynastie, et lui ont élevé un grand nombre de temples. On le représente ordinairement assis, ayant à sa gauche son fils Kouang-Ping qui se tient debout, et à sa droite son écuyer d'une figure brune et presque noire.

trict ne présente pas les moindres vestiges de culture, et l'on est obligé d'aller chercher ailleurs la farine de tsing-kou. Les habitants sont presque tous bergers; ils nourrissent des troupeaux de moutons, de bœufs grognants et surtout de chèvres, dont le poil fin et moelleux sert à fabriquer les *pou-lou* de première qualité, et ces belles étoffes si connues sous le nom de châles de Kachemir. Les Thibétains de Lha-Ri sont beaucoup moins civilisés que ceux de Lha-Ssa : leur physionomie a quelque chose de dure et de sauvage; ils sont habillés salement; leurs maisons ne sont que de grandes masures informes, construites avec de la pierre brute et grossièrement enduites de limon. On remarque pourtant, sur les flancs de la montagne, un peu au-dessus du village, un vaste couvent bouddhique dont le temple est assez beau : un kampo est supérieur de cette lamaserie, et en même temps administrateur temporel du canton. Les nombreux lamas de Lha-Ri mènent une vie paresseuse et abjecte; nous les avons vus, à toute heure du jour, couchés ou accroupis en grand nombre dans les quartiers de la ville, essayant de réchauffer, aux rayons du soleil, leurs membres à moitié couverts de quelques haillons rouges et jaunes; c'était un spectacle dégoûtant.

A Lha-Ri, le gouvernement chinois entretient un magasin de vivres, confié à l'administration d'un mandarin lettré portant le titre de *leang-taï* (fournisseur), et décoré du globule de cristal blanc. Le leang-taï est chargé de distribuer la solde aux divers corps de garde échelonnés sur la route; on compte de Lha-Ssa aux frontières de la Chine six magasins de vivres. Le premier et le plus important est à Lha-Ssa; le leang-

taï de cette ville a inspection sur les cinq autres, et reçoit un traitement annuel de soixante et dix onces d'argent, tandis que ses collègues n'en ont que soixante. L'entretien du magasin de vivres de Lha-Ssa coûte tous les ans au gouvernement chinois la somme de quarante mille onces d'argent; l'entretien de celui de Lha-Ri ne va qu'à huit mille onces. La garnison de cette dernière ville se compose de cent trente soldats, ayant à leur tête un *tsien-tsoung*, un *pa-tsoung* et un *wei-wei*.

Le lendemain de notre arrivée à Lha-Ri, le leang-taï ou fournisseur, au lieu de venir saluer officiellement l'état-major de la caravane, se contenta de nous envoyer, en guise de carte de visite, une feuille de papier rouge où étaient inscrits les caractères de son nom; il fit ajouter, par son commissionnaire, qu'une grave maladie le retenait dans sa chambre. Ly-Kouo-Ngan nous dit à voix basse et avec un sourire plein de de malice: « Le leang-taï sera guéri quand nous serons partis. » Aussitôt que nous fûmes seuls, il s'écria : « Ah! je m'en doutais bien;... toutes les fois qu'une caravane passe, le leang-taï Sué (nom du mandarin) est à l'agonie; c'est un fait connu de tout le monde. D'après les rites, il aurait dû nous préparer aujourd'hui un festin de première classe, et c'est pour s'en dispenser qu'il fait le malade. Le leang-taï Sué est l'homme le plus avare qu'on puisse imaginer; il est toujours vêtu comme un porteur de palanquin, il mange du tsamba comme un barbare du Thibet; jamais il ne fume, jamais il ne joue, jamais il ne boit de vin; le soir sa maison n'est pas éclairée; il se met au lit à tâtons, et se lève toujours très-tard, de peur d'avoir

faim de trop bonne heure. Oh! un être comme cela n'est pas un homme, c'est un œuf de tortue. L'ambassadeur Ki-Chan veut le casser, et il fera bien; est-ce que dans votre pays vous avez des leang-taï de ce genre? — Quelle question! les leang-taï du royaume de France ne se couchent jamais sans chandelle, et quand les oulah passent chez eux, ils ne manquent jamais de préparer un bon dîner.—Ah! c'est cela;... voilà les rites! mais ce *Sué-Mou-Tchou...* » A ces mots, nous ne pûmes nous empêcher de partir d'un grand éclat de rire. « A propos, savez-vous pourquoi le leang-taï est appelé *Sué-Mou-Tchou?* — Ce nom nous paraît bien ignoble. — Ignoble, c'est vrai; mais il fait allusion à une anecdote bien singulière. Le leang-taï Sué, avant d'être envoyé à Lha-Ri, exerçait le mandarinat dans un petit district de la province du *Kiang-Si*. Un jour, deux hommes du peuple se présentèrent à son tribunal, et le prièrent de prononcer son jugement au sujet d'une truie dont ils se contestaient mutuellement la propriété. Le juge Sué prononça ainsi son arrêt : Ayant séparé la vérité du mensonge, je vois clairement que cette truie n'est ni à toi, ni à toi... Je déclare donc qu'elle m'appartient : qu'on respecte ce jugement! Les satellites du tribunal allèrent s'emparer de la truie, et le juge la fit vendre au marché voisin. Depuis cet événement, le mandarin Sué est appelé partout *Sué-Mou-Thou* (c'est-à-dire *Sué la Truie*). » Le récit de cette aventure nous fit vivement regretter d'être obligés de nous mettre en route sans voir la physionomie de cet intéressant personnage.

Nous quittâmes la ville de Lha-Ri avec un temps variable; notre première journée de marche ne fut

que de soixante lis, et n'offrit de remarquable qu'un grand lac auquel on donne huit lis de largeur et dix de longueur : il était glacé, et nous pûmes le traverser avec beaucoup de facilité, grâce à une légère couche de neige dont il était recouvert. Nous logeâmes dans un pauvre hameau nommé *Tsa-Tchou-Ka*, non loin duquel on trouve des eaux thermales; les Thibétains vont s'y baigner, et ne manquent pas de leur attribuer des propriétés merveilleuses.

Le lendemain, nous eûmes une grande journée de fatigues et de tribulations : nous traversâmes la montagne de Chor-Kou-La, qui, par sa hauteur et ses escarpements, peut avantageusement rivaliser avec celle de Lha-Ri. Nous en commencâmes l'ascension le cœur plein d'anxiété; car le ciel gris et lourd qui pesait sur nous semblait nous présager du vent ou de la neige; la miséricorde de Dieu nous préserva de l'un et de l'autre. Vers le milieu du jour, il s'éleva un petit vent du nord dont la piquante froidure nous eut bientôt fendillé la peau du visage; mais il ne fut pas assez fort pour soulever les épaisses couches de neige qui enveloppaient la montagne. Quand nous fûmes parvenus au sommet, nous nous reposâmes un instant à l'abri d'un grand *obo* en pierres, et nous déjeunâmes en fumant une pipe de tabac; pendant ce frugal repas, le mandarin Ly-Kouo-Ngan nous dit que du temps des guerres de Kien-Long contre le Thibet, les troupes chinoises, aigries par les fatigues et les privations d'un long voyage, s'étaient mutinées en franchissant le Chor-Kou-La. « C'est sur ce plateau, nous dit-il, que les soldats s'emparèrent de leurs chefs, et après les avoir garottés, les menacèrent de les précipiter

dans ce gouffre, si on ne leur promettait pas une augmentation de solde. Les généraux ayant pris l'engagement de faire droit aux réclamations de l'armée, la sédition s'apaisa, les mandarins furent mis en liberté, et on continua tranquillement la route jusqu'à Lha-Ri. Aussitôt qu'on fut arrivé dans cette ville, les généraux tinrent leur promesse, on augmenta la solde; mais en même temps ces troupes insubordonnées furent impitoyablement décimées.—Et que dirent les soldats? demandâmes-nous à Ly-Kouo-Ngan. — Ceux sur qui le sort ne tomba pas rirent beaucoup, et trouvèrent que les chefs avaient eu une grande habileté. »

En quittant le sommet de Chor-Kou-La, on suit une route peu inclinée et on continue à voyager pendant plusieurs jours sur les hauteurs d'un immense massif dont les nombreux rameaux étalent au loin leurs cimes aiguës et les faces escarpées de leurs pics. Depuis Lha-Ssa jusqu'à la province du Sse-Tchouen, dans toute l'étendue de cette longue route, on ne voit jamais que de vastes chaînes de montagnes, entrecoupées de cataractes, de gouffres profonds et d'étroits défilés. Ces montagnes sont tantôt entassées pêle-mêle, et présentent à la vue les formes les plus bizarres et les plus monstrueuses : tantôt elles sont rangées et pressées symétriquement les unes contre les autres, comme les dents d'une immense scie; ces contrées changent d'aspect à chaque instant, et présentent aux yeux des voyageurs des tableaux d'une variété infinie. Cependant, au milieu de cette inépuisable diversité, la vue continuelle des montagnes répand sur la route une certaine uniformité qui finit par

devenir fatigante. Une relation détaillée d'un voyage dans le Thibet pouvant par contre-coup se ressentir de cette monotonie, nous nous abstiendrons, de peur de tomber dans de trop fastidieuses répétitions, de parler des montagnes ordinaires; nous nous contenterons de mentionner les plus fameuses, celles qui, selon l'expression des Chinois, *réclament la vie des voyageurs*. Cette manière, d'ailleurs, sera assez conforme au style des habitants de ces contrées montagneuses, qui nomment plaine tout ce qui ne va pas se perdre dans les nuages, et chemin uni tout ce qui n'est pas précipice ou labyrinthe.

Les hautes régions que nous suivîmes, après avoir franchi le Chor-Kou-La, sont considérées dans le pays comme une route plane. « D'ici à *Alan-To*, nous dirent les gens de l'escorte thibétaine, il n'y a pas de montagne; le chemin est partout comme cela... ; » et ils nous montraient la paume de leur main... « Cependant, ajoutaient-ils, il est nécessaire d'user de beaucoup de précautions; car les sentiers sont quelquefois étroits et glissants. » Or, voici ce qu'était cette route plane et unie comme la paume de la main. Aussitôt que l'on a quitté les sommités du Chor-Kou-La, on rencontre une longue série de gouffres épouvantables, bordés des deux côtés par des montagnes taillées perpendiculairement, et s'élevant comme deux grandes murailles de roche vive. Les voyageurs sont obligés de longer ces profonds abîmes, en suivant à une grande hauteur un rebord si étroit, que souvent les chevaux trouvent tout juste la place nécessaire pour poser leurs pieds. Dès que nous vîmes les bœufs de la caravane s'acheminer sur cet horrible passage, et que

nous entendîmes le sourd mugissement des eaux s'élever des profondeurs de ces gouffres, nous fûmes saisis d'épouvante et nous descendîmes de cheval. Mais tout le monde nous cria aussitôt de remonter. On nous dit que les chevaux, accoutumés à un semblable voyage, auraient le pied plus sûr que nous; qu'il fallait les laisser aller à volonté, nous contenant de nous tenir solidement sur les étriers, et d'éviter de regarder à côté de nous. Nous recommandâmes notre âme à Dieu, et nous nous mîmes à la suite de la colonne. Nous ne tardâmes pas à nous convaincre qu'il nous eût été en effet impossible de garder longtemps l'équilibre sur ce terrain glissant et scabreux. Il nous semblait toujours qu'une force invincible nous attirait vers ces abîmes insondables. De peur d'être saisis par le vertige, nous tenions la tête tournée contre la montagne, dont la coupure était quelquefois tellement droite et unie, qu'elle n'offrait pas même un étroit rebord où les chevanx pussent placer leur pied. On passait alors sur de gros troncs d'arbres couchés sur des pieux enfoncés horizontalement dans la montagne. A la seule vue de ces ponts affreux, nous sentions une sueur glacée ruisseler de tous nos membres. Cependant il fallait toujours avancer, car reculer ou descendre de cheval étaient deux choses absolument impossibles.

Après être restés pendant deux jours entiers perpétuellement suspendus entre la vie et la mort, nous quittâmes enfin cette route, la plus horrible et la plus dangereuse qu'on puisse imaginer, et nous arrivâmes à Alan-To. Tout le monde était transporté de joie, et on se félicitait mutuellement de n'avoir pas roulé dans

l'abîme. Chacun racontait, avec une sorte d'exaltation fébrile, les terreurs qu'il avait éprouvées dans les passages les plus difficiles. Le dhéba de Alan-To, en apprenant qu'aucun homme n'avait péri, trouva que la caravane avait eu un bonheur inouï. Trois bœufs chargés de bagages avaient bien été engloutis; mais ces accidents ne comptaient pas, ils ne valaient pas la peine qu'on s'en occupât. Ly-Kouo-Ngan nous dit qu'il n'avait jamais traversé le défilé de Alan-To, sans être témoin d'affreux malheurs. Dans son voyage précédent, quatre soldats avaient été précipités du haut de la montagne avec les chevaux qu'ils montaient. Tout le monde avait à raconter des catastrophes, dont le simple récit faisait dresser les cheveux sur la tête. On s'était abstenu de nous parler à l'avance de tout cela, de peur que nous ne voulussions pas continuer la route. Au fait, s'il nous eût été donné d'entrevoir, depuis Lha-Ssa, les abîmes épouvantables de Alan-To, il est probable que l'ambassadeur Ki-Chan eût difficilement réussi à nous faire entreprendre ce voyage.

De Alan-To, où l'on changea les oulah, nous descendîmes, à travers une épaisse forêt de sapins, dans une vallée, où nous nous arrêtâmes, après quatre-vingt-dix lis de marche, dans un village nommé *Lang-Ki-Tsoung*. Ce poste est un des plus pittoresques et des plus agréables que nous ayons rencontré sur toute notre route. Il est situé au milieu d'une plaine, bornée de tous côtés par des montagnes peu élevées, et dont les flancs sont couverts d'arbres de haute futaie. La campagne est assez fertile, et les Thibétains de cette contrée paraissent la cultiver avec beaucoup de soin.

Les champs sont arrosés par un ruisseau abondant, dont les eaux charrient une grande quantité de paillettes d'or. C'est pour cette raison que les Chinois donnent à cette vallée le nom de *Kin-Keou,* c'est-à-dire *Gorge-d'Or.*

Les maisons de *Lang-Ki-Tsoung* sont d'une construction extrêmement remarquable; il n'y entre absolument que des troncs d'arbre dépouillés de leur écorce, et dont on a retranché les deux extrémités, afin qu'ils aient à peu près la même dimension dans toute leur longueur. D'énormes pieux sont d'abord plantés en terre, à une grande profondeur; la partie qui s'élève au-dessus du sol a tout au plus deux pieds de hauteur. Sur ces pieux, on arrange ensuite horizontalement, et les uns à côté des autres, les troncs de sapin qu'on a déjà préparés; cela forme comme la base et le plancher de la maison. Des troncs semblables aux premiers, et placés les uns au-dessus des autres, servent à construire des murs remarquables par leur épaisseur et leur solidité. Le toit est encore fait avec des troncs recouverts de larges écorces d'arbre, qu'on dispose comme des ardoises. Ces maisons ressemblent entièrement à d'énormes cages dont tous les barreaux seraient étroitement serrés les uns contre les autres. Si entre les jointures il se trouve quelques légers interstices, on les bouche avec de la fiente de bœuf. On fait quelquefois, d'après cette méthode, des habitations très-grandes et à plusieurs étages; elles sont très-chaudes, et toujours à l'abri de l'humidité. Elles ont seulement l'inconvénient d'avoir un plancher très-inégal et extrêmement désagréable. Si jamais il prend fantaisie

aux habitants de *Lang-Ki-Tsoung* d'adopter l'usage de donner des bals à domicile, ils seront peut-être obligés de modifier un peu leur système de construction.

Pendant que nous attendions avec patience et en silence, au milieu de notre grande cage, qu'on voulût bien nous servir à souper, le dhéba de *Lang-Ki-Tsoung* et le caporal du corps de garde chinois vinrent nous annoncer qu'ils avaient une petite affaire à régler. « Quelle affaire? s'écria Ly-Kouo-Ngan d'un ton plein d'emportement; quelle affaire?... Je comprends, vos oulah ne sont pas prêts. — Ce n'est pas cela, répondit le dhéba; jamais, à *Lang-Ki-Tsoung*, les oulah n'ont fait attendre personne. Vous les aurez ce soir, si vous voulez; mais je dois vous avertir que la montagne de *Tanda* est infranchissable; pendant huit jours consécutifs, il est tombé une si grande abondance de neige, que les chemins ne sont pas encore ouverts. « Nous avons bien passé le Chor-Kou-La, pourquoi ne franchirions-nous pas également le Tanda? — Qu'est-ce que le Chor-Kou-La auprès du Tanda? Ces montagnes ne peuvent pas se comparer entre elles. Hier, trois hommes du district de Tanda ont voulu s'aventurer sur la montagne, et deux ont disparu dans les neiges; le troisième est arrivé ici ce matin, seul et à pied, car son cheval a été aussi englouti... Au reste, ajouta le dhéba avec une gravité un peu sauvage, vous pouvez partir quand vous voudrez; les oulah sont à vos ordres; mais vous serez obligés de payer les bœufs et les chevaux qui mourront en route. » Après avoir formulé ainsi son *ultimatum*, le diplomate thibétain nous tira la langue, se grata l'oreille et sortit.

Pendant que le pacificateur des royaumes, le lama Dsiamdchang et quelques autres personnages expérimentés de la caravane discutaient avec emportement la question du départ, nous prîmes l'Itinéraire chinois et nous y lûmes le passage suivant : « La « montagne de Tanda est extrêmement escarpée et « difficile à gravir; un ruisseau y découle en serpen- « tant par un étroit ravin; pendant l'été son lit est « fangeux et glissant, et pendant l'hiver il est cou- « vert de glace et de neige. Les voyageurs, armés de « bâtons, les traversent les uns après les autres « comme une file de poissons... C'est le passage le « plus difficile sur tout le chemin qui conduit à Lha- « Ssa. » A la lecture de cette dernière phrase, le livre nous tomba des mains... Après un moment de stupeur, nous reprîmes le livre pour bien nous assurer si nous avions lu exactement; nous ne nous étions pas trompés, il y avait en toutes lettres : « C'est le passage « le plus difficile sur tout le chemin qui conduit à « Lha-Ssa. » La perspective d'avoir à suivre une route encore plus difficile que celle de Alan-To avait de quoi nous figer le sang dans les veines. L'ambassadeur Ki-Chan, nous disions-nous, est évidemment un lâche assassin. N'ayant pas osé nous tuer à Lha-Ssa, il nous a envoyés mourir au milieu des neiges... Cet accès de découragement ne dura qu'un instant; Dieu, dans sa bonté, nous rendit peu à peu toute notre énergie, et nous nous levâmes pour prendre part à la discussion qui s'était engagée autour de nous; il fut résolu que, le lendemain, quelques hommes de la caravane partiraient avant le jour pour aller sonder la profondeur de la neige, et s'assurer par

leurs propres yeux du véritable état des choses.

Vers midi, les explorateurs de la route furent de retour, et annoncèrent que le mont Tanda était infranchissable. Cette nouvelle désola tout le monde; nous-mêmes, quoique ordinairement peu pressés, nous en fûmes assez contrariés. Le temps était beau; et nous pouvions craindre, si nous n'en profitions pas, d'avoir plus tard de nouvelles neiges, et de voir ainsi notre départ indéfiniment ajourné. Pendant que nous délibérions avec anxiété sur le parti que nous avions à prendre, le dhéba du lieu vint nous tirer d'embarras : il nous proposa d'envoyer un troupeau de bœufs fouler pendant deux jours la neige qui encombrait le chemin de la montagne. « Avec cette précaution, nous dit-il, si le temps se maintient toujours dans le même état, je crois que vous pourrez, sans crainte, vous mettre en route. » La proposition du dhéba fut accueillie par tout le monde avec empressement et reconnaissance.

En attendant que les bœufs à long poil nous eussent tracé un chemin, nous goûtâmes à Lang-Ki-Tsoung quelques jours d'un repos agréable et salutaire. Les Thibétains de cette vallée étaient de mœurs plus douces et plus civilisées que ceux que nous avions rencontrés depuis notre départ de Lha-Ri; matin et soir, ils fournirent abondamment aux frais de notre cuisine; ils nous apportaient des faisans, de la viande de cerf, du beurre frais, et une espèce de petit tubercule sucré qu'ils allaient recueillir sur les montagnes. La prière, la promenade et quelques parties d'échecs contribuèrent à nous faire trouver délicieuses ces journées d'attente. Le jeu d'échecs dont

nous nous servions nous avait été donné par le régent de Lha-Ssa; les pièces étaient en ivoire, et représentaient divers animaux sculptés avec assez de délicatesse. Les Chinois, comme on sait, sont passionnés pour les échecs; mais leur jeu diffère beaucoup du nôtre. Les Tartares et les Thibétains connaissent aussi les échecs, et, chose étonnante, leur échiquier est absolument semblable au nôtre; leurs pièces, quoique de forme différente, ont la même valeur que les nôtres et suivent la même marche; enfin les règles du jeu sont en tout point identiques. Ce qu'il y a encore de plus surprenant, c'est que ces peuples disent *chik* lorsqu'ils font échec à une pièce, et *mat* lorsque la partie est terminée. Ces expressions, qui ne sont ni thibétaines ni mongoles, sont néanmoins employées par tout le monde, sans que personne puisse expliquer leur origine et leur véritable signification. Les Thibétains et les Tartares n'étaient pas peu surpris, quand nous leur apprenions que, dans notre pays, on disait également *échec* et *mat*. Il serait assez curieux de faire l'archéologie du jeu d'échecs, de rechercher son origine, sa marche chez les différents peuples, son introduction dans la Haute-Asie, avec les mêmes règles et les mêmes locutions techniques qu'on retrouve en Europe. Ce travail appartient de droit au *Palamède,* revue française des échecs. Nous avons rencontré, parmi les Tartares, des joueurs d'échecs de la première force; ils jouent brusquement, et avec moins d'application, ce me semble, que les Européens, mais leurs coups n'en sont pas moins sûrs.

Après trois jours de repos, le dhéba de Lang-Ki-

Tsoung nous ayant annoncé que les bœufs à long poil avaient suffisamment foulé les sentiers de la montagne, nous nous mîmes en route; le ciel était sombre, et le vent soufflait avec assez de force. Dès que nous fûmes arrivés au pied du Tanda, nous aperçumes une longue traînée noirâtre, qui, semblable à une immense chenille, se mouvait lentement sur les flancs escarpés de la montagne. Les conducteurs de Lang-Ki-Tsoung nous dirent que c'était une troupe de lamas qui revenait du pèlerinage de Lha-Ssa-Morou, et qui avait campé pendant la nuit à l'extrémité de la vallée. La vue de ces nombreux voyageurs ranima notre courage, et nous entreprîmes avec ardeur l'ascension de la montagne. Avant que nous fussions arrivés au sommet, le vent se mit à souffler avec impétuosité et à bouleverser la neige : on eût dit que la montagne tout entière entrait en décomposition; la montée devenait si escarpée, que ni hommes ni animaux n'avaient plus la force de grimper. Les chevaux s'abattaient presque à chaque pas; et s'ils n'eussent été retenus par de grands amas de neige, plus d'une fois ils eussent rapidement roulé jusqu'à la vallée de Lang-Ki-Tsoung. M. Gabet, qui ne s'était jamais bien remis de la maladie que lui avait occasionnée notre premier voyage, fut sur le point de ne pouvoir arriver au haut du Tanda; n'ayant plus la force de se tenir cramponné à la queue de son cheval, il tomba d'épuisement, et resta presque entièrement enseveli dans la neige. Les hommes de l'escorte thibétaine allèrent à son secours, et parvinrent, après de longs et pénibles efforts, à le hisser jusqu'au sommet; il y arriva plus mort que vif : sa figure était livide, et

sa poitrine haletante faisait entendre un bruit semblable au râle de la mort.

Nous rencontrâmes sur le plateau de la montagne les lamas pèlerins qui nous avaient précédés; ils étaient tous couchés dans la neige, ayant à côté d'eux leur long bâton ferré. Quelques ânes, chargés de bagages, étaient serrés les uns contre les autres, grelottant au vent et portant bas leurs longues oreilles. Quand tout le monde eut suffisamment repris haleine, on se remit en route. La descente étant presque perpendiculaire, il n'était besoin que de se coucher et de s'abandonner à son propre poids pour être assuré de faire rapidement du chemin. La neige, dans cette circonstance, nous fut plutôt favorable que nuisible; elle formait, au-dessus des aspérités du sol, un épais tapis qui nous permettait de rouler impunément. On n'eut à déplorer que la perte d'un âne, qui, voulant trop s'écarter de la route tracée, alla se précipiter dans un abîme.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Tanda, le mandarin Ly-Kouo-Ngan secoua la neige dont ses habits étaient couverts, se coiffa de son chapeau de cérémonie, et se rendit, accompagné de tous ses soldats, à une petite pagode chinoise que nous avions rencontrée à l'entrée du village. On rapporte que, du temps des guerres de Kien-Long contre les Thibétains, un des leang-taï, chargé d'approvisionner l'armée chinoise, franchissait pendant l'hiver la montagne de Tanda pour se rendre à Lha-Ri. En passant sur les bords d'un abîme rempli de neige, un bœuf à long poil laissa tomber une caisse d'argent dont il était chargé; à cette vue, le leang-taï sauta de cheval, se

précipita sur la caisse, qu'il étreignit dans ses bras, et roula, sans lâcher son trésor, jusqu'au fond de l'abîme. La tradition ajoute qu'au printemps, la neige étant fondue, on retrouva le leang-taï debout sur sa caisse d'argent. L'empereur Kien-Long, pour honorer le dévouement de ce fournisseur, qui n'avait pas voulu se séparer du dépôt qui lui avait été confié, le nomma esprit de la montagne de Tanda et lui fit élever une pagode dans le village. Les mandarins qui font le voyage de Lha-Ssa ne manquent jamais d'aller visiter ce temple, et de se prosterner trois fois devant l'idole du leang-taï. Les empereurs chinois sont dans l'usage de diviniser ainsi les officiers civils ou militaires, dont la vie a été signalée par quelque fait mémorable; le culte qu'on leur rend constitue la religion officielle des mandarins.

En quittant le village de Tanda, on voyage pendant soixante lis dans une plaine nommée *Pian-Pa,* et qui, selon l'Itinéraire chinois, *est la plus étendue du Thibet.* Si cette observation est exacte, il faut que le Thibet soit un pays bien abominable; car, d'abord, cette prétendue plaine est toujours entrecoupée de collines et de ravins, puis elle est si peu large, qu'en voyageant au milieu on peut très-bien distinguer un homme placé au pied des montagnes environnantes. Après la plaine de Pian-Pa, on suit, pendant cinquante lis, les sinuosités d'un petit ruisseau serpentant parmi les montagnes, et l'on arrive à *Lha-Dze* où l'on change les oulah.

De Lha-Dze au poste de *Barilang,* il y a cent lis de marche : les deux tiers de la route sont occupés par la fameuse montagne *Dchak-La;* elle est du nombre

de celles qui sont réputées meurtrières, et que les Chinois nomment *Yao-Ming-Ti-Chan*, c'est-à-dire *montagne qui réclame la vie*. Nous en effectuâmes l'ascension et la descente sans accident. Nous nous sentîmes même assez peu fatigués; car nous commencions à nous faire au rude métier d'escalader journellement des montagnes.

De Barilang, nous suivîmes une route assez facile, d'où l'on apercevait çà et là la fumée s'élever de quelques pauvres habitations thibétaines isolées dans les gorges des montagnes. Nous rencontrâmes plusieurs tentes noires, et de nombreux troupeaux de bœufs à long poil. Après cent lis de marche, nous arrivâmes à *Chobando*.

Chobando est une petite ville dont les maisons et les lamaseries, peintes avec une dissolution d'ocre rouge, offrent de loin un aspect bizarre et assez agréable. La ville est adossée à une montagne, et se trouve enfermée, sur le devant, par une rivière peu large, mais profonde : on la passe sur un pont de bois, qui tremble et gémit sous les pas des voyageurs, et paraît à chaque instant vouloir se disloquer. Chobando est le poste militaire le plus important qu'on rencontre après avoir quitté Lha-Ri : il est composé de vingt-cinq soldats, et d'un officier portant le titre de tsien-tsoung. Ce mandarin militaire était un ami intime de Ly, le pacificateur des royaumes : ils avaient servi ensemble pendant plusieurs années sur les frontières du Gorkha. Nous fûmes invités à souper chez le tsien-tsoung, qui trouva le moyen de nous servir, au milieu de ces contrées sauvages et montagneuses, un repas splendide, où étaient étalées des friandises chinoises

de toutes sortes. Pendant le souper, les deux frères d'armes se donnèrent la satisfaction de parler longuement de leurs vieilles aventures.

Au moment où nous allions nous coucher, deux cavaliers, portant une ceinture garnie de grelots, arrivèrent dans la cour de l'hôtellerie; ils s'arrêtèrent quelques minutes et repartirent au grand galop. On nous dit que c'était le courrier extraordinaire, porteur des dépêches que l'ambassadeur Ki-Chan envoyait à Péking. Il était parti de Lha-Ssa depuis six jours seulement, et avait déjà parcouru plus de deux mille lis (deux cents lieues). Ordinairement, les dépêches ne mettent que trente jours pour aller de Lha-Ssa à Péking : cette célérité ne paraîtra pas sans doute prodigieuse, surtout si on la compare à celle des courriers d'Europe; mais si l'on fait attention à l'excessive difficulté des chemins, on la trouvera peut-être assez étonnante. Les estafettes accélérées, qui font le service des postes dans le Thibet, voyagent jour et nuit; ils sont toujours deux, un soldat chinois et un guide thibétain. A chaque cent lis à peu près, ils trouvent sur la route des chevaux de rechange; mais les hommes se remplacent moins souvent. Ces courriers voyagent attachés sur leurs selles avec de larges courroies. Ils ont l'habitude d'observer un jour de jeûne rigoureux avant de monter à cheval, et, pendant tout le temps qu'ils sont en course, ils se contentent d'avaler deux œufs à la coque chaque fois qu'ils arrivent à un relais. Les hommes qui font ce pénible métier parviennent rarement à un âge avancé : beaucoup se précipitent dans les abîmes, ou demeurent ensevelis sous la neige. Ceux qui échappent aux

accidents de la route meurent victimes des maladies qu'ils contractent facilement au milieu de ces contrées meurtrières. Nous n'avons jamais compris comment ces courriers pouvaient voyager de nuit parmi ces montagnes du Thibet, où, presque à chaque pas, on rencontre d'affreux précipices.

On remarque à Chobando deux couvents bouddhiques, où résident de nombreux lamas appartenant à la secte du bonnet jaune. Dans un de ces couvents, il y a une grande imprimerie, qui fournit les livres sacrés aux lamaseries de la province de Kham.

De Chobando, après deux longues et pénibles journées de marche dans les sinuosités des montagnes, et à travers d'immenses forêts de pins et de houx, on arrive à *Kia-Yu-Kiao*. Ce village est construit sur les bords escarpés du fleuve *Souk-Tchou* qui coule entre deux montagnes, et dont les eaux sont larges, profondes et rapides. A notre arrivée, nous trouvâmes les habitants de *Kia-Yu-Kiao* plongés dans la désolation; il y avait peu de temps qu'un grand pont de bois, jeté sur le fleuve, s'était écroulé. Deux hommes et trois bœufs, qui se trouvaient dessus au moment de sa chute, avaient péri dans les eaux. Nous pûmes voir encore les débris de ce pont, construit avec de grands troncs d'arbre : le bois, entièrement pourri, annonçait que le pont était tombé de vétusté. A la vue de ces tristes ruines, nous remerciâmes la Providence de nous avoir retenus pendant trois jours devant la montagne de Tanda. Si nous fussions arrivés à Kia-Yu-Kiao avant la chute du pont, il se serait probablement affaissé sous le poids de la caravane.

Contre notre attente, cet accident n'apporta aucun

retard à notre voyage. Le dhéba du lieu se hâta de faire construire un radeau, et le lendemain nous pûmes, aussitôt que parut le jour, continuer notre route. Les hommes, les bagages et les selles traversèrent le fleuve en radeau, et les animaux à la nage.

Trente lis après avoir quitté Kia-Yu-Kiao, nous rencontrâmes un pont en bois suspendu sur un affreux précipice. Ayant l'imagination encore pleine du malheur de Kia-Yu-Kiao, nous sentîmes, à la vue de ce passage périlleux, un frisson de terreur courir par tous nos membres. Par précaution, on fit d'abord passer les animaux les uns après les autres : le pont gémit, chancela sous leurs pas, mais il tint bon; les hommes vinrent ensuite. On avançait tout doucement sur la pointe des pieds, et en se faisant léger autant qu'il était possible. Tout le monde passa sans accident, et la caravane se remit en marche dans l'ordre accoutumé. Après avoir gravi une montagne peu haute, mais rocailleuse et escarpée, au pied de laquelle bondissait un torrent impétueux, nous allâmes loger à *Wa-Ho-Tchaï,* station composée d'un corps de garde, d'un petit temple chinois, et de trois ou quatre maisons thibétaines.

Dès que nous fûmes arrivés, la neige se mit à tomber par gros flocons. Ailleurs, un pareil temps eût été seulement désagréable; mais à Wa-Ho-Tchaï, il était calamiteux. Nous avions à faire le lendemain une étape de cent cinquante lis, sur un plateau fameux dans tout le Thibet. L'Itinéraire nous donnait, sur cette route, les détails suivants : « Sur la montagne « *Wa-Ho* se trouve un lac. Pour qu'on ne s'égare « pas dans les brouillards épais qui règnent ici, on a

« établi sur les hauteurs des signaux en bois. Quand « la montagne est couverte d'une neige profonde, on « se guide par ces signaux ; mais il faut se garder d'y « faire du bruit, et ceux qui y passent doivent s'ab- « stenir de proférer la moindre parole ; sans cela, la « glace et la grêle se précipiteraient sur eux en abon- « dance, et avec une célérité étonnante. Sur toute la « montagne, on ne trouve ni quadrupèdes ni oiseaux ; « car elle est gelée pendant les quatre saisons de l'an- « née : sur ses flancs, et à cent lis de distance, il n'y « a aucune habitation. Beaucoup de soldats chinois et « de Thibétains y meurent de froid... »

Les soldats du corps de garde de Wa-Ho-Tchaï, ayant vu que le temps était sérieusement tourné à la neige, ouvrirent les portes de la petite pagode, et allumèrent une foule de petites chandelles rouges devant une idole menaçante, brandissant un glaive de sa main droite, et tenant de l'autre un arc et un faisceau de flèches. Ils frappèrent ensuite, à coups redoublés, sur un petit tam-tam, et exécutèrent des roulements sur un tambourin. Ly-Kouo-Ngan se revêtit de son costume officiel, et alla se prosterner devant l'idole. Quand il fut de retour, nous lui demandâmes en l'honneur de qui on avait élevé cette pagode. « Mais c'est la pagode du *kiang-kian* [1] *Mao-Ling*. — Et qu'a donc fait ce kiang-kian pour être ainsi honoré? — Oh! je vois que vous ne connaissez pas cet événement des temps pas-

[1] Les *kiang-kian* sont les plus hauts dignitaires de la hiérarchie militaire en Chine ; ils sont décorés du globule rouge. Chaque province a un *kiang-kian*, qui en est le chef militaire, et un *tsoung-tou*, ou vice-roi, qui en est le premier mandarin lettré.

sés;... je vais vous le raconter. Au temps du règne de Khang-Hi, l'empire était en guerre avce le Thibet. Mao-Ling fut envoyé contre les rebelles en qualité de généralissime. Au moment où il allait passer la montagne Wa-Ho, avec un corps de quatre mille hommes, des gens du pays, qui lui servaient de guide, l'avertirent qu'en traversant la montagne, tout le monde devait garder le silence sous peine d'être enseveli sous la neige. Le kiang-kian promulgua aussitôt un édit pour prévenir ses soldats, et l'armée se mit en marche sans bruit et dans le plus profond silence. Comme la montagne était trop étendue pour que des soldats, chargés de bagages, pussent la traverser en un seul jour, on campa sur le plateau. Conformément à la règle établie pour les grandes villes de l'empire, et pour les campements en temps de guerre, dès que la nuit fut close, on tira un coup de canon. Mao-Ling n'avait pas osé enfreindre cette règle de la discipline militaire. A peine le canon eut-il retenti, que d'énormes blocs de neige se précipitèrent du haut du ciel sur la montagne. Le kiang-kian et tous ses soldats furent ensevelis dans la neige, sans qu'on ait jamais pu retrouver leurs cadavres : il n'y eut de sauvés que le cuisinier et trois domestiques de Mao-Ling, qui avaient pris les devants, et étaient arrivés le jour même au village où nous sommes actuellement. L'empereur Kang-Hi a créé le kiang-kian Mao-Ling génie tutélaire de la montagne Wa-Ho, et lui a fait construire cette pagode, à la charge de protéger les voyageurs contre la neige. »

Ly-Kouo-Ngan ayant terminé son histoire, nous lui demandâmes quel était l'être puissant qui envoyait

cette quantité épouvantable de grêle, de glace et de neige, quand on s'avisait de faire du bruit en traversant le mont Wa-Ho. « C'est tout simple, nous répondit-il ; ce ne peut être que l'esprit de la montagne, le *Hia-Ma-Tching-Chin* (le crapaud divinisé). — Un crapaud divinisé! — Mais oui, vous savez que sur le sommet du Wa-Ho, il y a un lac? — Nous l'avons lu tout à l'heure dans l'Itinéraire. — Hé bien, sur les bords de ce lac, il y a un grand crapaud. On le voit difficilement ; mais on l'entend souvent gémir et crier à plus de cent lis à la ronde. Ce crapaud habite les bords du lac depuis l'existence du ciel et de la terre. Comme il n'a jamais quitté ce lieu solitaire, il s'est divinisé et est devenu esprit de la montagne. Quand les hommes font du bruit et troublent le silence de sa retraite, il se met en colère contre eux, et les punit en les accablant de grêle et de neige. — En vérité, tu parais parler sérieusement. Est-ce que tu crois qu'un crapaud ait pu se diviniser et devenir esprit? — Pourquoi pas, si chaque nuit il a été exact à adorer la Grande Ourse? ... » Quand Ly-Kouo-Ngan en venait à son singulier système de la Grande Ourse, il n'y avait plus moyen de raisonner avec lui. Nous nous contentâmes donc de le regarder en souriant et sans lui répondre. « Bon, ajouta-t-il, vous riez parce que je parle des *sept étoiles*. Au fait, puisque vous ne croyez pas à leur influence, j'ai tort de vous en parler; j'aurais dû me contenter de vous dire que le crapaud de Wa-Ho s'était divinisé, parce qu'il avait toujours vécu dans la solitude, sur une montagne sauvage et inaccessible aux hommes. Est-ce que ce ne sont pas les passions des hommes qui pervertissent tous

les êtres de la création, et les empêchent de se perfectionner? Est-ce que les animaux ne deviendraient pas à la longue des esprits, s'ils ne respiraient pas un air empoisonné par la présence de l'homme? » Cette raison nous ayant paru un peu plus philosophique que la première, nous lui accordâmes les honneurs d'une réponse sérieuse. Ly-Kouo-Ngan, qui avait le raisonnement droit quand il ne se laissait pas embrouiller par sa Grande Ourse, finit par douter de la puissance du crapaud divinisé et de la protection du kiang kian Mao-Ling... Au moment où nous allions faire notre prière du soir, Ly-Kouo-Ngan nous dit : « Quoi qu'il en soit du crapaud et du kiang-kian, il est certain que la route de demain sera fatigante et dangereuse; puisque vous êtes des lamas du Seigneur du ciel, priez-le de protéger la caravane. — C'est ce que nous faisons tous les jours, lui répondîmes-nous; mais à cause de la route de demain, nous le ferons ce soir d'une manière spéciale. »

Il y avait tout au plus deux heures que nous étions couchés, lorsqu'un des soldats du corps de garde entra bruyamment dans notre chambre, suspendit à une cheville plantée au mur une grosse lanterne rouge, et nous avertit que le coq avait déjà chanté une fois. Il fallut se lever, et faire promptement les préparatifs du départ, car nous avions cent cinquante lis de marche avant d'arriver au relais suivant. Le ciel était tout étoilé; mais la neige était tombée dans la soirée en si grande abondance, qu'en peu de temps elle avait ajouté aux vieilles couches une couche nouvelle d'un pied d'épaisseur. C'était tout ce qu'il nous fallait pour nous servir de tapis, et nous faciliter le

passage du Wa-Ho, montagne perpétuellement recouverte de neige gelée, et presque aussi glissante qu'un glacier.

La caravane se mit en mouvement longtemps avant le jour ; elle s'avança lentement et en silence dans les sentiers tortueux de la montagne, suffisamment éclairés par la blancheur de la neige et la clarté des étoiles. Le soleil commençait à rougir l'horizon, lorsque nous arrivâmes sur le plateau. La crainte du *grand crapaud* s'étant dissipée avec la nuit, on s'affranchit du silence auquel on s'était condamné. D'abord les conducteurs des bagages se mirent à maudire, à haute voix, les bœufs à long poil qui allaient flâner et folâtrer hors des sentiers. Peu à peu les voyageurs hasardèrent quelques réflexions sur la douceur de la température, et la facilité inespérée de la route ; enfin on se moqua complétement de la colère *du crapaud ;* de toutes parts, on se mit à jaser, à crier et à chanter, sans paraître craindre le moins du monde la chute de la neige et de la grêle. Jamais, peut-être, la caravane n'avait été aussi bruyante que ce jour-là.

L'aspect du plateau de Wa-Ho est profondément triste et mélancolique. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit jamais que de la neige ; pas un seul arbre, pas même une seule trace d'animal sauvage, qui vienne interrompre la monotonie de cette immense plaine. Seulement, de distance en distance, on rencontre quelques longues perches noircies par le temps, qui servent à guider la marche des caravanes. Sur cette longue montagne, les voyageurs ne trouvent pas même un endroit où ils puissent préparer leur thé et prendre un peu de nourriture. Ceux

qui n'ont pas la force de passer vingt heures sans boire ni manger dévorent, chemin faisant, quelques poignées de neige et un peu de pâte de tsamba préparée à l'avance.

Pendant toute la journée, le ciel fut continuellement pur et serein, sans que le plus petit nuage vînt un seul instant voiler les rayons du soleil. Cet excès de beau temps fut pour nous la source de bien grandes souffrances; l'éclat de la neige était si vif et si éblouissant, que les lunettes de crin furent incapables de préserver nos yeux d'une dévorante inflammation.

Au moment où les ténèbres commençaient à se répandre sur la montagne, nous étions sur les bords du plateau. Nous descendîmes par un chemin étroit et escarpé; et après mille circuits dans une gorge profonde, nous arrivâmes enfin au relais de *Ngenda-Tchaï,* où tout le monde passa la nuit au milieu d'intolérables souffrances. Chacun poussait des cris et des gémissements, comme si on lui eût arraché les yeux. Le lendemain, il fut impossible de se mettre en route. Le lama Dsiam-dchang, qui était quelque peu apothicaire, fit une distribution générale de médicaments. On fabriqua des collyres de toute espèce, et tout le monde passa la journée avec les yeux bandés.

Grâce aux drogues du lama, le lendemain nous pûmes rouvrir les yeux et continuer notre route. Trois étapes nous séparaient de *Tsiamdo*; elles furent pénibles et irritantes, car nous fûmes obligés de passer sur une multitude de ces détestables ponts de bois, suspendus au-dessus des torrents, des rivières et des précipices. Le souvenir de la récente catas-

trophe de Kia-Yu-Kiao, nous poursuivait sans cesse. Après avoir suivi pendant vingt lis un étroit sentier, sur les bords escarpés du grand fleuve nommé *Khiang-Tang-Tchou*, nous arrivâmes enfin à *Tsiamdo*. Il y avait trente-six jours que nous étions partis de Lha-Ssa; d'après l'Itinéraire chinois nous avions parcouru environ deux mille cinq cents lis (deux cent cinquante lieues).

CHAPITRE V.

Coup d'œil sur Tsiamdo. — Guerre entre deux bouddha vivants. — Rencontre d'une petite caravane. — Montagnes calcaires. — Mort du mandarin *Pey*. — Le grand chef *Proul-Tamba*. — Visite au château de Proul-Tamba. — Ermite bouddhiste. — Guerre entre les tribus. — Halte à *Angti*. — Musée thibétain. — Passage de la montagne Angti. — Ville de *Djaya*. — Mort du fils du mandarin Pey. — Daim musqué. — Fleuve à sable d'or. — Plaine et ville de Bathang. — Grande forêt de *Ta-So*. — Mort de Ly-Kouo-Ngan. — Entrevue avec les mandarins de Lithang. — Divers ponts du Thibet. — Arrivée à la frontière de Chine. — Séjour à Ta-Tsien-Lou. — Départ pour la capitale de la province du Sse-Tchouen.

Le gouvernement chinois a établi à *Tsiamdo*[1] un magasin de vivres dont l'administration est confiée à un *leang-taï*. La garnison est composée de trois cents soldats environ et de quatre officiers, un *yeou-ki*, un *tsien-tsoung* et deux *pa-tsoung*. L'entretien de ce poste militaire, et des corps de garde qui en dépendent, monte annuellement à la somme de dix mille onces d'argent.

[1] *Tsiamdo* porte, sur la carte d'Andriveau-Goujon, le nom de *Chamiton*.

Tsiamdo, capitale de la province de Kham, est bâtie dans une vallée entourée de hautes montagnes. Autrefois, elle était renfermée dans une enceinte de remparts en terre, aujourd'hui écroulés de toutes parts, et dont on enlève journellement les débris pour réparer les plates-formes des maisons. Tsiamdo, du reste, n'a guère besoin de fortifications artificielles; elle est suffisamment protégée par deux fleuves, le *Dza-Tchou* et le *Om-Tchou*, qui, après avoir coulé, l'un à l'est et l'autre à l'ouest de la ville, se réunissent au sud, et forment le *Ya-Long-Kiang* qui traverse, du nord au midi, la province du *Yun-Nan* et la Cochinchine, et se jette enfin dans la mer de Chine. Deux grands ponts de bois, jetés l'un sur le *Dza-Tchou* et l'autre sur le *Om-Tchou*, à droite et à gauche de la ville, conduisent à deux routes parallèles, nommées, la première, route du Sse-Tchouen, et la seconde, route du Yun-Nan. Les courriers qui font le service des postes de Lha-Ssa à Péking, et tous les employés civils ou militaires du gouvernement chinois, sont obligés de passer sur la route du Sse-Tchouen; celle du Yun-Nan est presque habituellement déserte. On y rencontre seulement, de temps en temps, quelques marchands chinois, qui achètent, des mandarins de leurs provinces, le privilége d'aller commercer dans le Thibet.

Les postes militaires que la cour de Péking à établis dans les États du talé-lama étaient autrefois entretenus et administrés par les autorités réunies du Sse-Tchouen et du Yun-Nan. Cette combinaison ayant été pendant longtemps une source de divisions et de querelles entre les mandarins des deux provinces,

il a été réglé que le vice-roi du Sse-Tchouen serait seul chargé du gouvernement des Chinois résidant dans le Thibet.

Tsiambo présente l'aspect d'une vieille ville en décadence; ses grosses maisons, construites avec une choquante irrégularité, s'éparpillent confusément sur une vaste étendue de terrain, laissant de tous côtés de grands espaces vides ou recouverts de décombres. A part quelques constructions de fraîche date, tout le reste porte l'empreinte d'une extrême vétusté. La population nombreuse qu'on remarque dans les divers quartiers de la ville, est sale, mal peignée, et croupit dans une oisiveté profonde.

Il nous a été difficile de deviner quels pouvaient être les moyens d'existence des habitants de Tsiamdo; ils sont sans arts, sans industrie, et on peut dire aussi presque sans agriculture. Les environs de la ville ne présentent, en général, que des plages sablonneuses, et très-peu favorables à la culture des céréales. On y fait pourtant quelques récoltes d'orge grise; mais elles sont, sans doute, bien insuffisantes pour l'alimentation du pays. Il est possible que le musc, les peaux de bœufs sauvages, la rhubarbe, les turquoises bleues et la poudre d'or, fournissent à ces populations les moyens de faire un peu de commerce, et de se procurer les choses nécessaires à la vie.

Quoique Tsiamdo soit un lieu de peu de luxe et d'élégance, on peut y admirer, néanmoins, une grande et magnifique lamaserie, située vers l'ouest, sur une plate-forme élevée qui domine le reste de la ville. Elle est habitée par environ deux mille lamas, qui,

au lieu d'avoir chacun leur petite maisonnette, comme cela se pratique dans les autres couvents bouddhiques, demeurent tous ensemble dans de vastes édifices, dont le temple principal est entouré. Les décorations somptueuses qui ornent ce temple le font regarder comme un des plus beaux et des plus riches du Thibet. La lamaserie de Tsiamdo a pour supérieur ecclésiastique un lama houtouktou, qui est en même temps souverain temporel de toute la province de *Kham*.

A cinq cents *lis* de *Tsiamdo*, en allant vers les frontières de Chine, on rencontre une ville nommée *Djaya*, qui, avec les contrées qui en dépendent, est soumise à un grand lama portant le titre de *tchaktchouba*. Cette dignité lamanesque est un peu inférieure à celle de houtouktou. A l'époque où nous étions dans le Thibet, il s'était élevé une grande lutte entre le houtouktou de Tsiamdo et le tchaktchouba de Djaya. Ce dernier, jeune lama audacieux et entreprenant, s'était déclaré houtouktou, en vertu d'un vieux diplôme qui lui aurait été accordé dans une de ses vies antérieures par le talé-lama. Il voulait en conséquence faire valoir ses droits à la suprématie, et réclamait le siége de *Tsiamdo* avec le gouvernement de la province de Kham. Le houtouktou de Tsiamdo, lama d'un âge très-avancé, ne voulait pas se démettre de son autorité, et alléguait de son côté des titres authentiques, envoyés par la cour de Péking et ratifiés par le grand lama de Lha-Ssa. Toutes les tribus et toutes les lamaseries de la province étaient entrées dans cette querelle, et avaient pris parti, les unes pour le jeune, et les autres pour le vieux houtouktou. Après de longues et inutiles con-

testations, soit écrites, soit verbales, on en vint aux armes; et pendant une année entière, ces peuplades sauvages et fanatiques se livrèrent de sanglantes batailles. Des villages entiers furent détruits, et leurs habitants taillés en pièces. Dans leur épouvantable fureur, ces farouches combattants portèrent partout le ravage; ils poursuivaient dans les déserts, à coups de flèches et de fusils, les troupeaux de chèvres et de bœufs à long poil; et dans ces courses de destruction, ils ne manquaient jamais d'incendier les forêts qu'ils rencontraient sur leur passage.

Quand nous arrivâmes à Tsiamdo, la guerre avait cessé depuis quelques jours, et on avait consenti à une trêve dans l'espoir de réconcilier les deux partis. Des négociateurs thibétains et chinois avaient été envoyés conjointement par le talé-lama et par l'ambassadeur Ki-Chan. Le jeune houtouktou de Djaya avait été appelé à cette espèce de congrès, et de crainte de trahison, il s'y était rendu avec une formidable escorte de ses plus braves partisans. Plusieurs conférences avaient eu lieu, sans produire aucun résultat satisfaisant. Ni l'un ni l'autre des deux prétendants ne voulait rien céder de ses prétentions; les partis étaient irréconciliables, et tout faisait présager que la guerre allait bientôt recommencer avec un nouvel acharnement. Il nous parut que le parti du jeune houtouktou avait toutes les chances de triomphe, parce qu'il était le plus national, et par conséquent le plus populaire et le plus fort. Ce n'est pas que son titre fût au fond plus authentique et valût mieux que celui de son compétiteur; mais il était facile de voir que le vieux houtouktou de Tsiamdo froissait la fierté de ses tribus,

en réclamant l'arbitrage des Chinois, et en s'appuyant sur la protection du gouvernement de Péking. Toute intervention étrangère est odieuse et détestée. Cela est vrai non-seulement en Europe, mais encore parmi les montagnards du Thibet, et partout où il existe des peuples qui ont quelque souci de leur indépendance et de leur dignité.

Notre séjour à Tsiamdo ne se ressentit en rien de cet était d'irritation et de colère dans lequel se trouvaient tous les esprits. Nous fûmes traités avec ces témoignages d'attention et de bienveillance que nous avions partout rencontrés sur notre route, depuis notre départ de Lha-Ssa. Le vieux et le jeune houtouktou nous envoyèrent l'un et l'autre une écharpe de félicité, avec une bonne provision de beurre et de quartiers de mouton.

Nous nous arrêtâmes à Tsiamdo pendant trois jours; car notre conducteur, le pacificateur des royaumes, avait un besoin urgent de repos. Les fatigues de cette pénible route avaient sensiblement altéré sa santé. Ses jambes s'étaient tellement enflées, qu'il ne pouvait plus monter à cheval ni en descendre, sans le secours de plusieurs personnes. Les médecins et les sorciers de Tsiamdo, que l'on consulta, donnèrent des réponses dont le sens le plus clair était que si cette maladie diminuait, cela ne serait pas grand' chose, mais que si elle empirait, cela pourrait devenir sérieux. Les gens les plus raisonnables conseillaient à Ly-Kouo-Ngan de continuer sa route en palanquin. Un mandarin chinois du lieu voulait lui vendre le sien et lui procurer des porteurs. Ce parti était, sans contredit, plein de prudence; mais l'avarice se mit en travers, et le

malade protesta qu'il se fatiguerait bien davantage en palanquin qu'à cheval.

A la maladie de Ly-Kouo-Ngan était venue encore se joindre une autre cause de retard. Une caravane chinoise, partie de Lha-Ssa quelques jours après nous, était parvenue à Tsiamdo le soir même de notre arrivée. Cette caravane se composait d'un *leang-taï* ou fournisseur de vivres, de son fils, jeune homme de dix-huit ans, et d'une nombreuse suite de soldats et de domestiques. Nous voulûmes les laisser passer devant; car, en voyageant ensemble, il eût été à craindre de ne pas trouver des logements et des oulah suffisants pour une aussi grande multitude. Le leang-taï et son fils allaient en palanquin. Cependant, malgré toutes les commodités de ce moyen de transport, ces deux illustres voyageurs étaient tellement exténués de fatigue et découragés, qu'on doutait généralement qu'ils eussent assez de force et d'énergie pour arriver en Chine. Les mandarins lettrés, étant accoutumés à mener une vie molle et aisée, sont d'ordinaire peu propres à supporter les innombrables misères de la route du Thibet. Parmi ceux qu'on y envoie remplir les divers postes de fournisseurs, il en est peu qui aient le bonheur de revoir leur patrie.

Le jour de notre départ, le vieux houtouktou de Tsiamdo nous envoya une escorte de quatre cavaliers thibétains, pour protéger notre marche jusque chez le tchaktchouba de Djaya. En sortant de la ville, nous passâmes sur un magnifique pont entièrement construit avec de grands troncs de sapins, et nous joignîmes la route du Sse-Tchouen, qui serpente sur les flancs d'une haute montagne, au pied de laquelle

coule avec rapidité la rivière Dza-Tchou. Après une vingtaine de *lis*, nous rencontrâmes, à un détour de la montagne, dans une gorge profonde et resserrée, une toute petite troupe de voyageurs qui présentaient un tableau plein de poésie. La marche était ouverte par une femme thibétaine, à califourchon sur un grand âne, et portant un tout jeune enfant solidement attaché sur son dos avec de larges lanières en cuir. Elle traînait après elle, par un long licou, un cheval bâté et chargé de deux caisses oblongues qui pendaient symétriquement sur ses flancs. Ces deux caisses servaient de logement à deux enfants, dont on apercevait les figures, rieuses et épanouies, étroitement encadrées dans de petites fenêtres. La différence d'âge de ces enfants paraissait peu notable. Cependant il fallait qu'ils ne fussent pas tous les deux de la même pesanteur; car, pour établir entre eux un juste équilibre, on avait été obligé de ficeler un gros caillou aux flancs de l'une de ces caisses. Derrière le cheval, chargé des boîtes à enfants, suivait à pas lents un cavalier qu'à son costume on pouvait facilement reconnaître pour un soldat chinois en retraite; il avait en croupe un garçon d'une douzaine d'années. Enfin un énorme chien à poil roux, au regard oblique, et d'une allure pleine de mauvaise humeur, fermait la marche de cette singulière caravane, qui se joignit à nous, et profita de notre compagnie pour aller jusqu'à la province du Sse-Tchouen.

Ce Chinois était un ancien soldat de la garnison de Tsiamdo; ayant rempli les trois années de service fixées par la loi, il avait obtenu le privilége de rester dans le Thibet pour se livrer au commerce. Il s'y

était marié, et après avoir amassé une petite fortune, il s'en retournait dans sa patrie avec toute sa famille. Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer le courage, l'énergie et le dévouement de ce brave Chinois, si différent de ses égoïstes compatriotes, qui ne se font pas le moindre scrupule d'abandonner femmes et enfants dans les pays étrangers. Il avait à braver non-seulement les dangers et les fatigues d'une longue route, mais encore les railleries de ceux qui n'avaient pas le cœur d'imiter son bel exemple. Les soldats de notre escorte ne tardèrent pas, en effet, à le tourner en ridicule. « Cet homme, disaient-ils, a évidemment une cervelle moisie... Rapporter de chez les peuples étrangers de l'argent et des marchandises, voilà qui est raisonnable; mais emmener dans la nation centrale une femme à grands pieds et tous ces petits barbares, c'est ce qui est contraire à tous les usages... Est-ce que cet homme aurait encore envie d'amasser de l'argent en faisant voir ces bêtes du Thibet?... » Plus d'une fois des propos de ce genre vinrent exciter notre indignation. Nous nous fîmes toujours un devoir de prendre parti pour ce brave père de famille, de louer sa belle conduite et de réprouver hautement la barbarie et l'immoralité des usages chinois.

Peu de temps après que nous eûmes admis dans notre caravane la petite et intéressante troupe de Tsiamdo, nous laissâmes sur notre droite la rivière Dza-Tchou, et nous franchîmes une montagne couverte de grands arbres et d'énormes rochers enveloppés de larges plaques de lichens. Nous rejoignîmes ensuite la rivière, nous la cotoyâmes sur un sentier

scabreux pendant quelques lis, et nous arrivâmes à *Meng-Phou*. Nous n'avions fait guère plus de huit lieues, mais nous étions brisés de fatigue. Les trois jours de repos que nous avions pris à Tsiamdo nous ayant fait perdre un peu l'habitude du cheval, nous n'avions pu qu'à grand'peine remettre nos jambes au pli. *Meng-Phou* est une réunion de sept à huit maisonnettes, construites en pierres brutes dans un large et profond ravin.

Le lendemain, nous voyageâmes sur la crête d'une haute montagne, étant continuellement obligés de monter et de descendre pour aller d'un mamelon à un autre. Dans cette route, nous dûmes fréquemment franchir des précipices sur des ponts de bois, qui, selon l'expression de l'Itinéraire chinois, sont *suspendus dans la région des nuages*. Après soixante lis de marche, nous arrivâmes à *Pao-Tun* où nous changeâmes les oulah, et où nous commençâmes à trouver les Thibétains moins souples et moins maniables que de l'autre côté de Tsiamdo. Leur œil devenait plus altier et leurs manières plus brusques; par contre-coup, les Chinois de la caravane se faisaient plus humbles, moins exigeants, et s'abstenaient prudemment de parler à l'impératif.

De Pao-Tun à Bagoung, on ne rencontre continuellement, pendant dix lieues, que des montagnes calcaires, entièrement nues et décharnées. On n'y voit ni arbres, ni herbes, pas même des mousses. Dans le bas, on remarque seulement, dans les fissures des rochers, quelques saxifrages pleines de vigueur, et qui semblent protester contre cette désolante stérilité. Une de ces montagnes, que les Chinois nomment

Khou-Loung-Chan, c'est-à-dire *montagne trouée*, présente un aspect extrêmement bizarre. On y voit un nombre considérable de trous et de cavités, d'une grande variété de forme et de grandeur. Il y a de ces ouvertures qui ressemblent à d'immenses portails. Les plus petites ont la forme de cloches et de lucarnes rondes et ovales. La montagne étant taillée à pic, nous ne pûmes aller visiter ces cavernes. Cependant, nous les approchâmes d'assez près pour pouvoir juger qu'elles sont toutes d'une profondeur considérable. Ces nombreuses cavités, résultant probablement d'anciennes éruptions volcaniques, sont attribuées par les Chinois aux *koueï* ou mauvais génies. Les Thibétains, au contraire, prétendent qu'elles ont été creusées par les esprits tutélaires de la contrée; que, dans l'antiquité, des lamas d'une grande sainteté en on fait leur retraite, qu'ils s'y sont transformés en bouddha, et qu'à certaines époques de l'année, on entend encore résonner dans l'intérieur de la montagne le murmure des prières lamanesques.

Dans le Thibet, nous n'avions presque jamais rencontré sur notre route que des montagnes de nature granitique, toujours remarquables par ces amas d'énormes pierres entassées les unes sur les autres, affectant ordinairement une forme d'origine quadrangulaire, mais grossièrement arrondie sur les angles par l'action incessante du vent et de la pluie. Ces grandes masses calcaires, que nous aperçûmes sur la route de Bagoung, ne pouvaient manquer de fixer notre attention. Le pays, en effet, commençait à changer totalement d'aspect. Pendant plus de quinze jours, nous ne cessâmes de voir des montagnes cal-

caires donnant un marbre aussi blanc que la neige, à grain fin et très-serré. Les bergers de ces contrées sont dans l'usage d'en extraire de grandes dalles, sur lesquelles ils gravent l'image de Bouddha ou la formule *Om mani padmé houm*, et qu'ils exposent ensuite sur les bords des chemins. Ces gravures restent un nombre considérable d'années sans se déformer le moins du monde; car ce marbre, ayant une grande quantité de silex intimement mélangé au carbonate de chaux, il est d'une dureté extrême. Avant d'arriver à Bagoung, nous eûmes, pendant quatre ou cinq lis, un chemin continuellement bordé, à droite et à gauche, par deux lignes non interrompues de ces inscriptions bouddhiques. Nous rencontrâmes même plusieurs lamas occupés à graver des *mani* sur des plaques de marbre.

Nous arrivâmes au petit village de Bagoung peu de temps avant la nuit. Nous allâmes mettre pied à terre au corps de garde chinois, composé de quelques maisonnettes construites en magnifiques fragments de marbre blanc, cimentés avec de la boue ou de la bouse de vache. Aussitôt que nous fûmes arrivés, on nous annonça la mort du leang-taï nommé *Peï*, qui nous avait atteints à Tsiamdo. Il y avait deux jours que sa caravane était passée à Bagoung. Étant parvenu au corps de garde, les porteurs du mandarin, après avoir déposé le palanquin, en ouvrirent les rideaux, selon l'usage, pour inviter Son Excellence à vouloir bien entrer dans l'appartement qu'on lui avait préparé. Mais dans le palanquin, il n'y avait plus qu'un cadavre. Selon les usages chinois, le fils du défunt ne pouvait laisser le corps de son père sur une terre

étrangère; il devait le conduire dans sa famille, pour le déposer dans la sépulture des ancêtres. Or, nous étions encore au cœur du Thibet, et la famille du mandarin *Peï* se trouvait dans la province du *Tche-Kiang*, tout à fait à l'extrémité de la Chine. La route, comme on voit, était longue et difficile; cependant, il n'y avait pas à balancer, la piété filiale devait aplanir tous les obstacles. Un cercueil tout préparé se trouva, par hasard, au corps de garde. Le fils du mandarin l'acheta très-chèrement aux soldats ; il y déposa les restes de son père; on adapta au cercueil les brancards du palanquin, et les porteurs, moyennant un supplément de salaire, consentirent à porter jusqu'aux frontières de Chine un mort au lieu d'un vivant. La caravane avait quitté Bagoung la veille de notre arrivée.

La nouvelle de cette mort étonna et frappa tout le monde. Ly-Kouo-Ngan surtout, qui était dans un état bien peu rassurant, en fut épouvanté; la peur qu'il en eut l'empêcha de souper; mais dans la soirée une pensée vint le distraire de ces tristes pensées de la mort. Le chef du village thibétain se rendit au corps de garde pour annoncer aux voyageurs qu'il avait été arrêté, dans le pays, que désormais on ne fournirait plus les oulah gratuitement;... que pour un cheval on payerait une once d'argent, et pour un yak une demi-once. « La caravane qui est partie hier, ajoutait-il, a été obligée d'en passer par là... » Pour bien nous prouver ensuite que ce règlement ne supportait aucune discussion, il nous tira brusquement la langue et s'en alla.

Un manifeste si clair et si précis fut pour le pacificateur des royaumes un véritable coup de foudre. Il

oublia complétement la mort si mélancolique du pauvre leang-taï, pour ne plus s'occuper que de l'effroyable catastrophe qui allait fondre sur sa bourse. Nous participâmes charitablement à sa douleur, et nous essayâmes, de notre mieux, de conformer nos paroles à ses sombres pensées. Mais au fond, la chose nous était parfaitement indifférente. Si l'on refusait de nous fournir les moyens de continuer notre route, nous n'avions qu'à rester dans le Thibet; ce qui, au bout du compte, n'était pas pour nous un parti extrêmement difficile à prendre. En attendant, nous allâmes nous coucher, et nous laissâmes les gens de l'escorte s'occuper de politique et d'économie sociale.

Le lendemain, quand nous nous levâmes, il n'y avait dans la cour du corps de garde ni bœufs, ni chevaux. Ly-Kouo-Ngan était plongé dans une profonde désolation. « Aurons-nous des oulah? lui demandâmes-nous; partirons-nous aujourd'hui? — Ces hommes sauvages, nous répondit-il, n'entendent pas la raison; ils ne comprennent pas le mérite de l'obéissance. J'ai pris le parti de m'adresser à *Proul-Tamba;* je lui ai envoyé une députation. Il y a longtemps que je le connais, et j'espère qu'il nous fera avoir des oulah. » Ce Proul-Tamba était un personnage dont nous avions déjà beaucoup entendu parler; il était à la tête du parti du jeune tchaktchouba de Djaya, et par conséquent l'ennemi déclaré de l'influence chinoise. Il était, disait-on, aussi instruit que les lamas les plus savants de Lha-Ssa; personne ne l'avait jamais égalé en bravoure; jamais, dans les combats, il n'avait éprouvé de défaite. Aussi, parmi toutes les tribus de la province de Kham, son nom seul était une puissance, et

agissait comme un talisman sur l'esprit de la multitude. Proul-Tamba était, en quelque sorte, l'Abd-el-Kader de ces rudes montagnards.

La demeure de Proul-Tamba n'était guère éloignée de Bagoung que de cinq ou six lis. La députation qu'on y avait envoyée fut bientôt de retour, et annonça que le *grand chef* allait lui-même venir. Cette nouvelle inattendue mit tout en émoi au village thibétain et au corps de garde chinois. On se disait avec empressement : « Le grand chef va venir, nous allons voir le grand chef!... » Ly-Kouo-Ngan se hâta de mettre ses beaux habits, de chausser ses bottes en soie, et de se coiffer de son bonnet de cérémonie. Les soldats chinois firent aussi de leur mieux un peu de toilette. Pendant que les Thibétains se rendaient, en courant, au-devant de leur chef, Ly-Kouo-Ngan choisit dans ses malles un magnifique khata, ou écharpe de félicité, et alla se poster sur le seuil de la porte pour recevoir le fameux Proul-Tamba. Quant à nous, le rôle qui nous convenait le mieux en cette circonstance, c'était de nous livrer tranquillement à l'étude des physionomies qui nous entouraient. La plus intéressante à observer était, sans contredit, celle du pacificateur des royaumes. Il était curieux de voir ce mandarin chinois, ordinairement si plein de morgue et d'insolence en présence des Thibétains, devenu tout à coup humble et modeste, et attendant avec tremblement l'arrivée d'un homme qu'il croyait fort et puissant.

Enfin, le grand chef parut. Il était à cheval, et escorté de quatre cavaliers d'honneur. Aussitôt que tous eurent mis pied à terre, le pacificateur des royaumes

s'approcha, fit une profonde inclination, et offrit son écharpe à Proul-Tamba. Celui-ci fit signe à un de ses hommes de recevoir l'offrande, et sans rien dire, il traversa brusquement la cour et alla droit à la chambre préparée pour la réception, et où nous attendions avec le lama Dchiamdchang. Proul-Tamba nous fit une toute petite inclination de tête, et s'assit, sans façon, à la place d'honneur, sur un grand tapis de feutre gris. Ly-Kouo-Ngan se plaça à sa gauche, le lama Dchiamdchang à droite, et nous sur le devant. Il y avait entre nous cinq une si respectueuse distance, que nous formions comme un grand cercle. Des soldats chinois et une foule de Thibétains se tenaient debout derrière l'assemblée.

Il y eut un moment d'un silence profond. Le grand chef Proul-Tamba était âgé, tout au plus, d'une quarantaine d'années; il était de taille moyenne; pour tout vêtement, il portait une grande robe en soie verte, doublée d'une belle fourrure en peau de loup, et serrée aux reins par une ceinture rouge. De grosses bottes en cuir violet, un effrayant bonnet en peau de renard, et un long et large sabre, passé horizontalement dans la ceinture, complétaient son costume. De longs cheveux d'un noir d'ébène, qui descendaient sur ses épaules, donnaient à sa pâle et maigre figure une grande expression d'énergie. Les yeux étaient, surtout, ce qu'il y avait de plus remarquable dans la physionomie de cet homme; ils étaient larges, flamboyants, et respiraient un courage et une fierté indomptables. Dans toute son allure, d'ailleurs, Proul-Tamba dénotait un homme vraiment supérieur, et né pour commander à ses semblables. Après nous avoir

regardé attentivement les uns après les autres, en tenant ses mains appuyées sur les deux extrémités de son sabre, il tira de son sein un paquet de petits khata, et nous en fit distribuer un à chacun par un de ses hommes. Se tournant ensuite vers Ly-Kouo-Ngan : « Ah! te voilà revenu, lui dit-il, d'une voix qui résonnait comme une cloche; si l'on ne m'avait annoncé ce matin que c'était toi, je ne t'aurais pas reconnu. Comme tu as vieilli, depuis ton dernier passage à Bagoung! — Oui, tu as raison, répondit le pacificateur des royaumes d'une voix papelarde et mielleuse, et en se traînant sur le tapis de feutre pour se rapprocher de son interlocuteur...; oui, tu as raison, je suis bien caduc; mais toi, te voilà plus vigoureux que jamais. — Nous vivons dans des circonstances où j'ai besoin d'être vigoureux... Il n'y a plus de paix dans nos montagnes. — C'est vrai, j'ai appris là-bas que vous aviez eu ici, entre vous, une petite contestation. — Voilà plus d'un an que les tribus de Kham se font une guerre acharnée, et tu appelles cela une petite contestation? Tu n'auras qu'à ouvrir les yeux sur ta route, et tu verras, de toutes parts, des villages en ruine et des forêts incendiées. Dans quelque jours, nous serons obligés de mettre de nouveau la main à l'œuvre; car personne ne veut entendre les paroles de paix... Cette guerre eût pu être terminée par quelques combats; mais depuis que vous autres Chinois vous avez voulu vous mêler de nos affaires, les partis sont devenus irréconciliables... Oh! vous autres, mandarins chinois, vous n'êtes bons qu'à apporter dans nos contrées le désordre et la confusion. Cela ne peut pas durer de la sorte. On vous a laissé faire pendant

longtemps, et maintenant votre audace n'a plus de bornes... Je ne puis, sans frémir de tous mes membres, penser à cette affaire du nomekhan de Lha-Ssa. On prétend que le nomekhan a commis de grands crimes;... cela n'est pas vrai. Ces grands crimes, c'est vous autres qui les avez inventés. Le nomekhan est un saint..., c'est un bouddha vivant! Qui avait jamais entendu dire qu'un bouddha vivant pût être jugé et envoyé en exil par Ki-Chan, un Chinois, un homme noir? — L'ordre est venu du grand empereur, répondit Ly-Kouo-Ngan d'une voix basse et tremblante. — Ton grand empereur, s'écria Proul-Tamba en se tournant avec emportement vers son interrupteur, ton grand empereur n'est non plus qu'un homme noir. Qu'est-ce que c'est que ton empereur à côté d'un grand lama, d'un bouddha vivant? »

Le grand chef de la province de Kham invectiva longtemps contre la domination des Chinois dans le Thibet. Il attaqua tour à tour l'empereur, le vice-roi du Sse-Tchouen et les ambassadeurs de Lha-Ssa. Dans toutes ces énergiques philippiques, il faisait sans cesse revenir l'affaire du nomekhan. On voyait qu'il s'intéressait vivement au sort de ce grand lama, qu'il regardait comme une victime de cour de Péking. Le pacificateur des royaumes se garda bien de faire de l'opposition; il fit semblant de partager les sentiments de Proul-Tamba, et s'empressa d'accueillir toutes ses paroles par de petites inclinations de tête. Enfin, il se hasarda à lâcher quelques mots touchant le départ et les oulah. « Les oulah! répondit Proul-Tamba; désormais, il n'y en aura plus pour les Chinois, à moins qu'ils ne consentent à les payer conve-

nablement. C'est bien assez que nous laissions des Chinois pénétrer dans nos pays, sans que nous ayons encore la sottise de leur fournir gratuitement des oulah... Cependant, comme je te connais depuis longtemps, on fera aujourd'hui une exception pour ta caravane. Tu conduis, d'ailleurs, deux lamas du ciel d'occident, qui m'ont été recommandés par le premier kalon de Lha-Ssa, et qui ont droit à mes services... Où est le dhéba de Bagoung? Qu'il avance. L'individu qui, la veille, était venu nous dire : « Point d'argent, point de oulah..., » se présenta; il posa un genou en terre devant le grand chef, et lui tira respectueusement la langue. « Qu'on conduise les oulah à l'instant, s'écria Proul-Tamba, et que tout le monde fasse son devoir! » Les Thibétains qui se trouvaient dans la cour du corps de garde poussèrent tous ensemble une grande acclamation, et se rendirent en courant au village voisin. Proul-Tamba se leva; et après nous avoir invités à aller prendre le thé dans sa maison, qui se trouvait sur notre route, il sauta à cheval, et s'en retourna au grand galop. Les oulah ne tardèrent point à arriver, et la caravane se trouva bientôt organisée comme par enchantement.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à la demeure du grand chef. C'était une maison haute, vaste, et assez semblable à un château fort du temps de la féodalité. Un large canal, bordé de grands arbres, en faisait le tour. Un pont-levis s'abaissa devant nous; nous mîmes pied à terre pour le traverser, et nous arrivâmes, par un immense portail, dans une cour carrée où nous attendait le seignenr Proul-Tamba. On attacha les chevaux à des poteaux plantés au mi-

lieu de la cour, et nous fûmes introduits dans une vaste salle, qui paraissait tenir lieu de temple domestique. Les énormes poutres qui soutenaient la toiture étaient entièrement dorées. Les murs étaient tapissés de nombreuses banderoles de diverses couleurs, et chargées d'inscriptions thibétaines. Enfin, au fond de la salle, on voyait trois statues colossales de Bouddha, devant lesquelles étaient placées de grandes lampes à beurre et des cassolettes pour les parfums.

Dans un angle du temple, on avait disposé une table basse avec quatre épais coussins doublés en pou-lou rouge. Proul-Tamba nous invita gracieusement à prendre place, et aussitôt que nous fûmes accroupis parut la châtelaine en grand costume, c'est-à-dire avec sa figure horriblement barbouillée de noir, et ayant ses nombreuses tresses de cheveux ornées de paillettes, de grains de corail rouge et de petits disques en nacre. De la main droite elle tenait, par son anse, une majestueuse cruche à thé, dont le large ventre reposait sur son bras gauche. Chacun présenta son écuelle, qui fut à l'instant remplie d'une bonne rasade de thé, à la surface duquel flottait une épaisse couche de beurre : c'était un thé de première qualité. Pendant que nous dégustions par petits coups ce brûlant liquide, la châtelaine reparut portant deux plats en bois doré, chargés l'un de raisins secs, et l'autre de noix. « Voilà des fruits de notre pays, nous dit Proul-Tamba ; ils viennent dans une belle vallée qui est peu éloignée d'ici. Dans le ciel d'occident, y a-t-il des fruits de cette espèce? — Oui, beaucoup. Oh! tu ne saurais croire tout le bien que tu nous fais en nous présentant de ces fruits ; car ils nous rappellent notre patrie...

Et, en disant ces mots, nous puisâmes au plat doré une pincée de raisins. Malheureusement, ils n'étaient remarquables que par une peau âpre et coriace, et par une foule de grains qui craquaient sous la dent comme du gravier. Nous tournâmes nos regards vers les noix, qui étaient d'une magnifique grosseur; mais, nouvelle déception! la pulpe se trouvait si solidement enchâssée dans ses durs compartiments, que nous eûmes toutes les peines du monde à en extraire quelques parcelles avec l'extrémité de nos ongles. Nous retournâmes aux raisins secs, puis nous revînmes aux noix, nous promenant ainsi tour à tour d'un plat à l'autre, cherchant toujours, mais toujours vainement, de quoi calmer un peu les récriminations de notre estomac. Nous commencions à être convaincus que Mme Proul-Tamba avait voulu nous jouer une mauvaise plaisanterie, lorsque nous vîmes apparaître deux vigoureux Thibétains portant une nouvelle table, sur laquelle s'élevait un chevreau tout entier, surmonté d'une superbe cuisse de cerf. Cette apparition inattendue nous fit tressaillir, et un sourire involontaire dut annoncer à notre amphitryon combien son second service était accueilli favorablement. On enleva les peaux de raisin et les coques de noix, la bière thibétaine remplaça le thé beurré, et nous nous mîmes à l'œuvre avec une incomparable énergie.

Quand nous eûmes glorieusement triomphé de ce repas homérique, nous offrîmes au grand chef une écharpe de félicité, et nous remontâmes à cheval. Non loin du château féodal du fameux Proul-Tamba, nous rencontrâmes sur notre route une montagne calcaire, ayant à son sommet de grandes ouvertures, et por-

tant, sur ses flancs escarpés, de nombreuses sentences bouddhiques, gravées en caractères gigantesques. Tous les Thibétains de la caravane s'arrêtèrent, et se prosternèrent trois fois la face contre terre. Cette montagne servait de retraite à un lama contemplatif, pour lequel toutes les tribus de la province de Kham avaient une vénération profonde. D'après les récits des gens du pays, ce saint lama s'était retiré, depuis vingt-deux ans, dans une des cavernes de la montagne. Depuis lors, il y était constamment resté sans en sortir une seule fois, passant les jours et les nuits dans la prière et la contemplation des dix mille vertus de Bouddha. Il n'était permis à personne d'aller le visiter. Cependant tous les trois ans, il donnait une grande audience de huit jours, et, pendant ce temps, les dévots pouvaient se présenter librement dans sa cellule, pour le consulter sur les choses passées, présentes et futures. Alors les grosses offrandes ne manquaient jamais d'affluer de toutes parts; mais le saint lama ne gardait rien pour lui. Il avait l'habitude de faire tout distribuer aux pauvres de la contrée. Qu'avait-il besoin, d'ailleurs, des richesses et des biens de ce monde? Sa cellule, creusée dans la roche vive, ne réclamait jamais la moindre réparation; sa robe jaune, doublée de peau de mouton, lui allait à toutes les saisons; tous les six jours seulement, il prenait un repas composé d'un peu de thé et de farine d'orge, que les personnes charitables du voisinage lui faisaient passer par le moyen d'une longue corde, qui descendait du haut de la grotte jusqu'au pied de la montagne.

Quelques lamas s'étaient placés sous la conduite de

cet ermite, et avaient résolu de suivre son genre de vie. Ils habitaient des cellules creusées aux environs de celle de leur maître. Le plus célèbre de ses disciples était le père du grand Proul-Tamba. Il avait été, lui aussi, guerrier illustre, et n'avait jamais cessé d'être à la tête des peuples de ces contrées. Étant parvenu à un âge avancé, et voyant son fils capable de lui succéder, il lui avait donné le titre de grand chef. S'étant ensuite rasé la tête, et ayant endossé l'habit sacré des lamas, il s'était retiré dans la solitude, laissant à des bras plus jeunes et plus vigoureux la charge de terminer la lutte qui s'était engagée entre les deux houtouktou de la province de Kham.

Le soleil n'était pas encore couché, lorsque nous arrivâmes au poste de Wang-Tsa, éloigné de Bagoung d'une cinquantaine de lis. Wang-Tsa est un petit village alligué au pied d'une colline de terre noire, où croissent de grandes touffes de houx et de cyprès. Les maisons, bâties avec cette terre noire, donnent au village un aspect extrêmement sombre et funèbre. A Wang-Tsa, nous commençâmes à remarquer les traces de la guerre civile qui désolait ces contrées. Le corps de garde chinois, construit en grosses planches de sapin, avait été complétement brûlé. Les nombreux débris à moitié charbonnés, qu'on rencontrait encore çà et là, nous servirent à faire, pendant toute la soirée, un feu magnifique.

Le lendemain, aussitôt que nous nous mîmes en route, nous remarquâmes dans la caravane un singulier changement. Les chevaux et les bœufs étaient bien encore ceux que nous avions pris à Bagoung; mais tous les conducteurs thibétains avaient disparu, il

n'en était pas resté un seul; des femmes de Wang-Tsa les avaient remplacés. Ayant demandé la cause de cette nouvelle et surprenante organisation : « Aujourd'hui, nous répondit le lama Dchiamdchang, on doit arriver à Gaya; c'est un village ennemi. Si les hommes y allaient, on ne pourrait s'empêcher de se battre, et les habitants de Gaya s'empareraient des animaux de la caravane. Les oulah étant conduits par des femmes, il n'y a rien à craindre. Des hommes qui auraient la lâcheté de se battre contre des femmes, et de prendre les animaux confiés à leur garde, seraient méprisés de tout le monde. Tels sont les usages de ces contrées. » Nous ne fûmes pas peu surpris de rencontrer, parmi ces sauvages montagnes du Thibet, des habitudes et des sentiments si conformes aux mœurs de notre patrie. C'était de la pure chevalerie française. Nous étions donc quelque peu impatients de voir de quelle façon courtoise et galante les dames de Wang-Tsa seraient accueillies par les gentilshommes de Gaya.

Après avoir franchi une grande montagne, couverte de gros quartiers de rochers, à moitié ensevelis dans de vieilles couches de neige, nous entrâmes dans une vallée entièrement livrée à la culture, et dont la température était assez douce. On apercevait de loin, dans un enfoncement, les maisons de Gaya. Elles étaient hautes, flanquées de tours d'observation, et assez semblables à des châteaux forts. Lorsque nous fûmes à quelques centaines de pas de ce gros village, il en sortit tout à coup un formidable escadron de cavalerie, qui se précipita avec impétuosité à l'encontre de la caravane. Tous ces cavaliers, armés de

fusils en bandoulière et de longues lances, paraissaient tout disposés à un coup de main. Cependant toute leur humeur martiale s'évanouit aussitôt qu'ils s'aperçurent que la troupe était conduite par des femmes. Ils se contentèrent de s'abandonner à de grands éclats de rire, et de railler la couardise de leurs ennemis.

Quand nous fîmes notre entrée à Gaya, hommes, femmes, enfants, tout le monde était en mouvement; de toutes parts on poussait des clameurs qui ne nous paraissaient nullement sympathiques : il n'arriva, toutefois, aucun accident. Nous allâmes mettre pied à terre dans la cour d'une grande maison à trois étages; et aussitôt que l'on eut dessellé les chevaux et déchargé les bœufs à long poil, les dames de Wang-Tsa burent à la hâte une bonne écuellée de thé beurré qu'on eut la courtoisie de leur servir à la ronde, et immédiatement après, elles s'en retournèrent avec leurs oulah.

Nous trouvâmes à Gaya un logement assez confortable; mais nous ne savions pas trop à quelles conditions nous en sortirions. L'importante question des oulah préoccupait tout le monde; personne cependant n'eut le courage de la poser franchement, et on alla se coucher en remettant au lendemain les affaires sérieuses.

Le jour avait à peine paru, que la cour de la maison où nous étions logés se trouva encombrée d'une foule de Thibétains, qui étaient venus délibérer sur le mode de taxer notre caravane. Du haut d'un balcon du second étage, nous pûmes jouir à notre aise du singulier spectacle que présentait cette assemblée délibérante. Parmi cette nombreuse multitude, il n'y avait

pas un seul individu qui ne fût orateur; tout le monde parlait à la fois; et à en juger par le timbre éclatant des voix, et par l'impétueuse animation des gestes, il devait certes se prononcer là de bien belles harangues. On voyait des orateurs monter sur les bagages entassés dans la cour, et s'en faire des tribunes d'où ils dominaient l'assemblée; il paraissait quelquefois que l'éloquence de la parole n'était pas suffisante pour porter la conviction dans les esprits : car on en venait aux coups, on se prenait aux cheveux, et l'on se battait avec acharnement, jusqu'à ce qu'un tribun influent parvînt à rappeler à l'ordre ses honorables confrères. Le calme n'était pas de longue durée; le tumulte et le désordre recommençaient bientôt avec une intensité qui allait toujours croissant. La chose devint si grave, que nous demeurâmes convaincus que ces gens-là ne parviendraient jamais à se mettre d'accord, qu'ils finiraient par tirer leurs sabres de leurs fourreaux et par se massacrer entre eux. En pensant ainsi, nous nous trompions étrangement. Après que l'assemblée eut bien vociféré, hurlé, gesticulé et boxé pendant plus d'une heure, de grands éclats de rire se firent entendre, la séance fut terminée, et tout le monde se retira dans le plus grand calme. Deux hommes montèrent aussitôt au deuxième étage, où logeait l'état-major de la caravane; ils annoncèrent à Ly-Kouo-Ngan que les chefs de famille de Gaya, après avoir délibéré sur l'organisation des oulah, avaient décidé qu'on fournirait gratis des animaux aux deux lamas du ciel d'occident, et aux Thibétains de Lha-Ssa; mais que les Chinois seraient obligés de payer une demi-once d'argent pour un cheval, et un quart pour un bœuf à long

poil... A cette nouvelle, Ly-Kouo-Ngan ramassa toutes ses forces, et se mit à invectiver avec énergie contre ce qu'il appelait une tyrannie, une injustice. Les soldats chinois de la caravane, qui étaient présents, poussèrent les hauts cris, et firent des menaces dans l'intention d'intimider les délégués de l'assemblée nationale de Gaya; mais ceux-ci conservèrent une attitude admirablement fière et dédaigneuse : l'un d'eux fit un pas en avant, posa avec une certaine dignité sauvage sa main droite sur l'épaule de Ly-Kouo-Ngan, et après l'avoir fixé un instant avec ses grands yeux noirs ombragés d'épais sourcils : « Homme de la Chine, lui dit-il, écoute-moi; crois-tu que, pour un habitant de la vallée de Gaya, il y ait une grande différence entre couper la tête d'un Chinois ou celle d'un chevreau ?... Dis donc à tes soldats de ne pas faire les méchants, et de ne pas proférer de grandes paroles... Est-ce qu'on a jamais vu qu'un renard ait pu intimider le terrible yak des montagnes? Les oulah vont arriver à l'instant; si vous ne les prenez pas, si vous ne partez pas aujourd'hui, demain le prix sera double. » Les Chinois, entrevoyant que la violence ne pourrait conduire qu'à de funestes résultats, eurent recours à la ruse et aux cajoleries, mais tout fut inutile. Ly-Kouo-Ngan n'eut d'autre moyen, pour terminer l'affaire, que d'ouvrir son coffre-fort et de peser la somme demandée. Les oulah ne tardèrent point à arriver, et l'on s'occupa avec activité de l'organisation de la caravane, afin de quitter le plus tôt possible ce village de Gaya, que les Chinois trouvaient barbare et inhabitable, mais qui nous avait paru, à nous, extrêmement pittoresque.

De Gaya à *Angti*, où l'on devait changer les oulah, ce ne fut qu'une petite course de trente *lis*. Les Chinois étaient désespérés d'avoir été forcés de dépenser tant d'argent pour faire si peu de chemin; mais ils n'étaient encore qu'au début de leurs misères, car nous devions rencontrer des tribus thibétaines encore moins traitables que celles de Gaya.

La neige, qui nous avait donné quelques jours de répit depuis notre départ de *Tsiamdo*, vint de nouveau nous assaillir le soir même de notre arrivée à Angti. Pendant la nuit et le jour suivant, elle tomba en si grande abondance, que nous ne pouvions sortir de notre habitation sans en avoir jusqu'aux genoux. Pour comble d'infortune, nous avions à franchir, en quittant Angti, une des montagnes les plus escarpées et les plus dangereuses de cette route. L'Itinéraire chinois s'exprimait ainsi : « A Angti, on traverse une « grande montagne neigeuse; le chemin est très-« roide; les neiges accumulées ressemblent à une « vapeur argentée. Le brouillard que la montagne « exhale pénètre dans le corps, et rend les Chinois « malades. »

Selon une tradition populaire du pays, dans les temps anciens, un chef de la tribu d'Angti, guerrier fameux et redouté de tous ses voisins, fut un jour enseveli sous une avalanche pendant qu'il traversait la montagne. Tous les efforts que l'on fit pour retrouver son corps demeurèrent infructueux. Un saint lama de cette époque ayant déclaré que le chef était devenu génie de la montagne, on lui éleva un temple qui subsiste encore, et où les voyageurs ne manquent jamais d'aller brûler quelques bâtons d'odeur avant

de se mettre en route. Dans les temps d'orage, quand le vent souffle avec violence, le génie du mont Angti ne manque jamais d'apparaître : il n'est personne dans le pays qui ne l'ait aperçu plusieurs fois. On le voit toujours monté sur un cheval rouge; il est revêtu de grands habits blancs, et se promène tranquillement sur la crête de la montagne. S'il vient à rencontrer quelque voyageur, il le prend en croupe et disparaît aussitôt au grand galop, le cheval rouge étant tellement léger qu'il ne laisse jamais aucune trace, même sur la neige; personne, jusqu'à ce jour, n'a pu découvrir la retraite du cavalier blanc, car c'est ainsi qu'on le nomme dans le pays.

Pour notre compte, nous n'étions que médiocrement préoccupés de la rencontre du cheval rouge et du cavalier blanc. Ce que nous redoutions, c'était la montagne; nous ne pouvions nous empêcher de trembler à la vue de l'effroyable quantité de neige qui était tombée, et qui devait rendre la route extrêmement dangereuse. Nous fûmes forcés d'attendre le retour du beau temps, et d'envoyer ensuite, comme nous l'avions pratiqué dans de semblables circonstances, quelques troupeaux de bœufs à long poil pour fouler la neige et tracer un sentier sur la montagne.

Nous demeurâmes cinq jours à Angti. Ly-Kouo-Ngan mit à profit cette longue halte pour soigner la maladie de ses jambes, qui de jour en jour prenait un caractère plus alarmant. La question des oulah fut longuement débattue dans plusieurs assemblées, et résolue enfin de la même manière qu'à Gaya, ce qui ne manqua pas de vexer beaucoup les Chinois et de leur arracher de grandes clameurs.

Ce que nous trouvâmes de plus remarquable à Angti, ce fut, sans contredit, le dhéba ou chef de la tribu. Ce personnage, nommé Bomba, était tout au plus haut de trois pieds; le sabre qu'il portait à la ceinture avait pour le moins deux fois la longueur de sa taille. Malgré cela, cet homme avait un buste magnifique, et surtout une figure large, énergique et d'une belle régularité. L'exiguïté de sa taille provenait d'un complet avortement des jambes, sans que pourtant ses pieds présentassent aucune difformité : ce manque presque total de jambes n'empêchait pas le chef de la tribu d'Angti d'être d'une activité surprenante. On le voyait sans cesse aller et venir, avec autant d'agilité que les plus ingambes; il ne pouvait pas, à la vérité, faire de grands pas, mais il y suppléait par la rapidité de ses mouvements. A force de rouler à droite et à gauche, de bondir et de rebondir, il arrivait toujours aussitôt que les autres. Il était, disait-on, le plus habile cavalier et le guerrier le plus intrépide de la tribu. Quand on l'avait une fois hissé sur son cheval, où il se tenait en même temps debout et assis, il était invincible. Dans les assemblées populaires, que les montagnards de ces contrées ont coutume de tenir fréquemment, et toujours en plein air, pour traiter toutes les questions d'intérêt public et privé, le chef Bomba se faisait toujours remarquer par l'ascendant de son éloquence et de son caractère. Quand on débattait à Angti la taxe des oulah, on ne voyait, on n'entendait que l'étonnant Bomba. Perché sur les épaules d'un gros et grand montagnard, il parcourait comme un géant l'assemblée tumultueuse, et la dominait par sa parole et par son

geste, encore plus que par sa stature gigantesque.

Le chef d'Angti ne laissa passer aucune occasion de nous donner des témoignages particuliers de bienveillance et de sympathie. Un jour, il nous invita à dîner chez lui : cette invitation avait le double but d'exercer d'abord à notre égard un devoir d'hospitalité, et en second lieu de piquer la jalousie des Chinois, qu'il détestait et méprisait de toute son âme. Après le dîner, qui n'offrit de remarquable qu'une grande profusion de viande crue et bouillie, et un thé richement saturé de beurre, il nous fit visiter une salle remplie de tableaux et d'armures de toute espèce. Les tableaux qui tapissaient les murs étaient des portraits grossièrement coloriés, représentant les plus illustres ancêtres de la famille des Bomba; on y voyait une nombreuse collection de lamas de tout âge et de toute dignité, et quelques guerriers en costume de bataille. Les armes étaient nombreuses, et d'une grande variété : il y avait des lances, des flèches, des sabres à deux tranchants, en spirale et en forme de scie; des tridents, de longs bâtons armés de grosses boucles de fer, et des fusils à mèche dont les culasses affectaient les formes les plus bizarres. Les armes défensives étaient des boucliers ronds en cuir de yak sauvage, et garnis de clous en cuivre rouge; des brassards et des cuissards en lames de cuivre, et des camisoles en fil de fer d'un tissu épais et serré, et conservant malgré cela beaucoup d'élasticité. Le chef Bomba nous dit que ces camisoles étaient des armures des temps anciens, qu'on les avait laissées de côté depuis que l'usage du fusil était devenu général dans leurs contrées. Les Thibétains, comme nous l'avons

dit, sont trop indifférents en matière de chronologie, pour qu'ils puissent assigner l'époque où ils ont commencé à se servir des armes à feu. Il est présumable pourtant qu'ils n'auront connu la poudre à canon que vers le treizième siècle, du temps des guerres de Tchingghiskhan, qui avait, comme on sait, de l'artillerie dans ses armées. Une chose assez remarquable, c'est que, parmi les montagnes du Thibet, aussi bien que dans l'empire chinois et dans les steppes de la Tartarie, il n'est personne qui ne sache fabriquer la poudre; chaque famille en fait pour son usage. En traversant la province de Kham, nous avons souvent remarqué des femmes et des enfants activement occupés à broyer le charbon, le soufre et le salpêtre. La poudre de ces peuples ne vaut certainement pas celle d'Europe; cependant, quand on en met dans un canon de fusil avec une balle par-dessus, elle a assez de force pour pousser la balle, et l'envoyer tuer des cerfs à la chasse et des hommes à la guerre.

Après cinq jours de repos, nous reprîmes notre route : tout en partant, la caravane se mit à gravir la haute montagne d'Angti. Nous ne rencontrâmes ni cheval rouge, ni cavalier blanc; aucun génie ne nous prit en croupe pour nous emmener dans sa solitude. De tous côtés, nous ne vîmes que de la neige, mais une neige si abondante, que nulle part, même sur les montagnes les plus fameuses, nous n'en avions jamais trouvé une quantité si effroyable. Souvent les guides, montés sur des bœufs à long poil, disparaissaient entièrement dans des gouffres dont ils ne pouvaient se débarrasser qu'avec de grandes difficultés. Plus d'une fois, nous fûmes sur le point de rebrousser chemin,

et de renoncer à l'espérance de parvenir au sommet.

La petite caravane sinico-thibétaine, qui s'était jointe à nous à Tsiamdo, et qui depuis lors ne nous avait jamais abandonnés, présentait un spectacle digne de la plus grande compassion. On oubliait, en quelque sorte, ses propres souffrances, en voyant ces pauvres petites créatures presque à chaque pas enveloppées de neige, et ayant à peine la force de crier et de se lamenter. Nous admirâmes l'intrépidité et l'énergie de cette mère thibétaine, qui savait, pour ainsi dire, se multiplier pour voler au secours de ses nombreux enfants, et qui puisait dans la tendresse maternelle des forces surhumaines.

La montagne d'Angti est si haute et si escarpée, qu'il nous fallut la journée tout entière pour la gravir et la descendre. Le soleil était déjà couché quand nous achevâmes de rouler au bas. Nous nous arrêtâmes quelques minutes sous des tentes noires habitées par des bergers nomades; nous avalâmes quelques poignées de tsamba délayé dans du thé salé, et nous nous remîmes en route en suivant une vallée rocailleuse où la neige était totalement fondue. Nous longeâmes pendant deux heures, dans l'obscurité la plus profonde, les bords escarpés d'une rivière dont nous entendions les eaux sans les voir. A chaque instant, nous tremblions d'y être précipités; mais les animaux, qui avaient l'expérience du chemin, et que nous abandonnâmes à leur instinct, nous conduisirent, sans accident, jusqu'à *Djaya*.

Notre arrivée au milieu de la nuit mit toute la ville en émoi. Les chiens, par leurs aboiements acharnés, commencèrent par donner l'alarme. Bientôt toutes les

portes des maisons s'ouvrirent, et les habitants de la ville se répandirent en tumulte dans les rues, avec des lanternes en corne, des torches et des armes de toute espèce. On croyait généralement que c'était une invasion des ennemis. Mais à mesure qu'on remarquait l'allure pacifique et même un peu tremblante de la caravane, les esprits se calmaient, et chacun rentrait chez soi. Il était plus de minuit quand nous pûmes enfin dérouler nos couvertures et prendre un peu de sommeil. Nous nous couchâmes après avoir statué qu'on s'arrêterait un jour à Djaya : ce n'était pas trop qu'un jour de repos, après avoir traversé la fameuse montagne d'Angti.

Djaya est, comme nous l'avons déjà dit, la résidence du jeune lama houtouktou, qui pour lors était en guerre avec celui de Tsiamdo. La ville, située dans une belle vallée, est assez vaste; mais au moment où nous y passâmes, elle était à moitié ruinée : il y avait tout au plus une vingtaine de jours qu'elle avait été attaquée par les partisans du grand houtouktou. Les deux partis s'étaient livré, nous dit-on, des combats terribles, et où, de part et d'autre, les victimes avaient été nombreuses. En parcourant la ville, nous vîmes des quartiers totalement ravagés par la flamme; il ne restait plus que d'énormes amas de pierres calcinées et des boiseries réduites en charbon. Tous les arbres de la vallée avaient été coupés, et le piétinement des chevaux avait ravagé et bouleversé de fond en comble les champs cultivés. La célèbre lamaserie de Djaya était déserte. Les cellules des lamas et le mur de plus de cent toises de circonférence qui les entourait, tout avait été démoli et n'offrait plus qu'un

horrible amas de ruines : on n'avait respecté que les principaux temples de Bouddha.

Le gouvernement chinois entretient à Djaya une petite garnison composée d'une vingtaine de soldats, ayant à leur tête un *tsien-tsoung* et un *pa-tsoung*. Tous ces militaires avaient une mine peu satisfaite; ils paraissaient se plaire médiocrement au milieu de ce pays en proie à toutes les horreurs de la guerre civile; l'attitude guerrière de ces montagnards ne leur laissait de repos ni le jour ni la nuit; ils avaient beau faire tous leurs efforts pour conserver la neutralité, ou plutôt pour avoir l'air d'appartenir aux deux partis, ils ne s'en trouvaient pas moins à chaque instant placés entre deux feux. Il paraît, du reste, qu'à aucune époque Djaya n'a offert aux Chinois un séjour facile et agréable. Dans tous les temps, la domination chinoise a trouvé une résistance invincible parmi ces fières peuplades. L'Itinéraire chinois que nous avions entre les mains, et qui fut écrit sous le règne de l'empereur Kien-Long, s'exprime ainsi au sujet de ces contrées : « Les Thibétains qui habitent le canton de « Djaya sont d'un caractère altier et farouche; tous « les essais pour les dompter ont été infructueux; ils « passent pour très-féroces, c'est leur naturel... » Ce que l'écrivain chinois appelle *caractère farouche* n'est au fond qu'un ardent patriotisme, et une haine bien légitime de tout joug étranger.

Un jour de repos ayant suffisamment réparé nos forces, nous partîmes de Djaya. Il va sans dire que les Chinois furent obligés de payer, argent comptant, le louage des oulah. Les Thibétains de la contrée étaient trop *farouches* pour nous fournir gratuitement des

bœufs et des chevaux. Nous voyageâmes pendant deux jours dans un pays extrêmement bas, où nous rencontrâmes fréquemment de petits villages et des tentes noires groupées au fond des vallées. Souvent nous fûmes contraints de passer sur de nombreux ponts en bois pour traverser tantôt des ruisseaux calmes et paisibles, et tantôt des torrents qui roulaient avec un fracas épouvantable leurs eaux impétueuses.

Un peu avant d'arriver à la station de *Adzou-Thang*, nous rejoignîmes la troupe qui accompagnait le cercueil du *leang-taï* décédé à Bagoung. Le fils, lui aussi, venait de mourir dans une tente noire, après quelques heures d'une affreuse agonie. La caravane, n'ayant plus de chef, se trouvait dans une désorganisation complète; la plupart des soldats de l'escorte s'étaient dispersés, après avoir pillé les bagages de leur mandarin; trois seulement étaient restés à leur poste, et s'occupaient des moyens d'effectuer le transport de ces deux cadavres jusqu'en Chine. Ils désespéraient de pouvoir continuer leur route en si petit nombre; aussi l'arrivée de notre caravane les tira-t-elle d'un grand embarras. Le convoi du père avait été convenablement organisé à Bagoung; restait celui du fils. Les porteurs de son palanquin n'avaient pas voulu s'en charger, parce qu'ils prévoyaient qu'on ne trouverait pas assez d'argent pour les payer. Placer le cercueil sur un bœuf de charge était une mesure impraticable : jamais on n'eût pu décider les conducteurs thibétains à porter sur un de leurs animaux un cadavre, et surtout le cadavre d'un Chinois; il fallut donc user de ruse. Le corps du nouveau défunt fut secrè-

tement coupé en quatre parties, puis arrimé dans une caisse qu'on abandonna sans distinction parmi les bagages. On fit croire aux Thibétains que, pour honorer la piétié filiale, le corps du fils avait été déposé à côté de celui du père, dans le même cercueil.

Ces deux cadavres, que nous nous étions adjoints pour compagnons de route, donnèrent à la caravane un aspect triste, funèbre, et qui agissait fortement sur l'imagination des Chinois. Ly, le pacificateur des royaumes, dont les forces allaient tous les jours s'affaiblissant, en était surtout épouvanté; il eût bien voulu éloigner de lui ce sinistre spectacle, mais il ne l'eût pu sans s'exposer à l'accusation terrible d'avoir mis des obstacles à la sépulture de deux mandarins morts en pays étranger.

De Adzou-Thang, nous allâmes coucher et changer les oulah dans un petit village de la vallée de *Ché-Pan-Keou* (vallée des ardoises). Selon le témoignage de l'Itinéraire chinois, les habitants de cette vallée sont des gens *très-grossiers, méchants et indociles :* ce qui signifie, en d'autres termes, qu'ils n'ont pas peur des Chinois, et qu'ils sont dans l'habitude de leur faire bien payer les yaks et les chevaux qu'ils leur fournissent.

La vallée de Ché-Pan-Keou, comme l'indique son nom, abonde en carrières de schiste argileux. Les Thibétains de ces contrées en retirent de belles feuilles d'ardoise, dont ils recouvrent les plates-formes de leurs maisons; ils sont aussi dans l'usage d'en extraire des lames très-épaisses, et de graver dessus des images de Bouddha avec la formule : *Om mani padmé houm*. Ces ardoises sont d'un grain extrêmement fin.

Les petites parcelles de mica ou de talc qu'elles renferment leur donnent un lustre brillant et soyeux.

Le ruisseau qui coule au centre de la vallée contient une grande quantité de poudre d'or; les gens du pays ne négligent pas de la recueillir et de la purifier. En nous promenant le long de ce ruisseau, nous avons trouvé plusieurs fragments de creusets, où étaient encore attachées de nombreuses parcelles d'or; nous les montrâmes au pacificateur des royaumes, et cette vue sembla ranimer ses forces et resserrer les liens qui l'attachaient à la vie. Sa figure s'empourpra soudainement, ses yeux presque éteints pétillèrent d'un feu inaccoutumé; on eût dit que la vue de quelques grains d'or lui avait fait complétement oublier et sa maladie et les deux cadavres qui l'escortaient.

Les daims musqués abondent dans la vallée schisteuse. Quoique cet animal, ami des froids climats, se rencontre sur presque toutes les montagnes du Thibet, cependant nulle part, peut-être, on n'en voit un aussi grand nombre qu'aux environs de Ché-Pan-Keou. Les pins, les cèdres, les houx et les cyprès qui recouvrent ce pays, contribuent sans doute beaucoup à y attirer ces animaux, qui affectionnent d'une manière particulière les racines de ces arbres à odeur forte et aromatique.

Le daim musqué est de la hauteur d'un chevrotain; il a la tête petite, le museau pointu et orné de longues moustaches blanchâtres; ses jambes sont fines, et sa croupe large et épaisse; deux dents longues et recourbées, qui sortent de sa mâchoire supérieure, lui servent à arracher du sol les racines parfumées qui font sa nourriture; son poil a généralement de deux à

trois pouces de longueur; il est creux comme celui de presque tous les animaux qui vivent vers le nord des monts Himalaya, extrêmement rude et toujours hérissé; sa couleur est noire à la partie inférieure, blanche au milieu, et tirant sur le gris à la partie supérieure. Une vessie, suspendue sous le ventre du côté du nombril, renferme la substance précieuse du musc.

Les habitants de la vallée schisteuse prennent à la chasse une quantité si considérable de daims musqués, que, dans leurs maisons, on ne voit de toutes parts que des peaux de cet animal suspendues à des chevilles plantées aux murs. Ils utilisent le poil pour rembourrer les épais coussins où ils sont accroupis pendant le jour, et les espèces de matelas qui leur servent de lit; ils trouvent dans le musc la source d'un commerce très-lucratif avec les Chinois.

Le lendemain de notre arrivée à Ché-Pan-Keou, nous dîmes adieu aux habitants de la vallée, et nous continuâmes notre route. Dans les trois stations qui suivirent, on fut encore sans pitié sur la question des oulah. Les Chinois de la caravane étaient exaspérés de la conduite de ces montagnards sauvages, qui, disaient-ils, n'entendaient rien aux rites, et n'avaient aucune idée du juste et de l'injuste. Pour notre compte, nous nous sentions, au contraire, de la sympathie pour ces hommes à tempérament rude et vigoureusement trempé; leurs manières, il est vrai, étaient peu raffinées, mais leur naturel était la générosité et la franchise même; à nos yeux, le fond emportait la forme.

Nous arrivâmes enfin à Kiang-Tsa, et les Chinois commencèrent à respirer; car nous entrions dans un

pays moins hostile. Kiang-Tsa est une vallée très-fertile, et dont les habitants paraissent vivre dans l'aisance. On remarque parmi eux, outre les soldats du poste, un grand nombre de Chinois des provinces du Sse-Tchouen et du Yun-Nan, qui tiennent quelques boutiques de commerce, et exercent les arts et les métiers de première nécessité. Peu d'années, dit-on, leur suffisent pour faire, dans ce pays, une assez jolie fortune. Les deux mandarins militaires du Kiang-Tsa, qui avaient été compagnons d'armes de Ly-Kouo-Ngan, furent effrayés de l'état déplorable dans lequel ils le trouvèrent réduit, et lui conseillèrent fortement de continuer sa route en palanquin. Nous joignîmes nos instances aux leurs, et nous eûmes le bonheur de triompher de l'avarice du pacificateur des royaumes. Il parut enfin comprendre qu'un mort n'avait pas besoin d'argent, et qu'avant tout, il fallait songer à conserver sa vie. Le fils du mandarin Peï semblait être mort fort à propos, pour mettre à la disposition de Ly-Kouo-Ngan son palanquin et ses huit porteurs chinois; le tout se trouvait à Kiang-Tsa. On s'arrêta un jour pour faire quelques réparations au palanquin, et pour donner aux porteurs le temps de préparer leurs sandales de voyage.

Les contrées que nous rencontrâmes au sud de Kiang-Tsa nous parurent moins froides et moins stériles que celles que nous avions parcourues précédemment. Le sol allait en s'inclinant d'une manière très-sensible; nous étions bien encore constamment environnés de montagnes, mais elles perdaient peu à peu leur aspect triste et sauvage; on ne voyait plus ces formes menaçantes, ces gigantesques masses de

granit aux découpures brusques et perpendiculaires. Les grandes herbes et les forêts apparaissaient de toutes parts; les animaux devenaient plus nombreux; tout annonçait que nous avancions rapidement vers des climats plus tempérés; les cimes seules des montagnes avaient encore conservé leurs couronnes de neige et de glaçons.

Quatre jours après notre départ de Kiang-Tsa, nous arrivâmes sur les bords du Kin-Cha-Kiang, fleuve à sable d'or[1], que nous avions déjà traversé sur la glace avec l'ambassade thibétaine deux mois avant d'arriver à Lha-Ssa. Au milieu des belles plaines de la Chine, ce fleuve magnifique roule ses ondes bleues avec une imposante majesté; mais parmi les montagnes du Thibet, il bondit sans cesse, et précipite la grande masse de ses eaux au fond des gorges et des vallées, avec une impétuosité et des mugissements épouvantables. A l'endroit où nous rencontrâmes le fleuve, il était encaissé entre deux montagnes, dont les flancs escarpés, se dressant perpendiculairement sur ses bords, lui faisaient un lit étroit, mais d'une grande profondeur; les eaux couraient rapidement, en faisant entendre un bruit sourd et lugubre. De temps en temps, on voyait avancer d'énormes quartiers de glace, qui, après avoir tournoyé dans mille remous, allaient se briser avec fracas contre les aspérités de la montagne.

[1] Ce fleuve, vers sa source, porte le nom mongol de *Mourouï-Oussou*, fleuve tortueux. Dans son cours à travers la Chine, et à son embouchure, il porte le nom de *Yang-Tche-Kiang*, fleuve fils de la mer. Les Européens le nomment le *Fleuve bleu*.

Nous suivîmes la rive droite du Kin-Cha-Kiang pendant une demi-journée. Vers midi, nous arrivâmes à un petit village, où nous trouvâmes disposé à l'avance tout ce qui était nécessaire pour le passage du fleuve. La caravane se divisa sur quatre grands bâteaux plats, et en peu de temps nous fûmes sur la rive opposée. Non loin du bord, à l'entrée d'une étroite vallée, était la station de Tchon-Pa-Loung. Le dhéba du lieu nous fournit pour souper d'excellent poisson frais, et pour dormir une chambre très-bien fermée à tous les vents, et d'épais matelas rembourrés avec des poils de daim musqué.

Le lendemain, nous côtoyâmes une maigre rivière qui va se réunir au fleuve à sable d'or. Notre cœur était plus épanoui que de coutume, car on nous avait annoncé que le jour même nous arriverions dans une contrée ravissante. Chemin faisant, nous portions donc nos regards de côté et d'autre, avec une inquiète curiosité; de temps en temps, nous nous dressions sur nos étriers pour voir de plus haut; mais le tableau ne se hâtait pas de devenir poétique. A notre gauche, nous avions toujours la susdite rivière, sautillant prosaïquement à travers d'énormes cailloux, et à notre droite, une grosse montagne rousse, triste, décharnée, et coupée en tout sens par de profonds ravins; des masses de nuages blancs, poussés par un vent piquant, glissaient sur les flancs de la montagne, et allaient former devant nous un sombre horizon de brouillards.

Vers midi, la caravane s'arrêta dans une masure, pour boire une écuellée de thé et manger une poignée de tsamba; ensuite nous grimpâmes jusqu'au

sommet de la montagne rousse, et du haut de ce grand observatoire, nous admirâmes, à notre droite, la magnifique, la ravissante plaine de Bathang[1]. Nous nous trouvâmes transportés tout à coup, et comme par enchantement, en présence d'une contrée qui offrait à nos regards toutes les merveilles de la végétation la plus riche et la plus variée. Le contraste, surtout, était saisissant : d'un côté, un pays stérile, sombre, montagneux, et presque toujours désert ; de l'autre, au contraire, une plaine riante, où de nombreux habitants se livraient, au milieu de fertiles campagnes, aux travaux de la vie agricole. L'Itinéraire chinois dit : « Le canton de Bathang est une belle « plaine de mille *lis* de longueur, bien arrosée par des « ruisseaux et des sources ; le ciel y est clair, le cli- « mat agréable, et tout y réjouit le cœur et les yeux « de l'homme. » Nous descendîmes à la hâte le versant de la montagne, et nous continuâmes notre route dans un véritable jardin, parmi des arbres en fleur et le long de vertes rizières. Une douce chaleur pénétra, peu à peu, nos membres, et bientôt nous sentîmes la pesanteur de nos habits fourrés ; il y avait plus de deux ans que nous n'avions sué ; il nous semblait tout singulier d'avoir chaud, sans être devant un bon feu.

Aux environs de la ville de Bathang, les soldats de la garnison se trouvèrent en ligne, pour rendre les honneurs militaires au pacificateur des royaumes, qui, empaqueté au fond de son palanquin, passa au milieu des rangs d'une façon très-peu guerrière. La popula-

[1] Bathang signifie, en thibétain, *plaine des vaches*.

tion thibétaine, qui était tout entière sur pied, accompagna la caravane jusqu'à une belle pagode chinoise qui devait nous servir de logement. Le soir même, les mandarins de la garnison chinoise et les grands lamas de la ville vinrent nous rendre visite, et nous faire des offrandes de viande de bœuf et de mouton, de beurre, de farine, de chandelles, de lard, de riz, de noix, de raisins, d'abricots et de plusieurs autres produits de la contrée.

A Bathang, il y a un magasin de vivres; c'est le quatrième depuis Lha-Ssa; il est, comme tous les autres, administré par un mandarin lettré, portant le titre de leang-taï. La garnison chinoise, composée de trois cents soldats, est commandée par un *cheou-peï*, deux *tsien-tsoung* et un *pa-tsoung*. L'entretien annuel des troupes chinoises qui dépendent de ce poste revient à neuf mille onces d'argent, sans compter les distributions de riz et de farine de tsamba. On remarque, parmi la population de Bathang, un très-grand nombre de Chinois; ils s'occupent d'art et d'industrie; plusieurs même se livrent à l'agriculture, et font valoir les fermes des Thibétains. Cette plaine, qu'on rencontre, comme par enchantement, au milieu des montagnes du Thibet, est d'une admirable fertilité; elle fournit deux récoltes par an. Ses principaux produits sont : le riz, le maïs, l'orge grise, le blé, les pois, les choux, les navets, les oignons et plusieurs autres variétés de légumes. Parmi les fruits, on remarque le raisin, la grenade, la pêche, l'abricot et le melon d'eau. Le miel y est aussi très-abondant. Enfin, on y trouve des mines de cinabre (sulfure de mercure), dont on retire une grande quantité de mercure. Les

Thibétains obtiennent le mercure dans toute sa pureté, en dégageant le soufre par la combustion, ou en le combinant avec de la chaux éteinte.

La ville de Bathang est grande et très-populeuse; ses habitants paraissent vivre dans l'aisance. Les lamas y sont très-nombreux, comme dans toutes les villes thibétaines. La principale lamaserie, qu'on nomme grand couvent de *Ba*, a pour supérieur un *khampo*, qui tient son autorité spirituelle du talé-lama de Lha-Ssa.

La puissance temporelle du talé-lama finit à Bathang. Les frontières du Thibet proprement dit furent fixées en 1726, à la suite d'une grande guerre que les Thibétains eurent avec les Chinois. Deux jours avant d'arriver à Bathang, on rencontre, au sommet de la montagne *Mang-Ling*, un monument en pierre, indiquant ce qui fut réglé à cette époque, entre le gouvernement de Lha-Ssa et celui de Péking, au sujet des limites. Actuellement, les contrées situées à l'est de Bathang sont indépendantes de Lha-Ssa, sous le rapport temporel. Elles sont gouvernées par des tou-sse, espèce de princes feudataires, institués à leur origine par l'empereur chinois, et reconnaissant encore aujourd'hui son autorité suzeraine. Ces petits souverains sont tenus de se rendre à Péking tous les trois ans, pour offrir leur tribut à l'empereur.

Nous nous arrêtâmes à Bathang pendant trois jours. La maladie de notre conducteur Ly-Kouo-Ngan fut la cause de ce retard. Les fatigues journalières de cette longue route avaient tellement accablé ce pauvre mandarin, qu'il était dans un état presque désespéré. Son meilleur parti était de profiter du beau climat de Ba-

thang, et de laisser la caravane poursuivre sa route. Ses amis le lui conseillèrent, mais ce fut vainement. Il voulut continuer le voyage, et chercha, par tous les moyens imaginables, à se faire illusion sur la gravité de son mal. Pour notre compte, nous jugeâmes son état si dangereux, que nous crûmes devoir profiter du repos et du calme dont nous jouissions à Bathang pour lui parler sérieusement de son âme et de l'éternité. Les conversations que nous avions eues en route l'avaient déjà suffisamment éclairé sur les principales vérités du christianisme. Il ne s'agissait plus que de lui faire voir bien clairement sa position, et de le convaincre de l'urgence d'entrer franchement et définitivement dans la voie du salut. Ly-Kouo-Ngan fut tout à fait de notre avis; il trouva que nos observations surabondaient en raison. Il nous parla lui-même fort éloquemment de la fragilité et de la brièveté de la vie, des vanités du monde, de l'impénétrabilité des décrets de Dieu, de l'importance du salut, de la vérité de la religion chrétienne, et de l'obligation pour tout homme de l'embrasser. Il nous dit sur tout cela des choses très-sensées et très-touchantes. Mais quand il fallait conclure, en venir à la pratique, en un mot, se déclarer chrétien, tout se détraquait. Il voulait absolument attendre qu'il fût arrivé dans sa famille, et qu'il eût abdiqué son mandarinat. Nous eûmes beau lui représenter le danger auquel il s'exposait en ajournant cette grande affaire; tout fut inutile. « Tant que je suis mandarin de l'empereur, disait-il, je ne puis me mettre au service du Seigneur du ciel. » Il avait logé cette idée absurde si avant dans son cerveau, qu'il n'y eut pas moyen de l'en arracher.

En quittant le poste de Bathang, nous fûmes contraints de remonter, pendant quelque temps, tout à fait vers le nord, pour reprendre la direction de l'est; car depuis notre départ de Tsiamdo, pendant vingt jours consécutifs, nous n'avions cessé un instant de descendre vers le midi. Les caravanes sont obligées d'allonger cette route d'une manière si considérable, afin d'aller chercher un endroit où l'on puisse passer avec quelque sécurité le grand fleuve Kin-Cha-Kiang.

Notre première journée de marche, en nous éloignant de Bathang, fut pleine de charmes; car nous cheminâmes avec une douce température, à travers des paysages d'une ravissante variété. L'étroit sentier que nous suivions était continuellement bordé de saules, de grenadiers et d'abricotiers en fleurs. Le jour suivant, nous retombâmes au milieu des horreurs et des dangers de notre ancien routier. Nous eûmes à gravir une montagne extrêmement élevée, sur laquelle nous fûmes impitoyablement battus par la neige et le vent du nord. C'était une véritable réaction contre le sybaritisme que nous avions savouré dans la plaine tiède et fleurie de Bathang. Au pied de la montagne, la neige fut remplacée par une pluie abondante et glaciale, qui s'infiltrait jusqu'à la moelle des os. Pour comble d'infortune, nous fûmes forcés de passer la nuit dans une habitation dont le toit, largement crevassé en plusieurs endroits, donnait un libre passage au vent et à la pluie. Nous étions cependant tellement exténués de fatigue, que cela ne nous empêcha pas trop de dormir. Le lendemain, nous nous éveillâmes dans la boue; nous trouvâmes nos couvertures entièrement imbibées, et nos membres roidis par le froid.

Nous fûmes obligés de nous frictionner violemment avec des morceaux de glace, pour faire reprendre au sang sa circulation. L'abominable hameau qui nous procura cet affreux logis porte le nom de *Ta-So*.

En sortant de la vallée de Ta-So, on monte, par une étroite gorge, à un plateau que nous trouvâmes encombré de neige. De là, nous entrâmes dans une forêt magnifique, la plus belle que nous ayons vue dans les montagnes du Thibet. Les pins, les cèdres et les houx entrelaçaient leurs vigoureuses branches, et formaient un dôme de verdure impénétrable au soleil, sous lequel on se trouve bien mieux à l'abri de la pluie et de la neige que dans les maisons de Ta-So. Les branches et les troncs de ces grands arbres sont recouverts d'une mousse épaisse, qui se prolonge en longs filaments extrêmement déliés. Quand cette mousse filandreuse est récente, elle est d'une jolie couleur verte; mais lorsqu'elle est vieillie, elle est noire, et ressemble exactement à de longues touffes de cheveux sales et mal peignés. Il n'est rien de monstrueux et de fantastique comme ces vieux pins, qui portent un nombre infini de longues chevelures suspendues à leurs branches. Le houx épineux qu'on rencontre sur les montagnes du Thibet est remarquable par le prodigieux développement qu'il acquiert. En Europe, il ne dépasse jamais la taille d'un arbuste; mais là, il s'élève toujours à la proportion d'un grand arbre. S'il ne vient pas tout à fait aussi haut que le pin, il rivalise avec lui par la grosseur du tronc; il lui est même supérieur par la richesse et l'abondance de son feuillage.

Cette journée de marche fut longue et fatigante. Il

était nuit close quand nous arrivâmes à la station de *Samba,* où nous devions changer les oulah. Nous étions sur le point de nous coucher quand on remarqua qu'il manquait un Thibétain de l'escorte. C'était précisément celui qui avait été désigné pour notre domestique. On le chercha avec soin, mais en vain, dans tous les recoins du petit village où nous venions d'arriver. On conclut qu'il s'était égaré dans la forêt. La première pensée fut d'envoyer à sa découverte; mais avec la nuit obscure qu'il faisait, comment trouver un homme dans cette vaste et épaisse forêt? On se contenta de se rendre en troupe sur une colline voisine, de pousser des cris et d'allumer un grand feu. Vers minuit, le voyageur égaré reparut presque mourant de fatigue. Il portait sur son dos la selle de son cheval, qui, trouvant sans doute la route trop longue, avait jugé à propos de se coucher au milieu de la forêt, sans qu'il ait été possible de le faire relever. Le retour de ce pauvre jeune homme combla de joie tout le monde, et chacun alla prendre un peu de sommeil.

Le lendemain, on se leva tard. Pendant que les habitants de *Samba* conduisaient les chevaux et les bêtes de somme pour l'organisation de la caravane, nous allâmes faire une petite promenade, et jeter un coup d'œil sur cette contrée, où nous étions arrivés de nuit. Le village de Samba est un assemblage d'une trentaine de maisonnettes, construites avec de gros cailloux, et grossièrement cimentées, les unes avec de la bouse de vache, les autres avec de la boue. L'aspect du village est triste; mais les environs sont assez riants. Deux ruisseaux, venant l'un de l'ouest, l'autre du sud, opèrent leur jonction tout près du

village, et donnent naissance à une rivière qui roule ses eaux transparentes à travers une vaste prairie. Un petit pont de bois peint en rouge, des troupeaux de chèvres et de bœufs à long poil, qui folâtraient parmi les pâturages, des cigognes et des canards sauvages, qui pêchaient leur déjeuner sur les bords de l'eau, quelques cyprès gigantesques disséminés çà et là, la fumée même qui s'élevait des cases thibétaines, et que le vent chassait doucement le long des coteaux voisins, tout contribuait à donner de la vie et du charme à ce tableau. Le ciel, du reste, était pur et serein. Déjà le soleil, ayant fait un peu de chemin au-dessus de l'horizon, nous promettait un beau jour et une douce température.

Nous retournâmes au logis, en continuant à pas lents notre promenade. La caravane était organisée et sur le point de se mettre en route. Les bêtes de somme étaient chargées de leurs fardeaux; les cavaliers, la robe retroussée et le fouet à la main, étaient prêts à monter à cheval. « Nous sommes en retard, dîmes-nous, pressons le pas;.. » et d'une course nous fûmes à notre poste. « Pourquoi vous hâter? nous dit un soldat chinois; Ly-Kouo-Ngan n'est pas prêt; il n'a pas encore ouvert la porte de sa chambre. — Aujourd'hui, répondîmes-nous, il n'y a pas de grande montagne; le temps est beau; rien n'empêche de partir un peu tard... Cependant, va avertir le mandarin que la caravane est prête. » Le soldat poussa la porte, et entra dans la chambre de Ly-Kouo-Ngan; il en ressortit à l'instant, pâle et les yeux hagards. « Ly-Kouo-Ngan est mort!... » nous cria-t-il à voix basse... Nous nous précipitâmes dans la chambre, et nous

vîmes l'infortuné mandarin étendu sur son grabat, la bouche entr'ouverte, les dents serrées et les yeux crispés par la mort. Nous plaçâmes la main sur son cœur, et sa poitrine se souleva lentement. Il y avait encore un faible reste de vie; mais tout espoir était perdu. L'agonisant avait tout à fait perdu l'usage de ses sens; il poussa encore quelques râlements, et rendit le dernier soupir. Les humeurs dont ses jambes étaient engorgées avaient reflué à sa poitrine, et l'avaient étouffé.

La mort de notre conducteur n'avait pas été imprévue; elle n'avait, au fond, rien qui dût nous surprendre; mais elle était arrivée d'une manière si triste et si pitoyable, que tout le monde en fut bouleversé. Pour nous, en particulier, nous en fûmes attristés au delà de toute expression. Nous regrettâmes amèrement qu'il ne nous ait pas été donné d'assister à sa dernière heure cet infortuné, que nous désirions tant faire passer des ténèbres du paganisme aux clartés de la foi. O que les décrets de Dieu sont impénétrables!... Une pensée d'espérance, pourtant, peut encore se mêler à nos justes motifs de crainte. Puisque cette pauvre âme était suffisamment éclairée des vérités de la religion, il est permis de penser que Dieu, dans son infinie miséricorde, lui aura peut-être accordé, au dernier moment, la grâce du baptême de désir.

Ce jour-là, la caravane ne se mit pas en marche; les animaux furent dessellés et renvoyés au pâturage; puis les soldats de l'escorte disposèrent tout ce qui était nécessaire, d'après les rites chinois, pour transporter le corps de leur mandarin jusque dans sa fa-

mille. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de tout ce qui fut fait à ce sujet, parce que ce qui concerne les mœurs, les usages et les cérémonies des Chinois trouvera sa place ailleurs. Nous dirons seulement que le défunt fut enveloppé dans un grand linceul qui lui avait été donné par le bouddha vivant de Djachi-Loumbo. Ce linceul, à fond blanc, était entièrement recouvert de sentences thibétaines et d'images de Bouddha, imprimées en noir. Les Thibétains et autres bouddhistes ont une confiance illimitée dans les suaires imprimés qui sont distribués par le talélama et le bandchan-remboutchi. Ils sont persuadés que ceux qui ont le bonheur d'y être enveloppés après leur mort ne peuvent manquer d'avoir une heureuse transmigration.

Par la mort de Ly-Kouo-Ngan, la caravane se trouva sans chef et sans conducteur. Il y avait bien le lama Dsiamdchang, à qui le pouvoir eût dû revenir de droit et par une succession légitime; mais les soldats chinois n'étant que très-peu disposés à reconnaître son autorité, nous passâmes de l'état monarchique à la forme républicaine démocratique. Cet état de choses dura tout au plus une demi-journée. Nous étant aperçus que les gens de la caravane, soit Thibétains, soit Chinois, n'étaient pas encore mûrs pour un gouvernement si parfait; considérant que l'anarchie débordait de toutes parts, et que les affaires menaçaient d'aller à la débandade; n'envisageant enfin que l'intérêt public, et voulant assurer le salut de la caravane, nous nous emparâmes de la dictature. Nous lançâmes immédiatement force décrets, afin que tout fût prêt le lendemain à la pointe du jour pour nous

remettre en route. Le besoin d'être gouverné se faisait tellement sentir, que personne ne s'avisa de faire de l'opposition et que nous fûmes obéis ponctuellement.

A l'heure fixée, nous nous éloignâmes de Samba. La caravane avait un aspect mélancolique et sombre. Avec ses trois cadavres, elle ressemblait absolument à un convoi funèbre. Après trois jours de marche à travers des montagnes, où nous rencontrâmes, à l'ordinaire, du vent, de la neige et du froid, nous arrivâmes au poste de *Lithang*[1]. Le gouvernement chinois y tient un magasin de vivres, et une garnison composée d'une centaine de soldats. Les mandarins de Lithang sont : un leang-taï, un cheou-peï et deux pa-tsoung. Quelques minutes après notre arrivée, ces messieurs vinrent nous rendre visite. Avant toute chose, il fut longuement parlé de la maladie et de la mort de notre conducteur. Ensuite, il fallut dire quelle était notre qualité, et à quel titre nous étions dans la caravane. Pour toute explication, nous exhibâmes une longue et large pancarte, munie du cachet et de la signature de l'ambassadeur Ki-Chan, et contenant les instructions qui avaient été données à Ly-Kouo-Ngan à notre sujet. « C'est bien, c'est bien, nous dirent ces trois personnages ; la mort de Ly-Kouo-Ngan ne doit rien changer à votre position : vous serez bien traités partout où vous passerez. Jusqu'à ce jour vous avez toujours vécu en paix avec les gens de la caravane ; certainement la bonne harmonie durera jusqu'au bout. » Nous l'espérions bien

[1] Lithang veut dire *plaine à cuivre*.

ainsi. Cependant, comme, vu la fragilité humaine, il pouvait s'élever en route des difficultés, surtout parmi les soldats chinois, nous désirions beaucoup avoir avec nous un mandarin responsable. Nous en fîmes la demande, et on nous répondit que des quatre mandarins qui étaient à Lithang aucun ne pouvait s'absenter pour nous conduire; que nous pourrions bien aller tout doucement, comme cela, avec notre escorte thibétaine et chinoise, jusqu'aux frontières; et que là on nous trouverait facilement un mandarin pour nous conduire jusqu'à la capitale du Sse-Tchouen. « Bon! dîmes-nous, puisque vous ne pouvez pas nous donner un mandarin, dans ce cas, nous allons voyager comme nous l'entendrons, et aller où il nous plaira. Nous ne répondons même pas de ne pas reprendre en sortant d'ici la route de Lha-Ssa. Vous voyez que nous y allons franchement; réfléchissez. » Nos quatre magistrats se levèrent, en disant qu'ils allaient délibérer sur cette importante affaire, et que dans la soirée nous aurions une réponse.

Pendant notre souper, un pa-tsoung, l'un des quatre mandarins, se présenta en costume de cérémonie. Après les politesses d'usage, il nous annonça qu'il avait été désigné pour commander notre escorte jusqu'aux frontières; que jamais, dans ses rêves d'ambition, il n'avait songé à l'honneur de conduire des gens de notre espèce; qu'il était confus d'avoir dès le premier jour à nous demander une faveur : c'était celle de vouloir bien nous reposer pendant deux jours à Lithang, afin de réparer un peu nos forces, qui devaient être épuisées par une si longue et si pénible route... Nous comprîmes que notre homme avait be-

soin de deux jours pour terminer quelques affaires, et se disposer à un voyage qu'il n'avait pas prévu. « Voilà, lui répondîmes-nous, que ton cœur est déjà plein de sollicitude pour nous ! Nous nous reposerons donc pendant deux jours, puisque tu trouves que ce sera bien ainsi... » Le pouvoir ayant été de nouveau constitué, notre dictature cessa. Mais nous crûmes nous apercevoir que cela plaisait fort peu à nos gens, qui eussent bien mieux aimé avoir affaire à nous qu'à un mandarin.

La ville de Lithang est bâtie sur les flancs d'un coteau qui s'élève au milieu d'une plaine assez vaste, mais presque stérile. Il n'y vient qu'un peu d'orge grise, et quelques maigres herbes, qui servent de pâturages à de chétifs troupeaux de chèvres et d'yaks. Vue de loin, la ville a mine de quelque chose; deux grandes lamaseries, richement peintes et dorées, qui sont construites tout à fait sur le sommet de la colline, lui donnent surtout un aspect imposant. Mais quand on parcourt l'intérieur, on ne trouve que des rues laides, sales, étroites, et tellement inclinées, qu'il faut avoir les jambes bien façonnées aux routes des montagnes, pour ne pas perdre l'équilibre à chaque pas.

En deçà du grand fleuve à sable d'or, on remarque, parmi les tribus qu'on rencontre, une assez notable modification dans les mœurs, le costume et le langage même. On voit qu'on n'est plus dans le Thibet proprement dit. A mesure qu'on se rapproche des frontières de la Chine, les indigènes ont moins de fierté et de rudesse dans le caractère; on les trouve déjà un peu cupides, flatteurs et rusés; leur foi religieuse

n'est plus même ni si vive ni si franche. Quant au langage, ce n'est plus le thibétain pur qui se parle à Lha-Ssa et dans la province de Kham : c'est un dialecte qui tient beaucoup de l'idiome des *Si-Fan,* et où l'on remarque plusieurs expressions chinoises. Les Thibétains de Lha-Ssa qui nous accompagnaient avaient toutes les peines du monde à comprendre et à être compris. Le costume ne varie en général que dans la coiffure. Les hommes portent un chapeau de feutre gris ou brun, ressemblant assez à nos chapeaux de feutre lorsqu'ils sortent du fouloir, et qu'ils n'ont pas encore été arrondis sur la forme. Les femmes fabriquent avec leurs cheveux une foule innombrable de petites tresses qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Elles appliquent ensuite sur leur tête une grande plaque en argent, assez semblable à une assiette. Les plus élégantes en mettent deux, une de chaque côté, de façon que les deux extrémités aillent se rencontrer au-dessus de la tête. Le précepte de se barbouiller la figure en noir n'existe pas pour les femmes de Lithang. Ce genre de toilette n'est en vigueur que dans les pays qui sont temporellement soumis au talé-lama.

La plus importante des lamaseries de Lithang possède une grande imprimerie pour les livres bouddhiques. C'est là qu'aux jours de fête les lamas des contrées voisines vont s'approvisionner. Lithang fait encore un assez grand commerce de poudre d'or, de chapelets à grains noirs, et d'écuelles fabriquées avec des racines de vigne et de buis.

Au moment où nous sortîmes de Lithang, la garnison chinoise se trouva sous les armes, pour rendre les

honneurs militaires à Ly-Kouo-Ngan. On n'en fit ni plus ni moins que s'il eût été en vie. Quand le cercueil passa, tous les soldats fléchirent le genou et s'écrièrent : « Au tou-sse Ly-Kouo-Ngan, la chétive garnison de Lithang, salut et prospérité... » Le petit mandarin à globule blanc, qui était devenu notre conducteur, rendit le salut à la garnison au nom du défunt. Ce nouveau chef de la caravane était un Chinois d'origine musulmane. On ne trouvait dans toute sa personne rien qui parût tenir le moins du monde du beau type de ses ancêtres : son corps mince et rabougri, sa figure pointue et goguenarde, sa voix de fausset, son étourderie, tout contribuait à lui donner la tournure d'un petit garçon de boutique, mais pas du tout celle d'un mandarin militaire. Il était prodigieux en fait de bavardage. Le premier jour il nous amusa assez ; mais il ne tarda pas à nous être à charge. Il se croyait obligé, en sa qualité de musulman, de nous parler à tout propos de l'Arabie et de ses chevaux qui se vendent leur pesant d'or, de Mahomet et de son fameux sabre qui coupait les métaux, de la Mecque et de ses remparts en bronze.

Depuis Lithang jusqu'à *Ta-Tsien-Lou,* ville frontière de Chine, on ne compte que six cents lis, qui se divisent en huit étapes. Nous trouvâmes la fin de cette affreuse route du Thibet en tout semblable à son milieu et à son commencement. Nous avions beau franchir des montagnes, nous en trouvions toujours de nouvelles devant nous : montagnes toujours d'un aspect menaçant, toujours couvertes de neiges et semées de précipices. La température n'avait pas subi non plus un changement sensible. Il nous semblait

que, depuis notre départ de Lha-Ssa, nous ne faisions que nous mouvoir dans un même cercle. Cependant, à mesure que nous avancions, les villages devenaient plus fréquents, sans pourtant rien perdre de leur style thibétain. Le plus important de ces villages est *Makian-Dsoung*, où quelques marchands chinois tiennent des magasins pour approvisionner les caravanes. A une journée de Makian-Dsoung, on passe en bateau le *Ya-Loung-Kiang*, rivière large et rapide. Sa source est aux pieds des monts Bayen-Kharat, tout près de celle du fleuve Jaune. Elle se réunit au Kin-Cha-Kiang, dans la province du Sse-Tchouen. D'après les traditions du pays, les bords du Ya-Loung-Kiang auraient été le premier berceau de la nation thibétaine.

Pendant que nous passions le Ya-Loung-Kiang en bateau, un berger traversait la même rivière sur un pont uniquement composé d'un gros câble en peau d'yak, fortement tendu d'un bord à l'autre. Une espèce d'étrier en bois était suspendu, par une solide lanière, à une poulie mobile sur le câble. Le berger n'eut qu'à se placer à la renverse sous ce pont étrange, en appuyant les pieds sur l'étrier et en se cramponnant au câble de ses deux mains; ensuite il tira le câble par petits coups, et le poids du corps faisant avancer la poulie, il arriva de l'autre côté en peu de temps. Ces ponts sont assez répandus dans le Thibet; ils sont très-commodes pour traverser les torrents et les précipices, mais il faut être habitué à s'en servir. Nous n'avons jamais osé nous y aventurer. Les ponts en chaînes de fer sont aussi très en usage, surtout dans les provinces d'Oueï et de Dzang. Pour les construire, on fixe sur les deux bords de la rivière autant de cram-

pons en fer qu'on veut tendre de chaînes; on place ensuite sur les chaînes des planches qu'on recouvre quelquefois d'une couche de terre. Comme ces ponts sont extrêmement élastiques, on a le soin de les garnir de garde-fous.

Enfin nous arrivâmes sains et saufs aux frontières de la Chine, où le climat du Thibet nous fit de bien froids adieux. En traversant la montagne qui précède la ville de *Ta-Tsien-Lou,* nous fûmes presque ensevelis sous la neige, tant elle tombait épaisse et abondante. Elle nous accompagna jusque dans la vallée où est bâtie la ville chinoise, qui nous reçut avec une pluie battante. C'était dans les premiers jours du mois de juin 1846. Il y avait près de trois mois que nous étions partis de Lha-Ssa; d'après l'Itinéraire chinois, nous avions parcouru cinq mille cinquante lis.

Ta-Tsien-Lou signifie *la forge des flèches;* ce nom a été donné à la ville, parce que, l'an 234 de notre ère, le général Wou-Heou, en dirigeant son armée contre les pays méridionaux, envoya un de ses lieutenants pour y établir une forge de flèches. Cette contrée a tour à tour appartenu aux Thibétains et aux Chinois; depuis une centaine d'années, elle est considérée comme partie intégrante de l'empire.

« Les murs et les fortifications de Ta-Tsien-Lou, « dit l'Itinéraire chinois, sont en pierre de taille. Des « Chinois et des Thibétains y habitent mêlés ensem- « ble. C'est par là que les officiers et les corps de trou- « pes qu'on envoie au Thibet sortent de la Chine. Il « y passe aussi une grande quantité de thé qui vient « de la Chine (et qui est destiné à alimenter les pro-

« vinces du Thibet; c'est à Ta-Tsien-Lou que se tient « la principale foire de thé...

« Quoique les habitants de ce canton soient très- « adonnés à la croyance de Bouddha, ils cherchent à « faire de petits profits; cependant ils sont sincères et « justes, et se montrent soumis et obéissants, de sorte « que rien, même la mort, ne peut changer leur bonne « disposition naturelle. Comme ils sont depuis long- « temps accoutumés au gouvernement chinois, ils y « sont d'autant plus attachés. »

Nous nous reposâmes trois jours à Ta-Tsien-Lou. Pendant ce temps, nous eûmes à nous quereller plusieurs fois par jour avec le principal mandarin du lieu, qui ne voulait pas consentir à nous faire continuer notre route en palanquin. Il dut pourtant en passer par là; car nous ne pouvions pas même supporter l'idée d'aller encore à cheval. Nos jambes avaient enfourché tant de chevaux de tout âge, de toute grandeur, de toute couleur et de toute qualité, qu'elles n'en voulaient plus; elles aspiraient irrésistiblement à s'étendre en paix dans un palanquin. Cela leur fut accordé, grâce à la persévérance et à l'énergie de nos réclamations.

L'escorte thibétaine, qui nous avait accompagnés si fidèlement pendant cette longue et pénible route, s'en retourna après deux jours de repos. Nous remîmes au lama Dshiamdchang une lettre pour le régent, dans laquelle nous le remerciâmes de nous avoir donné une escorte si dévouée, et qui n'avait cessé de nous faire souvenir, tous les jours de notre voyage, des bons traitements que nous avions reçus à Lha-Ssa. En nous séparant de ces bons Thibétains, nous ne pûmes nous

empêcher de verser des larmes; car insensiblement, et comme à notre insu, il s'était formé entre nous des liens qu'il était bien pénible de rompre. Le lama Dshiamdchang nous dit en secret qu'il était chargé de nous rappeler, au moment de nous quitter, la promesse que nous avions faite au régent. Il nous demanda si l'on pouvait compter de nous revoir à Lha-Ssa. Nous lui répondîmes que oui; car à cette époque nous étions bien loin de prévoir de quelle nature seraient les obstacles qui s'opposeraient à notre rentrée dans le Thibet.

Le lendemain, à l'aube du jour, nous entrâmes dans nos palanquins, et nous fûmes portés aux frais du trésor public jusqu'à la capitale de la province du Sse-Tchouen, où, par ordre de l'empereur, nous devions subir un jugement solennel par-devant les grands mandarins du céleste empire.

POST-SCRIPTUM.

Après quelques mois de marche à travers la Chine, nous arrivâmes à Macao dans les commencements du mois d'octobre 1846... Notre long et pénible voyage était terminé; et nous pûmes enfin, à la suite d'un si grand nombre de tribulations, retrouver un peu de calme et de repos. Pendant deux années de séjour dans notre maison de procure, nous avons profité de nos moments de loisir pour rédiger les quelques notes recueillies le long de la route. De là ces *Souvenirs de voyage,* que nous adressons à nos frères d'Europe dont la chartié veut bien s'intéresser aux épreuves et aux fatigues des missionnaires.

Notre rentrée en Chine, pour retourner dans notre mission de la Tartarie mongole, nous force de laisser inachevé le travail que nous avions entrepris... Il nous resterait encore à parler de nos relations avec les tribunaux et les mandarins chinois, à jeter un coup d'œil sur les provinces que nous avons parcourues, et à les comparer avec celles que nous avons eu occasion de visiter durant nos voyages antérieurs dans le céleste

empire. Cette lacune, nous essayerons de la remplir dans les heures de délassement que nous pourrons trouver au milieu des travaux du saint ministère. Peut-être serons-nous en mesure de donner quelques notions exactes sur un pays, dont, à aucune époque, sans contredit, on n'a eu des idées aussi erronées que de nos jours. Ce n'est pas qu'on manque d'écrits concernant *la Chine et les Chinois*. Le nombre des ouvrages qui ont paru ces dernières années en France, et surtout en Angleterre, est vraiment prodigieux. Mais il ne suffit pas toujours du zèle de l'écrivain pour faire connaître des contrées où il n'a jamais mis le pied. Écrire un *Voyage en Chine* après quelques promenades aux factoreries de Canton et aux environs de Macao, c'est peut-être s'exposer beaucoup à parler de choses qu'on ne connaît pas suffisamment... Quoiqu'il soit arrivé au savant orientaliste J. Klaproth de trouver l'*Archipel Potocki,* sans sortir de son cabinet, il est en général assez difficile de faire des découvertes dans un pays sans y avoir pénétré.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Logement dans une maison thibétaine. — Aspect de Lha-Ssa. — Palais du talé-lama. — Portrait des Thibétains. — Monstrueuse toilette des femmes. — Produits industriels et agricoles du Thibet. — Mines d'or et d'argent. — Étrangers résidant à Lha-Ssa. — Les *Pébouns*. — Les *Katchis*. — Les Chinois. — État des relations entre la Chine et le Thibet. — Nombreuses hypothèses du public à notre sujet. — Nous nous présentons aux autorités. — Forme du gouvernement thibétain. — Grand lama de *Djachi-Loumbo*. — Confrérie des *kelans*. — Prophétie thibétaine. — Mort tragique de trois talé-lama. — Notice sur *Ki-Chan*. — Condamnation du *nomekhan*. — Révolte de la lamaserie de *Séra* . . . . . Page. 5

CHAPITRE II.

Visite de cinq mouchards. — Comparution devant le régent. — Ki-Chan nous fait subir un interrogatoire. — Souper aux frais du gouvernement. — Une nuit de prison chez le régent. — Confidences du gouverneur des Katchi. — Visite domiciliaire. — Scellé apposé sur tous nos effets. — Tribunal sinico-thibétain. — Question des cartes de géographie. — Hommage rendu au christianisme et au nom français. — Le régent nous alloue une de ses maisons. — Érection d'une chapelle. — Prédication de l'Évangile. — Conversion d'un médecin chinois. — Confé-

rences religieuses avec le régent. — Récréation avec un microscope. — Entretiens avec Ki-Chan. — Caractère religieux des Thibétains. — Célèbre formule des bouddhistes. — Panthéisme bouddhique. — Élection du talé-lama. — La petite vérole à Lha-Ssa. — Sépultures en usage dans le Thibet. Page 53

CHAPITRE III.

Notice sur Moorcroft, voyageur anglais. — Voies de communication de Lha-Ssa en Europe. — Discussion avec l'ambassadeur chinois. — Lutte du régent et de Ki-Chan à notre sujet. — Notre expulsion de Lha-Ssa est arrêtée. — Protestation contre cette mesure arbitraire. — Rapport de Ki-Chan à l'empereur de Chine. — Système de chronologie en usage dans le Thibet. — Nouvelle année thibétaine. — Fêtes et réjouissances. — Couvents bouddhiques de la province d'Oui. — Khaldhan. — Préboung. — Séra. — Adieux du régent. — Séparation de Samdadchiemba. — Ly, *le pacificateur des royaumes*. — Triple allocution de l'ambassadeur chinois. — Adieux pittoresques de Ly-Kouo-Ngan et de son épouse. — Départ de Lha-Ssa pour Canton. — Passage d'une rivière dans une barque en cuir. Page 110

CHAPITRE IV.

Notice chinoise sur le Thibet. — Organisation des *oulah*. — Représentation théâtrale à *Medchoukoung*. — Montagne de *Loumma-Ri*. — Arrivée à *Ghiamda*. — Visite de deux mandarins militaires. — Accident sur un pont de bois. — Curieux détails sur la licorne. — *Montagne des Esprits*. — Passage d'un glacier. — Aspect de *Lha-Ri*. — Avarice du fournisseur des vivres. — Ascension du *Chor-Kon-La*. — Affreuse route de *Alan-To*. — Village de *Lang-Ki-Tsoung*. — Fameuse montagne de *Tanda*. — Mort tragique et apothéose d'un ancien mandarin chinois. — Service des postes dans le Thibet. — Catastrophe de *Kia-Yu-Kiao*. — Histoire du génie tutélaire du mont *Wa-Ho*. — Légende d'un crapaud divinisé. — Passage du célèbre plateau de *Wa-Ho*. — Arrivée à *Tsiamdo*. Page 158

CHAPITRE V.

Coup d'œil sur Tsiamdo. — Guerre entre deux bouddha vivants. — Rencontre d'une petite caravane. — Montagnes calcaires. — Mort du mandarin *Pey*. — Le grand chef *Proul-Tamba*. — Visite au château de Proul-Tamba. — Ermite bouddhiste. — Guerre entre les tribus. — Halte à *Angti*. — Musée thibétain. — Passage de la montagne Angti. — Ville de *Djaya*. — Mort du fils du mandarin Pey. — Daim musqué. — Fleuve à sable d'or. — Plaine et ville de Bathang. — Grande forêt de *Ta-So*. — Mort de Ly-Kouo-Ngan. — Entrevue avec les mandarins de Lithang. — Divers ponts du Thibet. — Arrivée à la frontière de Chine. — Séjour à Ta-Tsien-Lou. — Départ pour la capitale de la province de Sse-Tchouen . . . . . Page 218

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

0

YB 29744

M304187

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY